This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL
LIBRARY

From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL
SOCIETY

C. Brooks
Paris May 25
1843.

SERMONS.

HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL
LIBRARY

From the collection
of the
UNIVERSALIST HISTORICAL
SOCIETY

C. Brooks

Paris May 25

1843.

SERMONS.

OUVRAGES

De M. le Pasteur Athanase Coquerel.

SERMONS (1er et 2e recueils et sermons détachés ; vingt-cinq discours). Nouv. édition. 1 vol. in-8°.

SERMONS (3e recueil ; quinze discours). 1 vol. in-8°.

BIOGRAPHIE SACRÉE. Seconde édition, suivie d'un Essai historique et critique sur les dates de la Bible. 1 vol. grand in-8° à deux colonnes.

ESQUISSES POÉTIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT, précédées d'un Essai sur la poésie du protestantisme, et suivies de notes. Seconde édition. 1 vol. in-8°.

LE CALENDRIER, poëme, suivi de notes. Seconde édition, in-8°.

LETTRE A M. GUIZOT sur son article intitulé : *Du Catholicisme, du Protestantisme et de la Philosophie en France*. In-8°.

LETTRE A UN PASTEUR sur le projet d'ordonnance portant ment d'administration publique pour les églises réformées. I

DEUX LETTRES sur le système hiéroglyphique de Champollion déré dans ses rapports avec l'Écriture sainte. In-8°.

RÉPONSE au livre du docteur Strauss : *la Vie de Jésus*. In-8

L'ORTHODOXIE MODERNE. In-12.

L'ÉCOLE ET L'ÉGLISE, sermon. Sur saint Luc, XVIII, 16. In-

PARALLÈLE ENTRE LE CHRISTIANISME ET LE DÉISME, Sur saint Jean, XVII, 3. In-8°.

LETTRE sur les circonstances présentes du protestantisme en Seconde édition (1842).

OUVRAGES ÉLÉMENTAIRES.

HYMNES EN PROSE pour les enfants. 1 vol. in-18. Sixième é

COURS DE RELIGION CHRÉTIENNE, résumé à l'usage des mènes. Seconde édition. 1 vol. in-12.

HISTOIRE SAINTE ET ANALYSE DE LA BIBLE, avec une Sacrée élémentaire, et un Ordre de lecture des livres saints. e édition. 1 vol. in-12.

HISTOIRE DES ÉGLISES DU DÉSERT CHEZ LES PROTESTANTS DE FRANCE depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'à la révolution française ; par Charles Coquerel. 2 vol. in-8°. Chez Ab. Cherbuliez et compagnie.

Plus à me frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on y use.
(THÉODORE DE BÈZE.)

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

SERMONS

PAR

ATHANASE COQUEREL

L'UN DES PASTEURS

de l'Église Réformée de Paris

OLLEGE LIBRARY.
ITHDRAWN
FT OF
ard J. Young,
AMBRIDGE, MASS.

4me Recueil

PARIS

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES

RUE DE TOURNON, 17

GENÈVE, MÊME MAISON

—

1843

BX
9450
.C6
1843

23.191.

2695
11

LA

RELIGION DES HOMMES,

DES ANGES ET DES DÉMONS.

LA

RELIGION DES HOMMES,

DES ANGES ET DES DÉMONS.

Tu crois qu'il y a un Dieu; tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils en tremblent.
(SAINT JACQUES, II, 19.)

MES FRÈRES,

L'idée pure de la religion, soit qu'on la considère comme apportée du ciel et inspirée par une révélation, soit qu'on la regarde comme le produit nécessaire de l'instinct religieux de notre âme, soit enfin qu'on l'envisage comme émanée simultanément de ces deux sources, l'idée pure de la religion est sans contredit la plus simple et la plus grande à la fois qui soit entrée dans l'esprit humain. La vraie religion comprend la science universelle; elle est comme le dernier cercle de notre horizon intellectuel, et pour vous donner sans de longs efforts une notion de sa grandeur, il suffit de

vous demander s'il existe une seule branche de nos connaissances, un seul emploi de notre activité où la religion soit désintéressée. Non, elle tient à tout, et tout la concerne. Aucune école ne peut lui fermer ses portes; elle frappe à toutes, se fait ouvrir ou du moins veille sur le seuil et se fait écouter, et partout où les hommes méditent et étudient, elle vient dominer, s'il le faut malgré eux, leur méditation et leur étude. S'agit-il de la contemplation de la nature, depuis ses merveilles presque imperceptibles, à force de petitesse, jusqu'aux splendeurs de l'astronomie? c'est, selon la religion, la connaissance d'une cause première, d'une puissance créatrice et des lois qu'elle a établies. S'agit-il de morale? la religion, c'est la notion la plus parfaite du juste, c'est la perfection même; de poésie? c'est la notion la plus élevée du beau; de politique? c'est l'ordre se maintenant par sa force propre, c'est la seule fraternité réelle, la seule égalité possible; s'agit-il d'histoire? la religion, c'est la providence; et de philosophie? la religion, c'est l'infini.... Mes frères, quel autre mot de la langue des hommes exprime autant de choses? Quel foyer de lumière lance autant de

rayons, et où sont les limites entre lesquelles on pourrait tenter de circonscrire l'idée de Dieu? Évidemment, elle n'en a pas. Toutes les sciences humaines ont des bornes dont elles s'efforcent en vain de s'échapper, et au tumultueux océan des pensées de l'humanité, roulant de siècle en siècle tant de vérités et tant d'erreurs dans leur sein, Dieu a dit, comme aux vagues de la mer, jusqu'où il devait venir. La science divine seule n'a point de bornes; elle est universelle, éternelle, infinie, comme son objet, c'est-à-dire comme Dieu, et l'on n'arrive jamais au fond de la religion par la raison que Tsophar donne à Job : nul ne peut *trouver le fond de Dieu en le sondant.*

De ces simples considérations qui vous montrent assez tout ce que l'idée de la religion suppose, il résulte que circonscrire et rapetisser la religion, c'est la dénaturer. Réduite par l'ignorance ou l'incrédulité, par la superstition ou le fanatisme, à des proportions mesquines, elle devient méconnaissable; elle n'atteint plus son but; elle ne sert plus de rien; la place lui manque, et son action languit, sa vie s'éteint. Cependant, ce que souvent en matières religieuses on oublie le plus, c'est la

grandeur de la religion; on l'a resserrée et amoindrie de mille manières; on l'a comme étouffée entre des formes qui la pressaient de toutes parts; on en a donné une partie pour le tout; on a voulu la réduire à n'être qu'un cours de morale, comme si la conscience était notre seule loi; un système de philosophie, comme si la raison était notre seule faculté; un moyen de gouvernement, un ressort de politique, comme si l'ordre et la paix étaient choses seulement de ce monde. Tous ces diminutifs de l'idée religieuse ne la présentent que sous un seul aspect, et n'en offrent que des applications secondaires ou partielles. Dans la religion, il y a deux termes, Dieu et l'homme; et que devient-elle quand nous osons la mesurer seulement à notre stature, au lieu de la laisser atteindre à la hauteur même de Dieu?

Pour ne rien lui ravir de ses proportions sublimes, pour la suivre dans tout son développement, mes frères, il faut porter plus loin encore notre pensée; il faut la faire sortir et du temps et du monde. Elle n'est pas une affaire du temps; il doit finir; elle ne finit point, et même c'est elle qui nous a appris que le temps finira; c'est elle qui

nous a dépeint d'avance l'envoi de cet ange qui doit dire un jour à l'humanité : *Il n'y aura plus de temps*. Et comment voulez-vous que la religion soit enclose et emprisonnée dans le temps, puisque le Dieu qu'elle annonce et qu'elle adore est l'Eternel? Il est contradictoire que l'adoration d'un Dieu éternel finisse; son culte est éternel comme lui. Plus longue que le temps, la religion est plus grande que le globe; elle n'est pas une affaire de ce monde, qui ne peut la contenir, mais de tous les mondes que Dieu a peuplés; en d'autres termes, elle ne concerne pas seulement l'humanité, mais tous les êtres que Dieu a tirés du néant et doués d'intelligence, de conscience et de sensibilité. Réduite à son expression la plus simple, étudiée sous son aspect le plus facile, elle est (ainsi que son nom même l'indique) le lien qui unit les créatures au Créateur. Ainsi tout être, quels que soient ses facultés de nature et son rang dans la création, tout être qui sait et qui croit, qui agit et qui aime, tout être raisonnable et sensible a une religion, et ces vastes pensées qui conservent à l'idée de la religion sa légitime grandeur sont justifiées par cette parole de saint Jacques :

Tu crois qu'il y a un Dieu; tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils en tremblent!

Le regard que cet apôtre jette ainsi hors de notre monde, dans le monde des esprits, dépasse et complète tous les aperçus que dans une foule d'autres textes la révélation en a donnés. J'essayerai de discuter et d'éclaircir les principes qui justifient et pour la raison et pour la foi cet enseignement de saint Jacques, et nous arriverons à en déduire les différences de la religion des anges, des démons et des hommes.

I. La question de l'existence des anges et des démons est peut-être de toutes les questions religieuses, celle que les siècles passés du christianisme et même les temps de l'économie mosaïque nous ont léguée cachée et recouverte, pour ainsi dire, par une couche épaisse des absurdités et des fables les plus variées. Tout a contribué à la défigurer. En religion, d'ordinaire, les ténèbres n'arrivent que d'un côté de l'horizon; mais pour obscurcir cette question, les ténèbres sont venues de tous les points à la fois. Le fanatisme a prodigué

ses chimères et la superstition ses folies sur ce terrain qui leur convenait; la magie a exploité la peur; la poésie a fini par obtenir créance pour ses imaginations ou brillantes ou horribles; les arts du dessin sont venus à son aide; le sublime, le lugubre, le grotesque se sont rencontrés en tous ces tableaux; dans l'antiquité, l'imagination rêveuse des peuples de l'Orient s'est continuellement exercée sur ce thème facile; dans les siècles d'ignorance du moyen âge, l'imagination vive et mobile de l'Occident a varié ces peintures à l'infini, tantôt dans des conceptions d'une naïveté et d'une beauté admirables, tantôt dans un esprit de satire qui déshonorait la révélation et la foi; et l'incrédulité moderne à son tour, broyant toutes ces couleurs confuses, en a tiré quelques-unes de ses dérisions favorites, quelques-unes de ses impiétés les plus scandaleuses, hélas! et les plus populaires. Ces erreurs, ces excès, n'ont rien qui doive étonner ou alarmer votre piété; il s'agit ici de la doctrine religieuse sur laquelle peut-être l'imagination a le plus de prise; quand l'imagination s'empare des matières religieuses, comme rien ne l'arrête, elle arrive plus rapidement qu'on ne pense à

des absurdités de mysticisme qu'il était impossible de prévoir au début, et ce sont toujours ces extravagances du mysticisme qui fournissent la matière des blasphèmes sarcastiques de l'incrédulité.

Cependant, ramenée à elle-même, ramenée à son expression la plus juste, et dégagée des imprudentes complications que la curiosité de notre raison est toujours tentée d'y jeter, la question est d'une extrême simplicité. Il s'agit de savoir si dans l'univers entier il n'existe d'êtres intelligents, sensibles, moraux et religieux que vous; si les hommes sont, dans l'univers entier, les seuls enfants de Dieu, qui le connaissent et peuvent l'adorer; si l'humanité est la seule espèce d'êtres que Dieu ait appelés à l'existence, rendus capables de progrès et revêtus de ces facultés sublimes que nous nommons la raison, l'amour, le sens moral, l'instinct religieux. Il s'agit de savoir si de mondes en mondes, à travers toutes les profondeurs de l'immensité, si de siècle en siècle, à travers toutes les profondeurs éternelles, il n'existe et n'existera d'autres êtres se connaissant eux-mêmes que Dieu, mes frères, et vous... J'ai multiplié à dessein ces redites, pour que la question, enfin, fît jaillir la

réponse et que votre sincérité la trouvât d'elle-même. Quoi! Dieu n'aurait de famille pour le connaître, le servir et l'aimer que sa famille de la terre; la création n'aurait de spectateur intelligent que nous; l'homme serait dans l'univers l'unique admirateur de la nature, l'unique sujet de la Providence, l'unique témoin des mystérieuses harmonies de la Providence et de la nature, l'unique objet des soins de l'Être suprême, et cette voie infinie de progrès qui s'ouvre devant nos regards à perte de vue et se prolonge sans terme connu, de vérités en vérités, et de vertus en vertus, et d'amour en amour, cette voie de gloire et de bonheur ne serait faite que pour nos faibles pas; nul être n'y marcherait que l'homme, qui a tant de peine à s'y tenir, et l'homme serait la plus excellente des créatures d'un Créateur infini!... Mes frères, il semble que l'orgueil humain ne puisse monter jusqu'à le croire. Un sentiment ineffable et irrésistible d'humilité dépose contre une présomption aussi grande en quelque sorte que l'univers, contre un égoïsme qui se pose seul en face de Dieu, contre un isolement qui fait dire : Dieu, moi, et personne. Cet instinct de piété et de foi

nous crie avec une clarté et une force étonnante, que l'humanité seule ne suffit pas à la gloire de Dieu, et quoique entre l'Être infini et ses créatures la distance reste toujours la même, cet instinct nous avertit puissamment qu'il est impossible que toutes les marches du trône de l'Éternel soient vides, excepté celle où nous l'adorons.

II. Ces pensées, je le sais, n'ont rien de ce que la science humaine appelle une démonstration, et dans la rigueur des caractères qu'elle exige pour reconnaître la certitude, elle y verrait à peine un commencement de preuves. Mais toutes les vérités dont l'esprit humain est en possession ne sont pas et ne peuvent être des vérités de science; la science a son domaine; l'instinct religieux a le sien, dans lequel, à son tour, il s'empare du droit de démontrer et déclare par la voix de saint Paul que la foi est *une démonstration des choses qu'on ne voit point.* Que l'on cesse donc de demander des garanties et des preuves que cette croyance ne comporte pas; on ne cherche point dans les beaux-arts les arguments dont on use dans les sciences exactes, et les calculs les plus sublimes ne donnent point les règles du vrai et du naturel dans la littérature et la

poésie; de même, ce n'est pas hors de l'instinct religieux qu'il faut chercher les preuves des vérités qu'il fournit et qu'il atteste, et à quiconque demande plus, il suffira de répondre par une parole de Jésus : *Personne n'est monté au ciel, si ce n'est le Fils de l'homme, qui en est descendu.*

Cependant, la raison, en avouant sa faiblesse, en se récusant même, ne laisse pas que de venir sur cette doctrine en aide à la foi. Un fait se présente, dont la raison ne peut contester l'importance : l'existence d'un monde des esprits, l'existence d'êtres différents de l'homme, doués comme lui, mais à un degré supérieur, d'intelligence, de moralité, de sensibilité, de puissance, de religiosité, et assujettis à d'autres conditions de durée que les nôtres, a obtenu un assentiment universel. On y a cru, en notre monde, comme on a cru en Dieu, partout et toujours. Sous l'empire de toutes les religions et de toutes les philosophies, à tous les degrés de civilisation, à l'état de barbarie comme au milieu des raffinements des mœurs les plus policées, sous tous les climats, et quelque poésie, ou triste et sombre, ou élégante et légère que la nature diverse qui l'environnait lui a inspirée, l'homme a toujours

pensé ou plutôt senti que son monde n'était pas le seul monde intellectuel de la création, que son monde n'était qu'un des recoins du temple de l'univers, et que le Créateur était exalté par d'autres louanges et béni par d'autres bénédictions que les siennes. Chose étrange, mes frères, que cette erreur, si c'en est une, ait rencontré si peu d'adversaires, quoiqu'elle ait été si souvent portée à un comble extrême d'absurdité par l'imagination qui s'en emparait avec avidité! Chose étrange que les hommes, qui aiment tant à douter, aient si peu nié un système si facile à révoquer en doute! Chose étrange que l'homme s'obstinant à se croire dans l'univers en société avec d'innombrables esprits doués de pouvoirs qu'il leur enviait, il se soit rencontré si peu de penseurs moins crédules pour lui dire : Tu es seul dans l'univers avec Dieu!

III. Et quel secours prêtent à ces idées les études de l'astronomie, la contemplation du firmament! *Lève les yeux au ciel et compte les étoiles, si tu peux les compter*, disait la voix divine à Abraham. Si tu peux les compter!... Et parmi ces astres innombrables, votre terre représente à peine *la menue poussière qui s'attache à la balance*; votre terre, avec cette nature

magnifique qui la décore, avec cet océan qui l'arrose, avec cette atmosphère qui circule à l'entour, avec tous ces tombeaux sans nombre que son sein recèle, votre terre n'est qu'un grain de sable à peine lumineux par un faible reflet, perdu sur les confins de l'espace, inconnu à tous ces mondes voisins, imperceptible pour eux, tant il est petit; votre terre n'est qu'une planète insignifiante qui se meut obscurément autour de son soleil, et tous ces astres que vous voyez briller la nuit sont des soleils aussi qui ne savent pas même qu'elle existe; et ces taches de lumière pâle et blanchâtre que vous apercevez seulement quand la nuit est belle, sont des assemblages, des masses de soleils pour qui le nôtre n'est qu'une petite étoile d'une faible clarté... et vous, les rois superbes de ce grain de poussière, vous, perdus dans cette immensité de splendeur, anéantis au milieu de cette foule de mondes, vous sortez de cet anéantissement pour vous redresser de toute votre hauteur sur votre poussière ou votre fange et pour vous dire à vous-même : Où je ne suis pas, la création est un désert; moi seul et Dieu nous existons!... Mes frères, il est impossible que cela soit vrai. Je n'ai garde de vous dire que la

science verrait là une démonstration; mais je sais qu'aux yeux et de ma raison et de ma foi, la population des mondes qui brillent autour du nôtre est une vérité dont l'azur de chaque nuit renouvelle les preuves éclatantes, une vérité que j'entends redire sans cesse en ce langage *des cieux qui racontent la gloire de l'Éternel*. Le nier, c'est donner un démenti au firmament.

IV. Pour nous, Chrétiens, cette voix des cieux trouve un écho fidèle dans la révélation; pour nous, la question est tranchée par l'autorité de la Parole de Dieu. L'Ancien et le Nouveau Testament rendent à cette doctrine un égal témoignage, et c'est en vain que cette ingénieuse crédulité qui a voulu retrancher de la Bible les mystères, les miracles et les prophéties, en feignant de ne point s'apercevoir que c'était détruire la Bible entière, a tenté aussi de prouver que les livres saints n'enseignent point l'existence d'êtres différents de l'homme, anges ou démons. Aucune doctrine, il est vrai, n'était plus séduisante pour l'imagination, n'ouvrait à ses allégories un champ plus vaste, et ne fournissait plus facilement à la poésie des poëtes des tableaux ou gracieux ou terribles, et à la poésie du peuple des

expressions pittoresques et vives. Il en est résulté qu'une foule de textes où il est fait mention des esprits de lumière et des esprits de ténèbres, sont ou des images et des allégories, ou des expressions populaires qui n'attestent que l'opinion générale du temps. Notre divin maître lui-même, toujours attentif dans sa sagesse et sa bonté à parler le langage de son peuple et de son siècle, s'est servi souvent de termes purement allégoriques, familiers à tous ses disciples, dont ils n'avaient pas un moment à chercher le sens, et dont il est impossible de déduire rigoureusement la certitude de l'existence des démons ou des anges. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, lorsque, heureux des premiers succès que les soixante-dix disciples viennent lui conter à leur retour, heureux des progrès que sa vérité sainte a déjà faits et doit faire encore, il veut encourager leur constance et leur dit pour exprimer sa joie : *J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair!* qui ne reconnaît dans ce mot une vive image des rapides conquêtes de son règne? Ce sont ces figures, dont la Bible est remplie, qui ont trompé quelques esprits en les portant à prendre tous les passages dans un sens allégorique et à ré-

duire toute cette doctrine à de la poésie. Mais il est complétement impossible d'effacer de la Bible les démons et les anges. Des textes positifs et formels, que toutes les ruses de l'interprétation ne peuvent réduire à des allégories et des emblèmes, attestent leur existence, et, sans multiplier les citations, lorsque David dans ce cantique sublime où il exprime les transports de son admiration à la vue des merveilles de la nature et de sa reconnaissance à la pensée des soins de la Providence, s'écrie : *Tu as créé l'homme un peu moindre que les anges*, quel sens, quelle valeur reste à ce rapprochement si vous n'y voyez qu'un langage figuré? Notre divin Sauveur lui-même s'est exprimé souvent à ce sujet dans des termes qui impliquent de la manière la plus évidente l'existence dans l'univers d'êtres supérieurs à l'homme; il veut donner à d'incrédules pharisiens quelque idée de la gloire et de la pureté qui nous sont réservées dans la vie future, et il déclare que les justes *ne pourront plus mourir, puisqu'ils seront semblables aux anges*; que reste-t-il de cette pensée du Christ pour l'interprète qui n'y voit qu'une allégorie? Évidemment, Jésus admet ici que les anges sont des êtres réels comme

les hommes à qui il les compare. Saint Jacques, enfin, dans les paroles de mon texte, montre la même foi et enseigne la même doctrine ; il croyait à l'existence des démons, puisqu'il leur attribue une connaissance de Dieu. Vous le voyez donc, mes frères, l'Écriture sainte des deux alliances est d'accord avec l'opinion instinctive de tous les siècles et de tous les peuples, et avec les magnifiques analogies que fournit la contemplation des cieux et la multitude des astres ; l'Écriture nous atteste que notre Père céleste a d'autres enfants que ses enfants de la terre et que d'autres départements de l'univers sont peuplés de créatures intelligentes, dont l'existence sert à sa gloire.

V. Dans cette étude, la raison et la foi s'entendent pour interdire toute vaine curiosité et pour prémunir la piété contre les surprises de l'imagination et le danger des parallèles. Attendons que nous soyons devenus *semblables aux anges* ; la comparaison alors se fera d'elle-même, et craignons en attendant d'établir des rapprochements téméraires qui ne prouvent rien. Le seul moyen de faire un pas de plus est d'appliquer à ces êtres d'une nature plus excellente que notre nature ces lois et

ces grâces générales de la création qui ne peuvent changer de monde en monde, qui sont éternelles et immuables comme les ordonnances de Dieu, toujours les mêmes pour toutes ses créatures, pour les anges et pour nous. Ainsi, de monde en monde, la providence est une, parce que la providence n'est que le gouvernement et le maintien de la création par le créateur; ainsi la vérité par tout l'univers est une, parce que la vérité n'est que la science et la pensée de Dieu; la liberté est partout la même, parce qu'elle n'est que l'exercice indépendant des facultés, quelles qu'elles soient, dont la créature est revêtue; c'est la mise en activité de ces facultés; c'est l'exercice des pouvoirs confiés par Dieu. Et la sainteté encore se ressemble pour tous les êtres qui possèdent un sens moral et savent être libres et responsables, parce que la sainteté n'est jamais que la ressemblance croissante du créateur et des créatures formées à son image et l'accomplissement de sa volonté; et l'adoration enfin, partout où le nom de Dieu est adoré, est la même, parce que l'adoration consiste à reconnaître entre Dieu et soi la relation de créateur à créature, relation où toute la religion est renfermée, et

ainsi les anges, au fond, n'adorent pas autrement que les hommes..... Mes frères, sous quel aspect saisissant ces profondes et simples pensées nous présentent l'univers! quels flots de pure lumière éclairent tous les mondes! que le Créateur est grand et que la création est belle! Providence, vérité, liberté, sainteté, adoration, voilà des mots qui sont compris de sphère en sphère et de cieux en cieux; voilà des notions sur lesquelles toutes les espèces d'êtres intelligents, sensibles et religieux que Dieu a faits, s'entendent; voilà les harmonies de l'univers moral, les points de contact et de ralliement où se rencontrent tous les enfants de Dieu créés selon sa ressemblance. Sans doute de profondes différences les séparent; des facultés, des attributs, des degrés de perfection et des conditions d'existence bien dissemblables marquent eur patrie parmi les astres et leur rang dans la création. Mais tous, sujets d'une égale providence, savent que la vérité est ce que Dieu pense, et la sainteté, ce que Dieu veut; tous se servent librement de leurs forces natives, et offrent à Dieu ce commun tribut d'adoration : *Nous avons tous un même père, et un même Dieu fort nous a tous créés.*

De ces faits et de ces principes résulte une triple conséquence dont il est impossible de contester la justesse. S'il est de ces créatures morales, sensibles, religieuses, qui, à quelque rayon de l'échelle immense des êtres que Dieu les ait placées depuis l'homme jusqu'à l'archange, et quelque nom figuré que l'Écriture sainte leur donne dans son poétique langage, aient vicié jusqu'au fond toutes leurs pures facultés et employé seulement au mal et au mensonge les pouvoirs destinés à la sainteté et à la vérité, si elles sont entrées en pleine révolte contre Dieu, si l'égoïsme les a portées à renier complétement son amour, si elles n'ont employé que de cette manière leur liberté, l'idée de Dieu pour elles, dans cet état moral et religieux où elles-mêmes de leur propre gré se sont mises, sera une source intarissable de terreur; Dieu sera pour elles un objet d'épouvante..... Mes frères, c'est la religion des démons; saint Jacques nous dit *qu'ils croient en Dieu et qu'ils en tremblent*. Vous concevez qu'une proportion exacte, un secret et nécessaire équilibre doit s'établir entre le sens moral et l'idée

de Dieu ; l'être qui a perdu toute sa moralité et corrompu toute sa nature, l'être à qui rien ne reste de la pureté de sa céleste origine, l'être qui a effacé en lui-même jusqu'au dernier trait de l'image de Dieu, cet être-là a rompu avec Dieu ; il a fait de Dieu son adversaire et son ennemi ; il a brisé, autant qu'il le pouvait, toutes les relations de créateur à créature ; il s'est fait lui-même autre que Dieu ne l'avait créé ; il s'est changé en substituant dans l'emploi de ses facultés sa volonté à la volonté de Dieu, et ce changement est une chute loin de Dieu ; il a tourné contre Dieu les moyens que Dieu lui avait donnés pour le servir, l'adorer et l'aimer ; il s'est proposé dans son existence un autre but que Dieu ne se proposait dans sa création ; il a donc usurpé sur Dieu ; il s'est séparé, il s'est détaché de Dieu en préférant le mensonge à la vérité que Dieu chérit et le mal au bien que Dieu exige, et comme il n'aime plus, il craint, parce que dans sa révolte il n'a rien laissé entre la terreur et l'amour... Mes frères, c'est la religion des démons ; *ils croient en Dieu et ils en tremblent.* Ils croient, et c'est leur honte, leur supplice, leur enfer ; ils croient et ne peuvent se défendre de croire ; l'idée de Dieu

pèse sur leur dégénération avec son irrésistible évidence; c'est la seule lumière de leur nuit; elle suffit pour les éclairer sur l'horreur de la situation qu'ils se sont faite, et leur religion n'est que terreur; *ils croient en Dieu et ils en tremblent!*

Mais si dans la multitude des mondes, il s'en trouve qui ont gardé toute leur pureté originelle, et sont tels que Dieu les a faits, purs et saints comme au sortir de ses mains créatrices, quelle terreur, à l'idée de Dieu, les peut envahir? Si parmi les classes d'êtres supérieurs à l'homme, que Dieu a tirés du néant et répandus dans l'univers, il s'en trouve qui, pieusement satisfaits de leur gloire première, n'ont rien voulu de plus et n'ont rien cherché au delà; si dans ces cieux étincelants qui roulent sur nos têtes avec une harmonie divinement silencieuse, il habite des anges qui *ont gardé leur origine,* selon la remarquable expression de saint Jude; qui n'ont employé leur intelligence qu'au vrai, leur moralité qu'au bien, leur activité qu'au progrès le plus sublime; qui par conséquent n'ont fait de leur liberté qu'un moyen de sainteté et non un instrument de perdition, qui n'ont voulu de bonheur et d'amour que des joies et des affec-

tions légitimes, et qui ont aimé et adoré Dieu de toutes les forces réunies de leurs facultés excellentes comme Créateur, comme Bienfaiteur, comme Père... mes frères, ces créatures, l'idée de Dieu les inonde sans cesse de paix et de félicité; Dieu n'est pour elles qu'un objet d'amour; c'est la religion des anges. Existant dans une intime et inaltérable union avec Dieu, d'accord sans cesse avec Dieu dans le développement de leurs facultés, et l'étude des vérités qui leur sont offertes, et l'accomplissement des vertus qui leur sont prescrites, et la jouissance des félicités qui leur sont allouées; n'aimant que comme il leur est permis d'aimer, Dieu, avec sa providence universelle, Dieu, avec ses perfections, sa gloire et sa charité, Dieu n'est pour ces esprits purs que la source éternelle où éternellement ils trouvent à renouveler et leur sainteté, et leur science, et leur bonheur. Rien, rien ne les éloigne de lui; sa bonté tout entière *passe* et repasse *devant leur face*, et leur intelligence ne conçoit pas une idée, leur sensibilité ne ressent pas une émotion, leur activité ne déploie pas une énergie, leur ferveur n'élève pas une prière, qui ne soit digne de Dieu. Veulent-ils savoir plus, c'est

en Dieu qu'ils s'instruisent; veulent-ils jouir plus, c'est Dieu qui leur verse la joie; veulent-ils aimer, c'est Dieu qu'ils aiment; ils ne s'arrêtent jamais dans leur voie de progrès que pour savourer avec ravissement le bonheur des progrès accomplis et pour regarder s'étendre devant leurs pas, à travers l'éternité, ce chemin sans terme et non sans repos, de lumière, de gloire et de délices infinies. Mes frères, voilà la situation religieuse des anges; et dans son énergique et simple langage, la Bible a choisi un mot pour l'exprimer; toute cette jouissance de Dieu se nomme dans nos livres saints: la contemplation. Contempler Dieu face à face, savourer l'ineffable contentement que donnent la vue de sa gloire et le sentiment de sa paix, l'aimer en sa présence et croire en sa présence, mes frères, voilà la religion des anges; ils ne peuvent en avoir d'autre; leur religion n'est qu'amour.

Et vous, les enfants de Dieu à qui il a donné pour patrie actuelle ce globe que vous nommez la terre, et pour existence actuelle cette vapeur que vous nommez la vie, vous qu'*il a créés*, il est vrai, *un peu moindres que les anges*, mais qu'*il a couronnés de gloire et d'honneur*, vous qui êtes assez près des

anges dans la création pour qu'ils s'intéressent à votre sort et se réjouissent de vos joies, vous, quelle est votre religion? Est-ce la religion de ces êtres malheureux et méchants, pour qui tout est vicié, y compris le culte et le bonheur, et Dieu n'est-il pour vous qu'un objet de terreur? Est-ce la religion de ces esprits innocents et saints qui n'ont rien corrompu de leur nature ni en conséquence de leur destinée, et pour qui Dieu n'est qu'un objet d'amour? Mes frères, nous ne sommes placés ni dans ce comble de gloire ni dans ce dernier degré de misère. Vous le savez, et vous le savez par expérience, pour nous, dans l'idée de Dieu, tout n'est point épouvante; et il nous arrive par intervalle qu'une douce et heureuse confiance en sa bonté infinie remplit, comme un baume bienfaisant, tout notre cœur, et jette dans notre culte et dans notre vie les plus délicieuses émotions. Mais le sentiment de notre faiblesse et le reproche de notre conscience ne meurent jamais dans notre âme; le moindre regard en arrière dans les jours de la vie et en nous-mêmes dans les replis du cœur suffit pour nous rappeler que *notre conscience nous condamne*, et un regard vers le ciel pour nous as-

surer que *Dieu est plus grand que la conscience*. Ainsi, pour nous, dans l'idée de Dieu, tout n'est pas amour, paix et sécurité; hélas! le péché nous place encore trop loin de lui pour le contempler comme les anges. Pressés des deux côtés, comme saint Paul entre le désir de vivre pour servir ses frères et de mourir pour être avec Christ, attirés trop fortement par la grâce pour croire et pour trembler seulement, mais rejetés trop loin de Dieu par le péché pour le contempler dès à présent face à face, mes frères, quel caractère doit marquer la religion qui nous appartient? Chrétiens, notre religion est celle des pécheurs, et son trait caractéristique c'est l'espérance! Le démon tremble; l'ange contemple; l'homme espère; et à Dieu seul est la gloire!... Oui, je cite en preuve et en témoignage devant vous toute l'histoire du monde et votre propre conscience, la loi et les prophètes, l'Évangile et les apôtres, l'Église et ses sacrements; oui, voilà votre rang, votre partage, votre trésor; vous n'êtes encore ni montés plus haut ni tombés plus bas; vous n'atteignez pas au pur amour de Dieu; vous n'êtes pas descendus jusqu'à la seule terreur; vous êtes arrêtés entre deux,

penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; en religion, vous en êtes à l'espérance. Vous croyez en Dieu, et vous espérez que sa miséricorde s'étendra sur votre vie, votre mort, votre jugement et votre éternité; vous espérez qu'il prendra pitié de votre âme et qu'il vous donnera par sa grâce la force, malgré votre faiblesse, de vous emparer du salut; vous espérez que Dieu dans sa bonté suprême daignera se réconcilier avec vous et vous ouvrir son sein paternel. Oh! nourrissez en vous sans cesse, ravivez sans cesse par la foi, par la repentance, par la prière, par l'amour, cette espérance, votre unique ressource, cette espérance que vous seuls pouvez vous ravir à vous-mêmes. Vous ravir, ai-je dit!... oui, mes frères; car, songez-y, les deux directions sont toujours ouvertes devant vos pas, et vous marchez toujours, vous avancez toujours dans l'une ou l'autre voie; il faut, il faut toujours monter vers la contemplation ou descendre vers la terreur ; espérer plus, et alors votre espérance se rapproche de cette sécurité qui n'appartient qu'aux justes; ou espérer moins, et alors votre crainte salutaire de Dieu se change en terreur et se rapproche par degrés rapides de cette épouvante que l'idée

de Dieu infligé aux méchants. Tenez-vous donc constamment en état d'espérer, et mesurez votre fidélité à votre espérance... Chrétiens! cette espérance ne vous trompera point, et je touche ainsi à la dernière pensée qui doit couronner notre méditation de ce jour et en garantir les certitudes consolantes. Mes frères, pourquoi Jésus a-t-il quitté sa gloire, sa paix et sa félicité des cieux? pourquoi est-il venu vivre, mourir et ressusciter dans un monde tel que le nôtre? pourquoi a-t-il consenti à donner aux anges ces trois spectacles si étranges pour eux d'une crèche, d'une croix et d'une tombe? Pourquoi, mes frères? uniquement pour que la religion de l'humanité fût une religion d'espérance; il ne pouvait de force nous élever au rang des anges sans violer notre liberté morale; il n'a pas voulu nous laisser tomber au rang des démons, et du haut des cieux sa main est toujours étendue vers nous pour nous retenir sur les bords de l'abîme; pour nous retenir dans la vérité et la sanctification et nous donner moyen d'espérer jusqu'au jour où, grâce à sa rédemption miséricordieuse, la foi sera changée en vue et l'espérance en possession. Oh! ne contrariez donc pas l'inten-

tion excellente de votre divin Sauveur; il a trouvé qu'il y avait assez d'êtres malheureux et malfaisants dans l'univers; il a voulu peupler le séjour où l'on contemple face à face, aux dépens de celui où tout tremble sans jamais cesser de croire. Aspirez donc à occuper un jour la place qu'il vous a préparée; aspirez à changer votre religion d'hommes en la religion des anges; aspirez à finir par aimer seulement et contempler seulement, comme ces esprits de lumière, et vous rappelant que Jésus est remonté vers son Père, qui est votre Père, et son Dieu, qui est votre Dieu, songez toujours que *nul ne vient au Père que par le Fils!*

DIEU, SELON L'ÉVANGILE.

DIEU, SELON L'ÉVANGILE.

Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique qui est au sein de Dieu est celui qui nous l'a révélé.

(Saint Jean, I, 18.)

Mes Frères,

L'idée de Dieu est le mot de l'énigme de l'univers. Forces physiques qui maintiennent l'harmonie et l'ordre dans l'ensemble des merveilles dont se compose l'univers matériel; forces morales qui dirigent et soutiennent l'humanité dans sa marche de progrès en progrès vers le souverain bien; tous ces problèmes immenses n'admettent qu'une solution : il est un Dieu! Retranchez cette idée du domaine des découvertes de l'intelligence et des émotions de la sensibilité; faites taire cette voix des cieux, qui raconte la gloire de l'Éternel, et cette voix secrète des cœurs, qui révèle aux plus simples l'existence de Dieu; la nature n'est plus qu'un vain spectacle où tout est mort,

une immense machine dont les ressorts admirables n'aboutissent à aucune main qui les dirige ; l'humanité n'est plus qu'un aveugle troupeau errant sans pasteur ; et qui dira s'il marche vers un abîme ou un bercail ? Ce peu de remarques, qu'il serait si facile d'étendre outre mesure, vous montre combien l'idée de Dieu est nécessaire à l'esprit humain.

Cette idée, comment la sortir du vague qui l'environne et la recouvre pour ainsi dire, comment la rapprocher de nous et la rendre usuelle ? en d'autres termes, comment choisir une religion et rendre ainsi la notion d'un Être suprême accessible et familière ? L'idée de Dieu, c'est l'idée qu'il existe un Être infini : comment redescendre des hauteurs où cette croyance nous emporte, et revenir avec elle aux pensées, aux émotions, aux devoirs ordinaires de la vie ?

La certitude de l'existence de Dieu, par cela même qu'elle est instinctive avant d'être raisonnée, que l'homme la porte en lui et la lit dans son âme, que l'homme est naturellement un être religieux, cette idée doit être aussi vieille que l'humanité. Aussi, quand on se demande où chercher une

religion, le regard se tourne vers l'antiquité; on est facilement enclin à considérer le culte comme une simple affaire d'hérédité et d'imitation, et l'on se met à l'école des générations qui ne sont plus.

Mais alors, quel champ immense de recherches difficiles se présente à la vue! Qui se chargera de comparer entre elles tant de croyances et de cultes, pour y démêler la notion la plus pure de Dieu? Parmi tant d'exemples, quel exemple choisir? Nous sommes, il est vrai, les héritiers du passé; mais parmi tant de legs, quel héritage est à accepter ou à répudier dans cette succession immense? Quand, pour première précaution, vous commenceriez par excepter du parallèle des religions, celles que le mépris des siècles a dûment convaincues d'erreur; quand vous ne feriez poser devant vous comme modèles que les peuples dont les lumières religieuses ont laissé un sillon de pure clarté à travers la nuit de l'antiquité, ce champ, quoique rétréci, est encore trop vaste, et celui qui, pour bien croire en Dieu, voudrait seulement comparer les croyances des âges les plus éclairés, pourrait être sûr de mourir à la peine avant d'avoir achevé sa confession de foi. Il ne devrait

point, pour être impartial, omettre dans ses recherches les peuples de l'Orient; l'Orient, ce vieux berceau des religions du monde d'où elles sont toutes sorties, parce que l'Orient est aussi le berceau de l'humanité et sa première patrie sur le globe; l'Orient, dont le climat est si favorable aux longues méditations de la vie contemplative, et qui à force de méditer semble avoir oublié d'agir. Il ne devrait point omettre les Grecs, ces esprits à la fois ingénieux et profonds, qui ont su et creuser et varier la philosophie, introduire la poésie dans la superstition, entrevoir à force de génie quelques lueurs de la vérité religieuse, faire rétrograder le despotisme en Asie, et mettre souvent de sublimes vertus au service tantôt d'une admirable morale et tantôt de déplorables erreurs. Encore moins pourrait-il laisser de côté les Hébreux, peuple à part entre tous, qui s'est dit dès son origine en possession de la vérité par droit divin, qui nommait le vrai Dieu son Dieu particulier, montrait une révélation écrite en garantie de ce céleste privilége, et pendant les longs siècles où les ténèbres de l'idolâtrie s'épaississaient de toutes parts, a continué jusqu'à sa dispersion et sa ruine à proclamer

l'unité de Dieu..... Mais quoi! me direz-vous, l'Asie, la Grèce, la Judée à parcourir et à consulter; les législateurs de l'Orient, les philosophes de la Grèce, et parmi les Hébreux, patriarches, pontifes, prophètes, rédacteurs de la révélation, scribes de la loi, à entendre chacun à leur tour! Hélas! que d'hommes entre Dieu et moi!... Non, mes frères, rassurez-vous; un chemin plus court, plus facile et plus sûr peut vous conduire à Dieu. Il est un maître dont la leçon vous suffira sans choisir entre tant d'enseignements qui n'ont jamais satisfait les besoins de notre cœur; il est une voix qui nous instruira mieux que toutes ces voix discordantes et confuses, et vous signalant à la fois toute l'insuffisance de la notion de Dieu telle que l'antiquité l'a possédée et toute la valeur de celle que le christianisme a donnée au monde, voici le disciple bien-aimé de Jésus qui vous déclare dès les premières lignes de son Évangile que *personne n'a jamais vu Dieu, et que le Fils unique qui est au sein du Père est celui qui nous l'a révélé.*

Cette déclaration si nette et si tranchée de l'Apôtre est, vous le voyez, une sorte de défi qu'il jette à toute la sagesse de la philosophie et à toute la

sainteté du mosaïsme. Dieu n'est à connaître que par Christ; dans le christianisme seul, le monde peut puiser une idée suffisante de Dieu; tel est, mes frères, le sens de cette parole de saint Jean. Essayons d'abord d'approfondir le jugement qu'il porte de l'antiquité païenne et juive quant à la connaissance de Dieu, et de développer ensuite la connaissance plus parfaite dont le monde est redevable à la religion chrétienne.

I. *Personne*, dit saint Jean, *n'a jamais vu Dieu*. Voir Dieu, mes frères, c'est le connaître. Cette manière de parler, si pittoresque, si énergique, si facile, est répandue dans l'Écriture sainte; les auteurs sacrés ont pu l'employer sans crainte d'induire en erreur la foi nationale, parce que l'idée d'un Dieu spirituel est partout au fond de la religion d'Israël; c'est à une pauvre femme de Sichar que Jésus lui-même disait, sûr d'en être compris: *Dieu est esprit*, et saint Paul parlait le langage ordinaire de l'adoration de ses concitoyens, dans cette formule de louanges: *Au Roi des siècles, immortel, invisible, soit honneur et gloire aux siècles des siècles!*

Dès les premiers temps, cette expression servait à dépeindre les manifestations les plus intimes et les plus éclatantes de l'Eternel; lorsque Moïse emmena son frère et les anciens d'Israël sur ses pas au milieu des splendeurs du Sinaï, il est dit qu'*ils virent le Dieu d'Israël*, et le même genre d'image se retrouve dans les discours les plus familiers des apôtres, lorsque Philippe dit à Jésus : *Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit* pour te reconnaître comme le Messie. Voir Dieu, c'est donc le connaître, et dès lors il est évident que l'Evangéliste, en disant : *Personne n'a jamais vu Dieu*, parle d'une manière relative; il serait absurde d'attribuer à saint Jean l'idée que personne avant la venue du Christ n'a eu la moindre idée d'un Être suprême, et que la connaissance de Dieu n'a commencé sur la terre qu'avec l'Évangile. Mais cette restriction est la seule que comportent ses paroles; elles ont une force, une étendue qu'il est impossible de leur ravir; les deux idées que le texte renferme ne peuvent se séparer; l'une explique l'autre, en la restreignant à sa juste mesure, et si *personne n'a jamais connu Dieu, si le Fils unique est celui qui l'a révélé*, il en résulte que dans la pensée de l'Apôtre,

personne, avant l'Évangile, n'a eu de Dieu une notion suffisante,

Ramenée dans ses véritables limites, cette parole au premier aspect doit être encore le sujet d'un profond étonnement. Eh quoi! les grands hommes d'Israël, ces ancêtres et ces chefs du peuple élu, ces principaux dépositaires de la vérité religieuse pendant le règne de l'idolâtrie, ces hommes extraordinaires qui, vus de loin dans leur gloire et leur sainteté, semblent s'être assis aux conseils éternels, ces envoyés divins admis à des révélations si élevées, sont, dans leur connaissance de Dieu, au-dessous d'un simple chrétien! Ces *pères des croyants* ont moins su que nous ce qu'il fallait croire! Ces adorateurs du tabernacle et du temple, *le domicile arrêté de l'Eternel*, ont moins su que nous ce qu'il fallait adorer et bénir! Voyez un Abraham *marcher avec Dieu*, contester avec Dieu pour la grâce des villes coupables de la plaine, et de prière en prière réduire jusqu'à cinq le nombre des justes dont la justice obtiendra le pardon de leurs frères; n'est-il pas vraiment l'*ami de Dieu?* Voyez un Moïse honoré des révélations les plus intimes, ne point s'en contenter, aspirer à plus de lumière, et malgré

toutes les manifestations du Sinaï, demander encore à Dieu de *voir sa gloire;* n'est-il pas vraiment le confident du Seigneur, au point que dans l'énergie sublime de ses éloges, la Bible nous dit qu'*il n'a jamais paru en Israël de prophète comme Moïse, s'entretenant avec l'Éternel comme un homme avec son intime ami?* Descendez en idée les âges de l'ancienne alliance, et voyez quels noms viennent se placer à côté de ces deux noms; ce David, le roi *selon le cœur de Dieu*, parce qu'il règne sans laisser un moment l'idolâtrie régner avec lui; ce Salomon, qui dans la magnifique prière de la dédicace de son temple, laisse déjà entrevoir le droit de l'étranger d'y adorer avec l'Israélite; et cet Elie, qui ne reconnaît la présence de l'Eternel qu'à des phénomènes de bonté et des signes de pardon, et qui arrive à l'immortalité sans traverser la mort; et cet Esaïe, évangéliste avant l'Evangile, décrivant d'avance dans les traits les plus touchants les vertus et les douleurs de la passion, lorsque Golgotha était encore inconnu parmi les collines de la terre. A ces grands souvenirs, avec quelle surprise ne devons-nous pas entendre saint Jean nous dire dès l'entrée de son Evangile, que *personne n'a jamais*

vu Dieu! Il l'a dit cependant, et il n'admet aucune exception, et la gloire, la sainteté, la foi de ces illustres représentants des vérités de la première alliance ne nous autorisent nullement à faire des exceptions où saint Jean n'en a point faite. Tous ces héros d'Israël *ont salué de trop loin la journée de l'Éternel,* pour découvrir les clartés de son midi..... Non, patriarches, pontifes, prophètes, votre mémoire doit durer autant que le christianisme, car vous en avez été les précurseurs, et nous nous humilions devant votre renommée; mais notre foi vaut mieux que la vôtre; personne d'entre vous *n'a vu Dieu!*

En quoi consiste cette antique infériorité? L'idée de Dieu, selon la révélation, dont ces serviteurs de Dieu étaient les gardiens, n'avait rien qui permît de confondre un seul instant Jéhova et les idoles des nations. Le Dieu de l'ancienne alliance est le vrai Dieu dans toute la force, la beauté, l'élévation du terme, un Dieu invisible et immatériel, un Dieu éternel et immense, tout-puissant, tout sage et tout bon, un Dieu infini, un Dieu créateur. Ce théisme, pour vous parler un moment le langage de la science, ce théisme qui datait des premiers jours

de l'humanité et dont Abraham donne le premier exemple et Moïse le premier enseignement, était parfaitement pur. Oui, mes frères, mais cette connaissance de Dieu avait le défaut, si j'ose ainsi parler, d'être juive; en d'autres termes, trois imperfections que l'état du monde rendait inévitables, la déparaient. D'abord, ce Dieu universel et infini dans son essence passait cependant pour le Dieu particulier d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse et de David, le Dieu des Hébreux, le Dieu d'une race parmi toutes les races et d'un peuple parmi tous les hommes. Dieu de tous, il était cependant encore plus le Dieu de quelques-uns; dominateur du monde, il gouvernait de plus près avec plus de soin et plus d'amour un coin de ce monde, la Terre promise; sa providence était là particulière et spéciale; elle mûrissait avec plus de vigilance les épis dans les sillons d'Israël; elle veillait bien mieux qu'ailleurs à ce qu'*une abondance d'eau* arrosât les moissons futures d'Israël; elle faisait circuler dans cette terre chérie les ruisseaux de lait et de miel bien mieux que hors de ses limites où demeuraient les races étrangères, et tranquille dans la jouissance de son religieux pri-

vilége, s'enveloppant dans sa sainteté héréditaire et nationale, c'était au nom de son Dieu qu'Israël disait au reste du genre humain : *Vous n'avez ni part, ni droit, ni mémorial à Jérusalem!* De cette position unique quant à la foi, de ces prétentions qui nous semblent aujourd'hui exorbitantes et qui étaient alors parfaitement légitimes, résultait pour Israël un culte unique et un unique sanctuaire. *A Jérusalem*, selon que la femme samaritaine le rappelle au Christ lui-même, *à Jérusalem était le lieu où il fallait adorer!* Le reste de la terre, en abomination à l'Éternel, n'avait point d'autels qu'il daignât visiter. Tout holocauste dont la fumée, tout encens dont la vapeur n'enveloppait point en montant vers le ciel l'arche de Moïse, le symbole de la présence de Jéhova, était une offrande impure dont Dieu ne voulait point. Toute adoration devait être présentée en ce seul sanctuaire, parce que toute vérité révélée, toute grâce divine était là; le culte ne pouvait sortir d'où la grâce ne sortait pas, et enchaîné par un lien sacré à un lieu de la terre, le culte semblait pour jamais y enchaîner la religion et y retenir le vrai Dieu. Enfin, tout ce système qui rendait la religion particulière et qui

localisait le culte, accoutumait le premier peuple à l'idée qu'entre lui et son Dieu il fallait que toujours vînt se placer un intermédiaire, pontife ou prophète. Rien n'était individuel dans les relations de l'Israélite et du Dieu de ses pères ; le prêtre se plaçait toujours entre deux ; la piété la plus fervente et la plus pure ne pouvait être son propre sacrificateur ; sa prérogative, sa joie, sa part d'adoration se réduisait à conduire la victime à l'autel ; un autre adorait alors pour elle ; sans ce tiers elle ne pouvait adorer, et Israël, à tous les âges de son existence religieuse, n'a cessé pour ainsi dire de répéter de siècle en siècle le mot de terreur qu'arrachaient à ses ancêtres les scènes du Sinaï : *Parle avec nous, toi, Moïse, et nous t'écouterons ; mais que l'Éternel ne parle point avec nous, de peur que nous ne mourions !* Voilà, mes frères, les trois traits distinctifs de la foi d'Israël ; ces trois idées venaient pour ainsi dire en diminution de l'idée de Dieu et lui ôtaient quelque chose de sa grandeur ; quelque sainte lumière qui brille dans l'ancienne alliance, voilà les trois ombres au tableau et ces murs de séparation élevés entre les Hébreux et le reste de l'humanité, ces barrières entre lesquelles ils

voyaient leur Dieu et s'enfermaient avec lui, expliquent pourquoi saint Jean n'a pas même excepté Israël, ses justes et ses saints, du reproche d'insuffisance qu'il prononce contre la connaissance de Dieu antérieure à l'Evangile : *Personne*, a-t-il dit, *n'a jamais vu Dieu.*

Son peuple, en effet, était présent à la pensée de l'Evangéliste lorsqu'il s'exprimait ainsi, puisque dans les lignes qui précèdent immédiatement mon texte, il fait allusion à *la loi donnée par Moïse*, et rappelle que *la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.* L'état d'infériorité religieuse où les Juifs sont restés n'a rien qui porte atteinte à la gloire de l'ancienne alliance; le mosaïsme n'est dans l'histoire ecclésiastique de l'humanité qu'une lointaine préparation de l'Evangile, et c'est à l'Evangile seulement qu'il est inférieur; Jésus-Christ lui-même déclare que Jean, son précurseur, est *le plus grand des prophètes*, et il déclare aussi que *le plus petit dans le royaume des cieux*, c'est-à-dire dans l'Église chrétienne, *est plus grand que lui*... Jugez, mes frères, par ces dernières pensées seulement, combien le mot de l'Evangéliste, *personne ne vit jamais Dieu*, que nous venons d'appliquer aux Juifs, s'applique avec

plus de force aux Gentils. Dans l'antiquité païenne l'idée de Dieu est partout; elle y est trop en quelque sorte; les païens, à force d'imaginations absurdes, impures, matérielles, ont défiguré, rapetissé, délayé pour ainsi dire la notion de Dieu, et sous ce rapport l'idolâtrie n'est qu'une vaine tentative de la folie humaine pour faire rentrer l'Être infini dans les limites du fini. Ici, ce sont des dieux pleins de caprices, sur lesquels on ne peut compter et dont la volonté mobile est aussi changeante que les nuages qui leur servent de demeure; là, ce sont des dieux méchants qui prennent plaisir à des supplices et comptent avec volupté les gouttes de sang humain qui mouillent l'autel; ailleurs, ce sont des dieux endormis qui laissent aller le monde à son gré, ne savent point ce qui s'y passe, et ne daignent point pour s'en inquiéter sortir un moment de leur immortelle indolence; et partout ce sont des dieux criminels et impurs qui imitent en grand les vices de la terre et changent leur olympe en un lieu d'abomination... C'est prouver trop peu en prouvant trop, me direz-vous, et il est trop facile d'appliquer aux adorateurs de ces divinités de mensonge le mot de l'Evangéliste, *personne n'a ja-*

mais vu Dieu; mais les philosophes, les poëtes et les sages, les grands du monde et les chefs des peuples se tenaient à distance de ces erreurs du vulgaire, et dans les monuments de la science de l'antiquité qui ont échappé aux ravages des siècles, on trouve souvent sur Dieu les idées les plus élevées et les plus salutaires. Mes frères, il est vrai, je rends hommage à ces hommes de génie; c'est mal servir la foi que de médire de leur gloire; il est certain que dans quelques pages des écrits célèbres des anciens on rencontre quelques pensées sur Dieu dignes d'un esprit chrétien; il est tel philosophe qui semble avoir voulu préparer de loin le christianisme; il est tel poëte qui semble par moment se changer en prophète. Je porterai aussi loin que vous l'exigerez cette admiration, et sans devancer ici ce que bientôt j'aurai à vous dire pour vous démontrer la divine supériorité de l'idée de Dieu selon l'Évangile, bornons-nous à une simple remarque : ce Dieu suprême de quelques sages du paganisme, ce Dieu *très-bon et très-grand* était, si je puis ainsi m'exprimer, un Dieu selon la science bien plus que selon la religion; il y avait là une notion de Dieu bien plus scientifique que religieuse;

il y avait là bien plus une abstraction qu'une réalité ; ce n'était pas, dans le simple et sublime langage des livres saints, ce n'était pas *le Dieu vivant*. Aussi, cette idée de Dieu n'est jamais sortie des écoles où on l'enseignait, elle n'est jamais devenue populaire ; les hommes éminents qui la possédaient ne croyaient pas qu'elle pût le devenir ; ils la gardaient pour eux ; cette seule erreur de leur orgueil donne droit de leur appliquer dans toute sa force le mot de saint Jean : *Personne ne vit jamais Dieu!* Car il était bien sans doute que le philosophe sous les ombres de ses portiques ou de ses jardins, que l'homme d'état au conseil et même le riche dans les études élégantes de ses loisirs, et même le pontife au retour de ses fonctions sacerdotales, eussent donné un nom au *Dieu inconnu* de l'antiquité, et que les idoles qu'ils n'honoraient que devant la foule ne fussent dans leur estime que du bois rongé de vers, du métal fondu à la flamme ou du marbre taillé au ciseau. Mais pendant qu'ils se livraient à ces méditations superbes, le manœuvre qui bâtissait leurs palais, le laboureur qui cultivait leurs champs, l'esclave qui obéissait jusqu'à essayer leurs poisons, le captif qui ornait leurs triom-

phes et le gladiateur qui amusait en mourant leurs loisirs, n'avaient pas de Dieu en qui espérer, et l'idée même ne leur venait pas de lui faire connaître le leur. Des dieux plébéiens étaient assez pour le peuple... Mes frères, vous le voyez, saint Jean a raison : *Personne n'a jamais vu Dieu.* Les Juifs, malgré leur vocation comme peuple de Dieu, les Gentils, malgré le génie de quelques-uns de leurs grands hommes, n'ont pu mettre le ciel assez près de la terre pour que le vrai Dieu fût assez connu. La loi de Moïse n'a été qu'*un guide pour conduire à Christ,* et Moïse n'a pu dire : *Je suis la vérité!* La raison du genre humain n'a été souvent qu'un leurre en religion, et ses plus sublimes travaux n'avaient abouti qu'à faire dire aux sages : *Qu'est-ce que la vérité?* La connaissance de Dieu telle que l'antiquité l'a possédée ne suffisait donc pas au monde. En vain, pour se rapprocher de la divinité, le Gentil a imaginé des olympes et les a embellis de son mieux; en vain, pour se placer en présence de l'Eternel, le Juif, plus heureux, gravissait Sinaï ou Sion. C'était sur le Thabor et le Calvaire qu'il fallait monter, et c'est là qu'il me reste à vous conduire. *Personne n'a jamais vu Dieu ; mais le*

Fils unique qui est au sein du Père est celui qui nous l'a révélé.

II. Le christianisme est l'école définitive de l'humanité. Puisque toutes les voix humaines nous trompent ou ne nous apprennent pas assez, écoutons la voix du Sauveur. Comment choisir, vous disais-je en commençant ce discours, et s'arrêter à une notion de Dieu qui réponde à toutes les questions de notre esprit et à tous les vœux de notre cœur? Le sage peut être embarrassé sans doute, et sa recherche sera longue; le chrétien ne l'est pas; il sait quelle porte s'ouvre toujours à qui vient avec sincérité y frapper, et comme saint Jean il croit que Christ nous a révélé Dieu. Christ peut instruire les croyants de la vérité, puisqu'il a pu dire : *Je suis la vérité!* Il a pu nous instruire du ciel, puisqu'il en est descendu; il a pu nous instruire de Dieu, puisqu'il est *dans le sein du Père...* A ce dernier mot, mes frères, ma foi s'humilie et ma raison applaudit à l'humilité de ma foi; elle comprend qu'il est vain de vouloir comprendre et expliquer l'incompréhensible; le Fils unique repo-

sant dans le sein du Père, c'est là évidemment une sublime et simple image, exprimant une intime, une indissoluble, une éternelle union, sublime au point que Jésus a dit : *Moi et le Père sommes un*, et simple au point qu'il a dit aussi : *Père saint, garde ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous!* Mais il est d'une égale évidence que là où il y a intimité d'union, il y a profondeur de connaissance; Christ connaît donc Dieu, et il a pu le révéler.

Et qu'est-ce que le Sauveur nous a dit de Dieu? En quel mystérieux et profond langage a-t-il donné une si difficile leçon? Quelle poésie dans ses plus sublimes extases, quelle philosophie dans ses plus profondes définitions a-t-il choisie pour développer divinement sa divine connaissance de son Père céleste?... Qu'est-ce que le Sauveur nous a dit de Dieu? Un seul mot, qu'il a jugé suffisant; un seul mot trop facile pour que le génie pût le trouver et surtout s'en contenter; un seul mot que les hommes n'oublieront point : le Sauveur a dit aux hommes : Dieu est votre père, et ce mot dit tout!... Les titres magnifiques qui accompagnent dans tous les livres sacrés le nom de Dieu, les titres qui

dans toutes les langues que parlent les hommes expriment l'idée de Dieu, demeurent et gardent toute leur valeur; ce Dieu est toujours l'Être des êtres, l'Être suprême, éternel, immense, le Tout-Puissant et le Très-Haut, le Créateur, le Conservateur, le Souverain, le Juge; et si vous préférez les titres qu'affectionnait la théocratie juive, ce Dieu est Jéhova, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, l'Éternel des armées, le Saint d'Israël, le Dieu jaloux, le Dieu vivant; et si vous préférez les épithètes souvent trop ingénieuses, trop hardies ou trop obscures de la science, ce Dieu est l'Ordonnateur des mondes, l'Éternel géomètre, la Cause première, l'Infini, l'Absolu; mais selon le Christ, selon son Évangile, selon l'alliance de grâce, Dieu est surtout notre Père, et ce mot dit tout; au point que si la chaire d'où je vous parle autorisait des développements si froids et si longs, je ferais jaillir devant vous tous ces titres de Dieu du seul nom de Père, comme une conséquence sort d'un principe. Oui, ce mot dit tout; il suppose l'idée d'autorité : si Dieu est votre Père, vous lui devez soumission; l'idée de sagesse : si Dieu est votre Père, vous lui devez confiance;

l'idée d'amour et de bonté : si Dieu est votre Père, il vous aime et vous bénit ; l'idée même de soin et de salut : si Dieu est votre Père, il ne peut que vouloir vous préserver et vous sauver. Retranchez, étouffez ici les sublimes et touchantes notions d'autorité, de sagesse, d'amour ; ne voyez-vous pas qu'aussitôt vous détruisez l'idée que Dieu est le Père commun des hommes? dès lors il ne l'est plus ; vous avez renié l'idée évangélique de Dieu ; sans le savoir, vous êtes redevenu Gentil ou Juif, et votre Dieu n'est plus qu'un Dieu philosophique connu seulement des sages, ou qu'un Dieu exceptionnel connu seulement des Hébreux. Chrétiens ! n'aspirez donc jamais à en savoir plus que l'Évangile, et ne vous contentez pas de moins. Souvenez-vous que cette pensée, fondamentale dans le christianisme, est consacrée au début même de la prière que le Seigneur nous a enseignée, et que la chrétienté entière doit savoir et redire. Notre Père, voilà l'invocation chrétienne du nom de Dieu ! Notre Père, voilà pour nous Jéhova. *Le Fils unique qui est au sein du Père est celui qui nous l'a révélé.*

Comme Jésus est le consommateur de la foi, on peut dire que Dieu est le principe et la fin de la

religion ; et en conséquence, quand vous nommez Dieu votre Père, vous exprimez la religion tout entière; elle est toute comprise dans ce seul mot. Vous ne trouverez pas une seule grande doctrine, une seule grande espérance, dont cette idée : Dieu est le Père commun des hommes, ne soit la source, l'explication et la preuve.

Si Dieu est notre Père, la création est un bienfait. Dieu n'a créé que dans une intention de bonté et d'amour; Dieu a créé pour rendre heureux, et pour chacun de ses enfants, Dieu met en réserve une part de bonheur conforme à ses facultés, et une part de dédommagement conforme à ses épreuves.

Si Dieu est notre Père, l'humanité est une famille. La fraternité et l'égalité des hommes a sa base dans la nature même de Dieu; la chaîne sainte et douce qui nous lie, a son premier anneau scellé au trône même du Seigneur dans le ciel, et transgresser la loi de l'amour du prochain, c'est sortir de la famille de Dieu.

Si Dieu est notre Père, la Providence est une éducation. Tout ce qui nous arrive de joie et de peine, tout ce que notre vie réunit de tendresses

et tout ce qu'elle subit de séparations et de deuils, a pour but notre progrès religieux et moral, et les accidents de notre terrestre pèlerinage sont les échelons de notre montée vers le ciel. Aucune épreuve, aucune tentation ne peut dépasser la limite de nos forces; chaque épreuve cache un devoir et fomente un perfectionnement.

Si Dieu est notre Père, le salut par Christ est la réconciliation d'un Père, justement offensé, mais immensément miséricordieux, avec sa famille rebelle, qu'il attire, qu'il rappelle, qu'il retient près de lui, et ce salut est *un don gratuit* que Dieu n'était nullement obligé de nous offrir et que ses enfants déshérités de son amour n'avaient nullement le droit d'exiger. Se peut-il, ô mes frères! que des enfants contraignent leur Père à se contenter d'imparfaits repentirs, et ne voyez-vous pas que cette impérieuse repentance ne serait qu'une offense de plus?

Si Dieu est notre Père, la mort n'est qu'un dernier pas de notre chemin, plus difficile peut-être que ceux qui le précèdent, mais qui doit nous conduire jusque dans son sein paternel, et l'immortalité, si Dieu est notre Père, devient une certitude.

Pouvez-vous croire un moment que Dieu, qui n'a créé que par bonté et par amour, rejette dans le néant les êtres sensibles qu'il en a fait sortir, et leur retire l'existence, après la leur avoir laissée assez de temps pour qu'ils en sentent le prix?

Et si Dieu est notre Père, ce monde n'est qu'un lieu d'épreuve où dès lors le bonheur est de force insuffisant, et notre véritable patrie est au ciel, dont le bonheur nous suffira, parce qu'il sera sans trouble, sans mélange et sans fin.

Recueillez-vous, chrétiens, et comptez, comptez une à une ces certitudes de votre foi, ces perspectives de votre destinée; création, humanité, providence, salut, mort, immortalité, béatitude, tout s'explique, tout s'agrandit, tout s'exprime par ce mot : Dieu est votre Père, et sur *ce rocher des siècles* votre christianisme tout entier repose, et les torrents de ce monde peuvent venir, et les vents de notre atmosphère peuvent s'élever, et le rocher demeure immobile, et Dieu est toujours votre Père!... Voilà, chrétiens, l'idée chrétienne de Dieu dans sa simplicité féconde, dans sa touchante beauté; elle renferme pour nous la science, la joie, la paix, la sainteté, et comme elle résume toutes les

vérités, et les espérances, et les consolations, elle consacre tous les devoirs; Dieu est votre Père : montrez donc confiance en sa sagesse, obéissance à son autorité, gratitude envers son amour. S'il est le Père, soyez tous les enfants; ce titre d'enfants de Dieu sera valable pour toutes les phases de votre existence, et vous le garderez à travers la vie, la mort et l'éternité. Veillez attentivement sur vous-mêmes pour que cette idée : Dieu est notre Père, demeure en vous et soit présente sans cesse à votre esprit. En ce moment, elle vous émeut, vous exalte, vous sanctifie, et vous vous sentez heureux de la posséder. Prenez garde que les distractions et les vanités du monde, que la présomption de la science ou la présomption de la foi, que l'indifférence ou l'ingratitude, que cette insidieuse habileté avec laquelle nous mettons quelquefois notre religion au service de nos passions; prenez garde que quelque artifice de votre propre cœur n'affaiblisse en vous la sainteté de cette notion de Dieu et n'en diminue la valeur. L'orgueil, ce trompeur serpent qui se glisse jusqu'au milieu des semences les plus pures de la piété, l'orgueil vous dira peut-être un jour que réduire la religion à un

dogme, le christianisme à un enseignement, la notion de l'infini à un mot, et l'idée de Dieu à celle qu'il est notre Père, c'est trop rétrécir la science religieuse; notre intelligence peut prendre un autre essor et sonder plus profondément les abîmes de l'être et les profondeurs de la révélation; la voix qui a dit à Moïse : *Je suis celui qui suis*, nous parle à notre tour, et à force de pénétration, à force de foi, on peut tenter du moins de peser à la balance et de comparer entre elles la définition de Moïse : *je suis celui qui suis*, et la doctrine de saint Jean : *au commencement était la Parole*... O mes frères! quand ces fumées de l'orgueil, enivrant votre piété et votre raison, s'élèveront comme un nuage de ce monde entre vous et ce Dieu tout bon, qui est votre Père, quand ces ténébreuses vapeurs obscurciront un moment à vos yeux cette vérité d'expérience, que *personne n'a jamais vu Dieu*, et que *le Fils unique nous l'a seul révélé*, transportez-vous tout à coup en idée au milieu des apôtres, et voyez, en réponse à une question d'orgueil, Jésus placer devant eux un enfant, le soulever dans ses bras, et écoutez-le leur dire : *si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des*

cieux! Redevenez, redevenez ainsi les enfants dociles de votre Père céleste, et ne craignez pas, en simplifiant ainsi vos croyances, en vous humiliant ainsi, vous, êtres finis, devant l'Être infini, ne craignez pas d'abdiquer votre rang et de déshonorer votre intelligence. Saint Paul a dit aux Corinthiens : *Ne soyez pas enfants pour manquer de sens; mais soyez-le pour manquer de malice, et quant à la sagesse, soyez hommes faits....* Mes frères, plus l'homme dans sa sagesse se prosterne et s'anéantit devant Dieu, plus il est vraiment homme, et le seul moyen de se relever, de se tenir debout sur le sol glissant du monde, sur le bord de la tombe, sur le seuil de l'immortalité, et de marcher sans cesse en avant, c'est de connaître le Dieu suprême et incompréhensible, comme notre Père, en Jésus-Christ qui nous l'a révélé !

LES TROIS ASPECTS

DE LA CHARITÉ DIVINE.

LES TROIS ASPECTS

DE LA CHARITÉ DIVINE.

Dieu est charité.
(1re Epître de saint Jean, IV, 8.)

Mes Frères,

Représentez-vous un homme qui saurait tout ce qu'il est possible à un homme de savoir; qui aurait examiné une à une toutes les merveilles de la nature, lentement parcouru toutes les annales de l'histoire, étudié les mœurs et les opinions des divers siècles, appris cette multitude de langages différents que l'on a parlés autrefois, que l'on parle aujourd'hui; un homme qui aurait calculé tout ce que nos chiffres expriment, et qui même aurait approfondi les mystères de l'âme; un homme, en un mot, qui saurait tout, excepté (si une telle exception est possible), excepté que Dieu existe... mes frères, qu'il serait à plaindre dans son génie! et de quoi lui serviraient ces études immenses?

leur inutilité égalerait leur grandeur; qu'il serait ignorant dans sa science! et quel déplorable usage des facultés de l'esprit que de réunir tant de vérités pour en faire sortir la plus grande et la plus désolante des erreurs! et qui voudrait être savant à ce prix? Mais, en revanche, représentez-vous un homme qui n'aurait d'autre science que la connaissance de Dieu et de Christ, et des vérités les plus simples qui accompagnent ces deux notions fondamentales; que son sort serait préférable! et quoique ien moins brillante et glorieuse, que son instruction serait meilleure! La nature offrirait à ses yeux un spectacle magnifique dont il ne comprendrait ni les mouvements ni les merveilles; mais il entendrait retentir dans son cœur cette voix *des cieux qui racontent la gloire de l'Éternel* et nous rappellent sans cesse qu'*au commencement Dieu créa les cieux et la terre.* L'âme et ses facultés, et la différence de l'esprit et de la matière, seraient pour lui comme ces terres inconnues que personne n'a visitées; mais il saurait que tout ne finit pas à la mort et qu'après cette vie il en vient une meilleure, une éternelle. De l'histoire, il saurait bien peu de chose; mais il y a un événement de l'histoire qu'il

connaîtrait bien; c'est que Jésus-Christ est venu au monde et qu'il y est mort pour nous.

Il serait facile d'allonger ces deux tableaux et de les faire contraster davantage. Plus nous poursuivrions le parallèle, plus vous verriez combien la connaissance de Dieu l'emporte sur toute autre. Et même, en la considérant à part, sans la comparer aux sciences purement humaines, la supériorité n'en éclate pas moins. Que nous, êtres d'un jour, nous connaissions l'Être éternel! que nous, qui remplissons si peu de place, nous connaissions l'Être qui remplit l'immensité! faibles et débiles comme nous sommes, que nous connaissions le Tout-Puissant! pécheurs, que nous puissions nous élever à l'idée de ce Dieu dont *les yeux sont trop purs pour voir le mal* et à qui les anges disent : *Saint, saint, saint est le Seigneur*... environnés de mystères au point d'être obligés de nous dire : Je sais que je ne sais rien, que nous entrions en relation avec l'Être qui sait tout; en un mot, que du milieu de nos imperfections de toute espèce notre esprit puisse arriver à la certitude de l'existence d'un être qui est la perfection même... mes frères, cela est sublime, cela est magnifique, cela

est le plus cher de nos biens, le plus grand de nos priviléges, cela vaut tout le reste, et cela excitera l'étonnement de tous les siècles, jusqu'à ce que nous soyons dans le ciel, où l'on ne s'étonne pas de connaître Dieu, parce qu'on l'y voit.

C'est peu toutefois; il ne nous suffit pas de posséder une connaissance de Dieu qui confonde notre intelligence et surpasse notre imagination; il nous fallait encore le connaître d'une manière qui pût toucher notre cœur, nous sanctifier dans nos repentirs, nous encourager dans nos efforts, nous soutenir dans nos progrès, nous consoler dans nos peines. L'esprit devait être éclairé, instruit, convaincu, mis en garde contre toute erreur, mis à l'abri, s'il le voulait bien, de toute incrédulité; mais le cœur surtout devait être rempli de reconnaissance et embrasé de ferveur. Qui connaît Dieu seulement par science, ne le connaît pas; il faut encore le connaître par gratitude, par confiance, par amour. Et remarquez encore qu'une connaissance de Dieu faite seulement pour les hommes d'un esprit supérieur et d'un génie élevé, pour les docteurs de leur peuple, pour les savants et les sages, n'aurait été pour le reste des hommes

qu'une fausse et trompeuse lumière, plus propre à les éblouir qu'à les diriger. Il fallait donc que Dieu se révélât à notre monde d'une manière facile et populaire, sans appareil de science, sans artifice de langage, d'une manière telle que les sages pussent sans risque continuer entre eux et à l'écart leurs recherches et leurs méditations profondes, et telle aussi que les simples pussent s'entendre et s'entre-dire : *Ton Dieu est mon Dieu!* Mes frères, ainsi a toujours fait le Seigneur. Parcourez toutes les révélations des deux alliances, et vous verrez que Dieu ne s'est fait connaître par aucun moyen et ne s'est fait adorer sous aucun nom qui ne fût à la fois propre à exercer toutes les forces de la raison la plus sublime, et propre aussi à toucher les cœurs les plus humbles, à éclairer les esprits les plus simples. Créateur des cieux et de la terre, juge et rémunérateur de tous, l'Eternel, le Dieu fort, le Tout-Puissant, le Très-Haut, celui qui est, qui a été, qui sera, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, il y a là *des pensées qui ne sont point nos pensées, des choses qui ne peuvent entrer dans l'esprit de l'homme*, des profondeurs où nous ne pouvons rien voir. Sous d'autres aspects, combien

tous ces titres augustes sont simples, clairs, faciles! combien ils présentent d'idées exactes et précises! avec quelle évidence ils expriment que *notre Dieu est Dieu et qu'il n'y en a point d'autre!* Ce même double caractère de simplicité et de profondeur se retrouve surtout dans tout ce que l'Évangile nous apprend de Dieu. Écoutez Moïse : Dieu a dit : *Je suis celui qui suis;* écoutez Jésus : *Dieu est esprit!* Dans ces deux mots il y a égale simplicité, égale profondeur. Mais quant à nous donner de Dieu des idées qui touchent le cœur, l'Évangile l'emporte sur tout ce qui précède, et l'emporterait par ce seul mot de saint Jean : *Dieu est charité!*

Cette pensée, à laquelle l'apôtre est conduit deux fois par une vive recommandation de la charité, cette pensée est immense. Elle commence en quelque sorte pour les créatures à *ce commencement* où Dieu créa les cieux et la terre, elle commence alors, et ne finit point. Essayons d'en embrasser toute l'étendue, en montrant que *Dieu est charité* dans la création, dans la providence et dans la rédemption.

I. La véritable charité consiste en deux choses, qui se tiennent, qui devraient être inséparables, et qui cependant ne sont pas toujours réunies; elle consiste en une bonté intérieure et secrète, qui ne paraît pas toujours au dehors, qui remplit et pénètre tout le cœur, et qui se tient toujours prête à agir, à répandre autour d'elle des consolations, des joies, des bienfaits; ensuite, la véritable charité consiste dans ces actes mêmes; elle ne se borne pas à penser, à désirer, à projeter le bien; elle fait le bien; elle ne se contente pas de souhaiter des bénédictions, elle bénit; en un mot, il y a dans toute charité le sentiment qui donne, et l'acte de donner. Mes frères, il est très-remarquable que le terme employé par saint Jean pour nous dire que *Dieu est charité*, a précisément ce double sens, et qu'il exprime à la fois la charité d'intention et de fait, la charité quand elle conçoit des projets de bonté et la charité quand elle les exécute. Voyez donc combien ce mot est applicable à Dieu, qui ne veut jamais et qui ne fait jamais que le bien. Il était digne du disciple bien-aimé de Christ de

parler ainsi de la charité de Dieu; vous reconnaissez à ce trait l'apôtre qui a tant aimé et qui a si bien prouvé qu'il aimait. Et puisque tel est le sens du texte, puisqu'il s'agit ici de la charité et dans ses intentions et dans ses actes, nous pouvons donc nous occuper avant tout de la pensée que Dieu a eue en nous créant. Nous pouvons examiner si Dieu est charité dans la création.

Et que voulez-vous donc que dans cette œuvre immense il soit? Et à quels autres motifs qu'à des motifs de bonté pouvez-vous attribuer notre existence? Et pourquoi Dieu nous a-t-il créés, si ce n'est pour nous rendre heureux et nous faire du bien? Dieu ne nous a point tirés du néant pour son avantage, pour son profit, pour son service; nous sommes tous inutiles à Dieu, et il n'a rien gagné à notre existence; *Dieu n'est pas servi*, dit saint Paul, *par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit*. Dieu ne nous a pas créés pour l'honneur de ses perfections, pour sa majesté, pour sa gloire; sa gloire est toute en lui; il se connaît; il se contemple; il se rend témoignage à lui-même; il sait qu'il est parfait. Mais, en un autre sens, j'admettrai, si vous le voulez, que Dieu nous a créés pour sa

gloire ; seulement, regardez-y de plus près, étudiez-la plus à fond, et vous verrez que sa gloire ne consiste que dans sa bonté. *Je te prie*, disait Moïse, *fais-moi voir ta gloire*, accorde-moi de plus éclatants signes de ta présence ; fais-toi connaître à moi plus encore que dans les premières révélations du Sinaï et autant que la créature peut connaître le créateur ; *fais-moi voir ta gloire !...* et Dieu lui répond : *Je ferai passer toute ma bonté devant ta face.* Vous le voyez donc, et malgré la grandeur du sujet, l'argument est irrésistible, Dieu n'a pu nous tirer du néant sans motif, et de motif, il ne peut en avoir eu qu'un seul, celui de nous faire du bien et de nous rendre heureux, et ainsi, dans la création Dieu est charité. Je sais, mes frères, que je ne vous dis rien ici que je ne vous aie dit souvent. Mais je ne me lasserai point de vous déclarer cette magnifique vérité, parce qu'elle explique notre existence, qui doit bien avoir une explication ; parce qu'elle est la base de toute la religion ; parce que si Dieu ne nous a pas créés pour nous rendre heureux, pour nous conduire par la vertu et la foi à la félicité, il ne faudrait plus lire l'Évangile, qui serait incompréhensible, et nous ne saurions plus

ce que Jésus-Christ est venu faire dans ce monde. Et ne pensez pas qu'il soit inutile de rappeler souvent cette doctrine et de la remettre dans la mémoire; nous la perdons de vue au milieu de nos anxiétés, de nos vicissitudes, de nos deuils, et quand nous sommes affligés et malheureux, nous avons peine à penser que Dieu nous a créés pour nous rendre heureux. Il nous faut alors faire avec violence un retour sur nous-mêmes et nous rappeler que, déchus par le péché, nous ne sommes plus tels que Dieu nous a faits; il avait créé l'*homme droit;* mes frères, le sommes-nous encore?

Toutefois, sous un rapport, notre existence actuelle répond mieux à notre création; nous sommes encore tels que Dieu nous a faits, quant aux facultés excellentes dont il nous a doués, et en étudiant ces premiers de ses dons, il nous est impossible de ne pas convenir que dans ses créations, Dieu est charité. Mais, hélas! que souvent notre reconnaissance est froide à la pensée de ces bienfaits! ils sont trop communs pour nous frapper, nous étonner, nous ravir; qui songe à bénir Dieu de ce qu'il en a reçu des sens si parfaits,

et des organes si admirables, et une raison, une mémoire, une imagination? L'habitude et l'orgueil conduisent insensiblement pour ces choses à une ingratitude profonde; l'habitude, car nous en jouissons dès l'entrée de la vie, et l'usage en fait oublier la valeur et la beauté; l'orgueil, car ce sont des priviléges de nature, et le dernier de nos semblables en possède autant; c'est au point qu'il faut quelquefois être menacé de les perdre pour en sentir tout le prix; dans la jouissance, nous n'y pensons guère, et nous regardons ces bienfaits comme des droits. Un peu de réflexion suffit cependant pour inspirer à ce sujet beaucoup de reconnaissance. Est-ce donc peu de chose que de jouir du libre usage de ses membres, d'aller et de venir librement sur la terre des vivants, et de ne pas être immobile avant d'être mort? Est-ce donc peu de chose que l'œil et l'oreille, ces sens étonnants dont l'un nous met en relation continuelle, sans fatigue et sans effort, avec tout ce vaste univers; dont l'autre sert constamment à toutes nos communications avec nos semblables, nos amis, nos proches, nos enfants? Est-ce peu de chose que ce don de la parole, sans lequel l'homme ne serait pas homme, ce don, notre

première supériorité sur les bêtes brutes, ce don sans lequel nous ne pourrions pas adorer ensemble notre Dieu? Est-ce enfin peu de chose que la pensée, la raison, cette prérogative qui n'appartient ici-bas qu'à nous, qui nous égalera un jour aux anges et qui nous rapproche de Dieu même; et cette mémoire, mystérieuse faculté qui nous rend maîtres des choses passées, et sans laquelle toute instruction serait impossible parmi les hommes; et cette imagination, sorte de puissance intérieure par laquelle nous sortons de l'état où nous sommes pour nous transporter en idée dans un autre état qui nous plaît mieux, l'imagination, cette preuve continuelle que ce monde-ci n'est point assez beau, assez heureux, ni assez saint pour nous; l'imagination, ce gage de notre grandeur future? O mes frères! tous ces trésors que nous possédons, et dont la jouissance nous coûte si peu de peine que nous en jouissons sans y penser, tous ces trésors ne sont-ils pas autant de preuves que Dieu nous a créés *un peu moindres que les anges*, que Dieu nous a *couronnés de gloire et d'honneur*, que dans la création *Dieu est charité?* Et remarquez, pour comble de bonté, remarquez que cette bienveillance que Dieu

a déployée en nous faisant ce que nous sommes, éclate non pas seulement dans l'excellence des organes de notre corps et des facultés de notre esprit, mais dans leurs proportions; la mesure qui nous en a été donnée est la meilleure pour nous : si nos sens, par exemple, étaient plus faibles, ils ne nous rendraient pas les services que nous en retirons. C'est là ce que vous savez tous, et ce que l'expérience apprend tristement chaque jour; mais pensez-y bien, si nos sens étaient plus forts, ils nous offriraient plus d'inconvénients que d'avantages; on peut dire que s'ils étaient plus parfaits, pour nous ils seraient imparfaits. Si, par exemple, votre vue avait toujours naturellement la force qu'un verre peut lui prêter pour un instant, votre vue serait le tourment de votre vie; vous ne pourriez plus travailler avec les autres hommes; la terre et tout ce qu'elle contient ne serait plus proportionnée pour vous. Si votre ouïe était trop forte, le moindre bruit vous serait insupportable; le bourdonnement d'un insecte deviendrait un sérieux dérangement, et il n'y aurait plus pour vous ici-bas assez de silence et de calme. Chose étonnante encore! ces mêmes principes s'appliquent égale-

ment aux facultés de l'esprit. Ainsi trop de raison conduirait à la perte de la raison ; trop de mémoire nous pèserait comme un fardeau gênant que nous ne pourrions quitter ; et qui de vous, ayant un peu d'expérience, voudrait ne pouvoir rien oublier? Trop d'imagination gâterait tous nos plaisirs, en nous représentant sans cesse des plaisirs plus grands, et augmenterait tous nos chagrins en leur donnant une plus sombre couleur. Enfin, mes frères, l'homme a reçu du ciel quelque prévoyance; il peut entrevoir son sort, et jusqu'à un certain point juger de l'avenir qui l'attend. Que nous serions à plaindre si nous avions plus de prévoyance, si nous pouvions deviner l'issue de tant d'entreprises en leur commencement ; si, au premier jour d'une maladie ou d'une infirmité, nous savions, en nous étendant sur le lit de douleur, combien de temps nous y resterons couchés ; si, au milieu de notre bonheur domestique, au milieu de nos soins pour l'éducation de nos enfants, nous pouvions, avec un peu de certitude, voir d'avance le jour des deuils et des séparations!... Que tant de preuves vous persuadent! il est certain que Dieu, après avoir achevé son œuvre, *a vu que tout ce qu'il a fait*

est bon, il est certain que ses dons sont les meilleurs qu'il pouvait nous accorder et dans leur nature et dans leur proportion; il est certain que dans la création *Dieu est charité*.

II. Ce que la création proclame avec tant d'évidence, la providence le confirme. Dieu est charité dans ses voies. A parler simplement, et à voir les choses telles qu'elles sont, qu'est-ce que la providence de Dieu, sinon un acte magnifique, immense, continuel de charité? Le Seigneur *n'est jamais loin de chacun de nous*; il veille sur nous tous avec une attention infatigable; il aplanit les chemins où nous devons marcher; nos prières, il les écoute; nos besoins, il y subvient; dans nos faiblesses, il nous secourt; dans nos dangers, il nous protége; dans nos deuils, il nous console; il apaise les troubles de nos cœurs; nos larmes, il les essuie jusqu'à la fin; notre dernier soupir, il le recueille, et notre tombeau, il le garde pour l'ouvrir. Qu'est-ce que tous ces soins de la Providence, sinon des actes de charité? Toutefois les prétextes ne manquent pas pour se dispenser ici de reconnaissance, et pour accuser la Providence ou de partialité ou de rigueur. Et d'abord, ce gouvernement de notre

monde, cette surveillance constante que Dieu exerce, ce soin qu'il prend de nous, ne lui coûte rien; et ce soin, il faut bien qu'il le prenne; peut-il laisser son ouvrage à l'abandon? créateur de tout, il faut bien qu'il gouverne tout; roi du monde, il faut qu'il règne, et ce n'est pas là un acte de charité, c'est un exercice de pouvoir; ce n'est pas un bienfait, c'est un empire; ce n'est pas une grâce, c'est une domination... Mes frères, il est vrai, la providence ne coûte rien à Dieu, et s'il est permis de parler ici en langage humain, ne lui donne aucune peine; mais en recueillons-nous moins les avantages et les fruits? Dieu ne veille pas sur nous comme un souverain sur ses sujets, mais comme un père sur ses enfants; ce n'est pas là une vaine figure, c'est une simple vérité; Dieu s'est déclaré en termes formels notre père, et sa providence est une surveillance paternelle; sa providence est tout notre trésor; sa providence est la fortune qu'il nous prépare, la carrière qu'il nous ouvre, l'éducation qu'il nous donne. Elle ne lui coûte rien!... Non, sans doute; si cette pensée nous dispense d'être reconnaissants des soins de sa providence, de quoi le serons-nous donc? qu'est-

ce qui coûte au Seigneur, lui est-il plus difficile de créer un soleil nouveau dans l'espace que de sécher une de vos larmes? Mais savez-vous ce qu'il pouvait faire? il pouvait gouverner l'univers sans nous dire qu'il le gouverne; il pouvait nous cacher sa providence au lieu de nous la dévoiler; il pouvait nous cacher que sa main toute-puissante est toujours étendue sur les choses de la terre pour les tenir en ordre; et alors en qui aurions-nous placé notre confiance; où aurions-nous cherché un refuge, et à qui aurions-nous demandé d'ouvrir sa main, pour que nous et nos enfants soyons rassasiés? O mes frères, si nous ne savions pas qu'il y a une Providence, et si nous ne savions pas que *Dieu* dans sa providence *est charité*, si nous pouvions douter qu'elle existe ou douter qu'elle soit sage et bonne, la vie ne serait qu'un long trouble, et il n'y aurait de paix que dans le tombeau, parce que dans le tombeau l'on ne s'occupe de rien, pas même de la Providence.

Mais où sont, me demanderez-vous, quand on sort des considérations générales, quand on en vient à des détails plus intimes, où sont les témoignages de cette grande bonté? Sans doute, un jour

de la vie succède à un autre, et nous retrouvons chaque matin le soleil à sa place pour nous éclairer; et *notre temps de travail* et *notre temps de repos* se suivent avec régularité, et comme la nuit chaque soir nous rend ses paisibles ténèbres, la terre chaque année nous rend ses fruits abondants, et *tant que la terre sera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point.* Voilà la Providence en grand, et dans ces voies *Dieu est charité*. Mais que m'importe, à moi qui manque de pain, la régularité des années et l'exactitude des moissons! Que m'importe, à moi que la maladie dévore, et dont la santé est à jamais perdue, et dont les jours se ressemblent par les souffrances, que m'importe l'ordre parfait de la nature! Et à moi, que le deuil accable et que la mort a privé de ceux que j'aimais, que m'importe la succession si admirable des jours et des nuits! Il n'y a plus de jours pour ceux que j'ai perdus; il n'y a qu'une longue et froide et silencieuse nuit..... Voilà, voilà les cris du genre humain affligé; et cependant, ô mes frères, dans ses voies *Dieu est charité;* tous ses conseils sont irréprochables; tous ses conseils sont exempts de rigueur inutile, de partialité injuste.

Vous dirai-je quelle a été l'origine première de tous ces maux, que Dieu n'a pas mis dans ce monde? C'est là ce que vous savez; il vous souvient que le péché, envahissant notre monde, y a traîné à sa suite tous ces sujets de larmes. Et vous dirai-je que, dans notre état actuel, les afflictions nous sont nécessaires? C'est là ce que vous savez encore; vous savez que sans elles la sanctification serait pour nous impossible, que sans elles *nous nous perdrions à travers les champs du monde*, et que chaque mortel a besoin de passer par l'école de l'adversité, ne fût-ce que pour bien savoir ce que vaut le bonheur. Si nos afflictions sont d'inévitables suites de péché et d'indispensables moyens de salut, que reste-t-il à dire contre la Providence? Il faut que, dans votre intérêt même, Dieu vous envoie des peines, et si vous ne pouvez arriver au salut sans avoir à verser des pleurs, ne consentirez-vous donc pas à en répandre? Mais il y a plus; la Providence se justifie mieux à mesure qu'on y regarde de plus près. D'abord, combien de fois il arrive que ce n'est pas Dieu qui nous accorde trop peu, mais que c'est nous qui désirons trop! Nous accusons sa bonté, et nous ne devrions accuser que les éga-

rements de notre ambition; nous nous plaignons de Dieu, et nous ne devrions nous plaindre que de nous-mêmes. Apprenez à être contents, comme saint Paul, *de la situation où vous vous trouvez*, et alors vous verrez mieux combien il est vrai que dans ses voies *Dieu est charité*. Ensuite, combien de vous ont tout ce qu'il faut pour être heureux, et ne le sont pas! Est-ce encore à la Providence que vous reprocherez leur malheur? Quoi! Dieu les a comblés de tous les biens de ce monde, richesses, éducation, santé, paix domestique, bonheur conjugal, rang honorable dans la société; et en tout cela ils ne trouvent qu'un trop pauvre trésor de bonheur; leur joie expire ou dans leur paresse ou dans leur sensualité; ils voudraient presque une sorte de paradis sur la terre; ils pourraient presque s'en faire un, et parce qu'ils ne savent pas se l'arranger, ils sont mécontents; certes, c'est là un grand malheur; mais à qui l'imputer?... O Dieu! tu es charité dans tes voies; mais l'homme n'est pas sagesse dans ses félicités!... Et ne croyez pas, quand de ces peines d'imprudence et d'imagination notre esprit passe à des afflictions plus réelles, ne croyez pas que la gloire de la Providence change

ou que sa bonté diminue. Pesez, pesez cette considération profonde et facile, qu'il ne nous arrive jamais une épreuve au-dessus de nos forces. Il nous le semble quelquefois ; d'avance nous le craignons; au premier moment d'une adversité ou d'une séparation, il nous semble qu'elle est trop pénible et que nous ne pourrons l'endurer. Cette privation à laquelle il faudra se déterminer, aurons-nous le courage de la subir? Ce travail si rude et si continuel, aurons-nous la persévérance de le conduire à fin? Cette tombe surtout, cette tombe naguère si peu prévue, et qu'il faudra bientôt creuser, pourrons-nous nous traîner sur ses bords et regarder dans sa sombre profondeur? Ainsi nous paraissent de loin nos épreuves; ainsi elles nous paraissent même la veille de les souffrir : le jour vient, et par une admirable et touchante loi de la Providence, par le soin de ce *Dieu* qui *est charité* dans toutes ses voies, jamais, jamais épreuve n'a surpassé les forces de celui à qui elle était envoyée; tous vous l'avez éprouvé; tous, si l'occasion revient, vous l'éprouverez encore; tous, vous êtes capables de plus que vous ne savez; quand la force est prête à manquer, Dieu en donne encore,

Dieu la renouvelle et la restaure; cette privation devient moins dure, ce travail devient moins difficile, la mort même perd son amertume, et les angoisses se changent en paisibles et touchants souvenirs. Enfin, chrétiens, pour dernier trait, rappelez-vous que la bonté de la Providence éclate autant en ce que Dieu nous refuse qu'en ce qu'il nous accorde. Combien de fois nous lui avons ardemment demandé, un jour, comme un bienfait ce qui le lendemain aurait été un malheur! Combien de fois nous avons imploré une grâce qui, obtenue, nous aurait privé d'une grâce bien meilleure! Et cependant, au jour du refus, on murmure, on se plaint de n'être pas exaucé; on ignore qu'il valait mieux ne pas l'être; on ne le savait pas, mais Dieu le savait!... Et même lorsque nous supplions notre Père céleste de prolonger la vie de ceux qui nous sont chers, combien de fois nous ignorions, dans ces douces et imprudentes prières, que c'était demander pour eux des jours de trouble et de douleur; que c'était demander qu'ils fussent réservés à des afflictions que nous avons subies ensuite et qu'ils auraient partagées! Alors, alors, nous avons reconnu que Dieu les avait retirés à temps et qu'il

valait mieux pour eux de nous être ravis que de nous être conservés. O mes frères, prenons dans toutes ces réflexions chacun notre part; appliquons à nos circonstances les sentiments qu'elles doivent exciter, et dans la joie ou dans la tristesse, pénétrons-nous de cette incontestable vérité, que Dieu ne veut jamais que notre bien, que dans toutes ses voies *Dieu est charité.*

III. Le dernier tableau qui me reste à vous offrir est facile à tracer, et le passer sous silence, ce serait oublier que nous sommes pécheurs et que nous sommes sauvés. J'ai essayé de déployer devant vous les œuvres de la création, et vous avez vu que *Dieu est charité*; j'ai essayé de dérouler devant vous les soins de la Providence, et vous avez vu que *Dieu est charité.* Mes frères, quelle preuve nouvelle de ce grand principe se trouve dans les miséricordes, les promesses, les merveilles de la rédemption! Quel acte de charité que la rédemption! Quel bienfait que le salut d'un monde entier, le pardon de toute une race de pécheurs, l'immortalité mise en évidence devant toute une race de mortels! Ah! sans doute la bonté de Dieu éclate et dans la création et dans la providence; mais

pour nous elle éclate bien plus dans la rédemption. Les autres bienfaits de Dieu concernent toutes ses créatures ; la rédemption, c'est notre rédemption, c'est une grâce qui nous touche et nous concerne de plus près. Les autres bienfaits de Dieu appartiennent à tous les mondes qui brillent sur nos têtes ; la rédemption est une faveur spéciale accordée là où il y a eu chute et péché. Dire que Dieu a créé pour rendre heureux, cela peut se dire et des hommes et des anges ; dire que Dieu veille sur toutes ses créatures avec un amour paternel, cela aussi peut se dire et des hommes et des anges, et de ces chérubins qui brûlent devant lui, et de ces archanges qui se tiennent en sa présence ; tous disent comme nous sur la terre : *Dieu est charité*. Mais nous avons pour le dire une autre raison qu'ils n'ont pas dans leur gloire ; nous sommes pécheurs et nous sommes sauvés ! Représentez-vous ce Dieu, qui est la sainteté même, qui déteste le mal, dont *les yeux sont trop purs pour le voir*, et dont nulle ombre d'imperfection n'approche ; représentez-vous ce Dieu qui est la justice même, qui a *l'équité pour fondement de son trône*, qui rend à chacun selon ses œuvres, et qui de monde en monde demande compte à toutes ses

créatures responsables ; représentez-vous ce Dieu saint et juste contemplant du haut de son empire de lumière notre monde corrompu par le péché et désolé par la mort; contemplant l'homme, qu'il avait créé innocent et pur, immortel et heureux, devenu pécheur et souillé, sujet et au malheur et au trépas; représentez-vous ce Dieu, qui est plus grand que la conscience, sondant la conscience des hommes, et déclarant que, *sur mille articles, ils ne peuvent répondre à un seul;* représentez-vous ce Dieu disant de notre monde : S'il s'y trouve *cinquante, dix, cinq justes*, je leur ferai grâce. Et il ne s'en est pas trouvé un seul, pas un seul qui pût subsister devant la justice suprême, pas un seul qui eût conservé la ressemblance primitive de l'homme et de Dieu, pas un seul.... Et pourtant Dieu n'a pas abandonné notre race à sa misère; Dieu n'a pas dit au péché : Tu régneras toujours, et à la mort : Tu frapperas toujours ainsi; Dieu *n'a pas pris plaisir à la mort du pécheur*, mais au contraire à sa conversion et sa vie, et une voix inspirée par lui-même nous l'a appris, Dieu *veut que tous les hommes soient sauvés*... Mes frères, que notre reconnaissance s'enflamme à l'idée de ces inappréciables compassions,

et s'exhale en cette simple action de grâce : *Dieu est charité!*

Ce n'est pas tout. Rappelez-vous la force de ce mot; rappelez-vous qu'il exprime à la fois l'intention qui donne et l'acte de donner; songez donc et à l'intention qui nous sauve et au moyen du salut. Vous savez comment s'est opérée la rédemption, vous savez comment les profondeurs de la justice et les profondeurs de la bonté divine se sont réunies en une seule profondeur que nous ne pouvons sonder; vous savez qui est venu accomplir, et dans une vie parfaite et dans une mort volontaire, ce que nous ne pouvions accomplir; vous savez, en un mot, que *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde.* Dieu a daigné permettre que son divin Fils, l'unique bien-aimé de son amour, quittât sa droite, où il siégeait *avant qu'Abraham fût, avant que la terre habitable fût faite,* et il l'a permis pour notre salut! Dieu a permis que son divin Fils sortît du milieu des anges pour venir au milieu des hommes, sortît de sa gloire et de sa félicité souveraine pour venir au milieu de nos opprobres et de nos misères, et Dieu l'a permis pour notre salut! Dieu a permis qu'après avoir

vécu de notre vie, Jésus mourût de notre mort, s'anéantît jusqu'à la mort même de la croix, et disparût pour trois jours dans ces mêmes ombres du sépulcre qui nous attendent, et Dieu l'a permis pour notre salut! Rien, rien de ce qui peut assurer ce salut n'a été épargné; l'inspiration a prodigué ses merveilles et ses saintetés; de simples mortels ont été faits de glorieux prophètes et de glorieux apôtres; non-seulement tout a été accompli, mais on peut dire que tout a été écrit, et *ces choses ont été écrites afin que vous croyiez*, et ce livre divin est là, et il ne tient qu'à vous de le lire et de *sonder ces Écritures par lesquelles vous savez que vous possédez la vie éternelle*. Voyez donc si les moyens, si les voies du salut ne sont pas aussi excellents que le don même du salut est miséricordieux; voyez si en toutes ces choses il n'est pas vrai de dire que *Dieu est charité*.

Des grâces si grandes amèneront des résultats magnifiques, au-dessus de nos prévisions, au-dessus même de nos vœux, et voilà, mes frères, la seule pensée qui puisse compléter et qui doive clorre ce discours. Oui, *Dieu est charité*, et nous pouvons le dire dès maintenant; mais nous le dirons mieux

quand nous goûterons, quand nous posséderons les joies du salut, quand nous verrons que Christ ne nous a pas sauvés à demi, mais entièrement, *parfaitement*, sans qu'il y manque rien de divin ni d'éternel. C'est un salut sans terme, et aucun trouble ne viendra agiter cette sécurité de l'éternité; c'est un salut de sanctification, et aucun péché ne rentrera dans notre âme; c'est un salut de béatitude où il n'y aura jamais de pleurs, jamais de souffrance, jamais de deuil; et en garantie de toutes ces choses, nous contemplerons face à face le Dieu qui nous les donne et le Fils qu'il nous a envoyé!... O mes frères, si cette méditation a pu quelques moments vous persuader et vous émouvoir, si ces trois grands témoins pour Dieu, la création, la providence, la rédemption, n'ont pas été vainement produits devant vous, s'ils déposent d'une voix infaillible et unanime de l'immense bonté de Dieu, que chacun de vous, par un facile effort, s'applique à soi-même ces vastes pensées, se dise : Et moi aussi, je suis créature de Dieu, je suis sujet de sa Providence, je suis disciple et racheté de Christ, et envers moi aussi *Dieu est charité!...* Par ce simple et juste raisonnement, vous

saurez où est la règle de vos devoirs, la source de vos consolations, la base de vos espérances, et il dépendra de vous de savoir toujours en temps opportun, et dans la vie et dans la mort, vous redire : *Dieu est charité !*

LA NÉCESSITÉ

DU RÈGNE DE CHRIST.

LA NÉCESSITÉ

DU RÈGNE DE CHRIST.

Il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds.
(1re Épître aux Corinthiens, XV, 25.)

MES FRÈRES,

'*oilà votre roi!* disait Pilate aux Juifs, lorsque du ıt de son siége prétorial, avec cette dédaigneuse 'anquille ironie d'un Romain fatigué des erreurs peuple qu'il gouverne et qu'il méprise, il leur ntrait Jésus chargé de liens, accablé d'outrages, vert d'un manteau de pourpre dérisoire, tenant main ce roseau le seul sceptre jugé digne de lui, ıt d'une affreuse couronne d'épines entrelacées ıt les pointes déchiraient son front, et le corps ıt ensanglanté et meurtri des coups de verges... ılà *votre roi*, disait Pilate aux Juifs; voilà celui e vous accusez d'avoir affecté la royauté; voilà ui qui a tenté, selon vous-mêmes, de vous assu-

jettir et de vous gouverner; voilà celui que vous voulez me faire traiter en ennemi de César, comme si César avait des ennemis pareils; *crucifierai-je votre roi?*... Et certes, mes frères, à en juger d'après les règles ordinaires de ce monde où *nous marchons parmi ce qui n'a que de l'apparence,* Pilate avait raison, et la sagesse de la terre ne le peut contredire. Donnez le Christ à juger au monde; pesez sa gloire dans une balance faite de main d'homme; détachez un moment sa couronne, pour voir des yeux de la chair de quels rayons elle est faite; vous arriverez à dire avec autant de dédain que Pilate aux sujets de son empire : Voilà votre roi! Et dans le fond, pensez-y bien, n'est-ce pas là ce que de siècle en siècle et d'erreur en erreur, ou quelquefois de blasphème en blasphème, les détracteurs du christianisme ont dit aux partisans du christianisme, ce que les incrédules ont dit aux fidèles, ce que les indifférents ont dit aux zélés, ce que les sages selon le monde ont dit aux simples selon l'Évangile? Voilà votre roi, ont-ils dit; c'est un enthousiaste que l'ardeur de son imagination, que le mépris de ses concitoyens dégénérés, que le désir de réformer et de rajeunir la loi usée de

Moïse ont égaré dans une entreprise impossible. Il a osé la commencer sans réussir à la finir, et sa fin prématurée n'a été que le signal de ces mille erreurs ramassées pour ainsi dire par ses disciples dans sa tombe; voilà votre roi!... D'autres ont dit : Voilà votre roi ; c'est un politique habile venu trop tôt ou trop tard pour sauver sa patrie du joug des Romains, seul salut auquel il ait songé; trop tard, puisque déjà elle était esclave sous des fers bien rivés; trop tôt, la puissance romaine, encore au faîte de ses triomphes, était trop loin de son déclin pour qu'il fût possible de la miner, et le libérateur s'est changé en un séditieux puni du dernier supplice; voilà votre roi!... D'autres encore ont dit avec une habileté plus respectueuse en apparence : Voilà votre roi ; c'est un philosophe dans un pays sans philosophie, sous l'empire d'une religion qui n'en souffrait pas, au sein d'un peuple qui n'avait eu que des poëtes et non des sages; c'est un moraliste qui adapte mal ses lois aux mœurs de son temps, qui méconnaît le génie de ses contemporains, leur enseigne trop de vertu à la fois, et qui meurt victime de son inutile et stérile sainteté; voilà votre roi!...

Ainsi, mes frères, d'âge en âge, à travers les ténèbres de son choix, ainsi parle l'incrédulité. Semblable à l'ignorant qui nie le mouvement de la terre autour du soleil, parce qu'il ne le voit et ne le sent pas, les adversaires de l'Évangile nient ses progrès, parce que ces progrès ne sont pas dans leur cœur et qu'ils ne peuvent les mesurer comme au compas; et nous, tranquilles dans la fermeté de notre foi, à tous ceux qui nient la gloire de notre divin Maître, à tous ceux qui ne baissent point le front dans la poudre devant lui, à tous ceux qui, se le représentant sous de fausses couleurs, nous disent ensuite avec dédain : *Voilà votre roi!...* à tous les Pilate qui veulent faire du progrès ou du pouvoir sans lui, nous répondons avec saint Paul : *Il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds.*

Étudions, mes frères, cette nécessité du règne de notre divin Maître, et nous compterons ensuite les ennemis dont il lui reste à triompher.

I. *Il faut qu'il règne,* nous dit avec toute l'énergie qui distingue son style admirable le grand apôtre

des gentils; *il faut qu'il règne*, et pourquoi? Quel besoin avait-il d'une autre couronne que cette couronne d'épines qu'il a portée un moment? Pourquoi a-t-il dû changer sa croix contre un trône, et que nous importe sa gloire, à nous qui la contemplons de si loin? En d'autres termes, si Jésus, après avoir tout accompli, après avoir vaincu le péché et désarmé la mort, avait disparu sans nous instruire de son sort, si son ascension n'avait été connue que de Dieu, qu'y perdrait le christianisme? *Il faut qu'il règne*, et pourquoi?... Mes frères, d'abord *il faut qu'il règne*, parce qu'il est la vérité. Il l'a représentée, il l'a proclamée, il l'a établie parmi nous. La vérité qui est la pensée de Dieu et pour laquelle est faite la pensée de l'homme; la vérité que l'antiquité dans tous les âges a cherchée sans cesse dans la raison et dans l'imagination, dans la veille et le sommeil, dans la vie et dans la mort; la vérité complète et parfaite sur Dieu et sur l'homme, sur l'éternité dans ces profondeurs qu'on appelle le passé et dans ces autres profondeurs qu'on appelle l'avenir, sur la création et ses merveilles, sur le péché et ses suites fatales, sur le monde, le sépulcre et le ciel, la vérité est tout

entière en lui, et c'est ainsi qu'il est *la Parole*, le Verbe vivant de Dieu. Mes frères, se peut-il que la vérité ne prévale point? Ce serait dire que la pensée de Dieu même pourra ne point prévaloir. Déjà sur cette terre où l'erreur partout la combat, voyez quelle est la puissance de la vérité et cherchez une force qui égale la sienne. Dès qu'elle se montre, comme l'esprit humain la saisit, se l'approprie, la déclare inviolable et en fait un bien commun où chacun vient s'enrichir, une source ouverte où chacun vient puiser! Et quand un homme ou plusieurs hommes, quand un peuple ou plusieurs peuples, quand les continents et les îles, quand une église ou quand un grand nombre d'églises se sont écriées dans la joie d'une conviction nouvelle : Ceci est la vérité; et quand à cette confession de la terre le ciel a répondu : Oui, c'est la vérité!... en vain toutes les puissances de ce monde corrompu, en vain le fer qui est si fort quand il torture, en vain l'or qui est plus fort quand il séduit, en vain l'orgueil qui trouble la vue, en vain la volupté qui l'éteint, en vain les préjugés, ces rapides ténèbres qui vont et viennent devant nos yeux, en vain tous les intérêts fondés

sur la permanence des mensonges du jour, se liguent contre la vérité; on peut ainsi suspendre son progrès et enrayer son triomphe, mais on ne l'arrête jamais. Et vous savez que le Christ a dit, et il a eu le droit de le dire : *Je suis la vérité!* Il est la vérité selon les prophètes, car il a tout accompli; il est la vérité selon les sages, car il rectifie et complète leur science; il est la vérité selon les croyances; car *sa doctrine n'est pas de lui, mais de son Père céleste qui nous l'a envoyé;* il est toute la vérité, et en conséquence *il faut qu'il règne.*

Et *il faut qu'il règne*, parce qu'*il est le salut à tous croyants.* Quoi! il serait votre sauveur, et il ne serait pas votre chef, votre maître, votre roi! Vous accepteriez sa médiation sans lui rendre obéissance! Vous croiriez à sa Rédemption et non à sa gloire, et après vous être prosterné devant sa croix, vous refuseriez de vous incliner devant son trône! Ne voyez-vous pas que la raison et la foi se perdent de concert dans cette contradiction, où l'ingratitude le dispute à l'absurdité? Ne voyez-vous pas qu'en descendant des cieux, qu'en vivant de votre vie et qu'en mourant de votre mort, pour vous ouvrir le chemin de votre réconciliation avec votre Créateur,

teur justement irrité qui vous jugera selon sa justice, qui vous fera comparaître devant un trône qui ne sera plus celui de la grâce et qui détournera sa face de vous. Mes frères, de nous tous qui pourrait subsister devant sa sainteté? Mais non, rassurez-vous; *le Père ne juge personne, et il a confié tout jugement au Fils*, et il vous a donné pour maître, pour chef, pour roi, celui qui a été votre frère, qui s'est montré votre plus tendre ami, qui s'est rendu *semblable à vous en toutes choses*. L'empire qu'il possède, il ne l'exerce que par sa charité; le pouvoir souverain qu'il a conquis se confond avec le salut parfait qu'il vous propose; c'est au pied de sa croix sanglante qu'il a lui-même relevé et ceint sa couronne, et comme il ne vous a point rachetés pour un peu de temps, pour les jours de la vie et les heures de la mort, mais pour l'éternité, comme il veut maintenir à toujours les fruits de sa médiation généreuse, mes frères, *il faut qu'il règne*.

Enfin, *il faut qu'il règne*, parce qu'*il est la résurrection et la vie*. Mes frères, voyez ici comme les sublimes et simples vérités de l'Évangile se touchent et se tiennent. Voyez comme les mystères de Jésus-Christ s'enchaînent l'un à l'autre et se

confirment mutuellement. Si sa résurrection est une fausseté, son règne en est une autre; ou, pour attaquer plus au cœur l'incrédulité, qui, à force d'atténuer l'Évangile, le décompose et le réduit à rien, si sa résurrection est un type, un emblème, une allégorie, une image, qu'est-ce donc que son règne? Son règne, c'est de la poésie, et ce n'est plus de la religion; son règne, c'est un rêve de l'enthousiasme, et ce n'est plus une doctrine de la foi, un point de fait et l'espoir du fidèle; en un mot, ce n'est plus rien. Mes frères, ce n'est pas ainsi que vous entendez l'Évangile. Christ est à vos yeux *le prince de la vie*, le vainqueur de la mort, le garant de votre immortalité, et vous savez, vous savez combien le monde avait besoin de cette garantie et de cette victoire. Je ne viens pas vous fatiguer ici d'inutiles et d'injustes calomnies contre l'antiquité. J'aime, vous le savez, dans la tranquille impartialité de ma foi, à admirer sa sagesse, et j'unirai ma faible voix à tous les hommages rendus à son génie. Mais, nous qui croyons en Christ, nous sommes forcés de soutenir, non pour lui donner adroitement un peu plus de gloire, comme s'il en manquait, mais pour témoigner selon la vé-

rité, nous sommes forcés de soutenir que le génie de l'antiquité s'est montré impuissant contre le deuil et la mort, n'a eu de l'immortalité qu'une idée incertaine, insuffisante et confuse, et n'a inventé contre les séparations dernières que des consolations trompeuses dont le plus simple des chrétiens ne voudrait pas. Le plus fameux des héros de la Grèce, celui dont le plus grand de ses poëtes a éternisé la gloire, celui que l'admiration de ses peuples et de ses sages a consacré comme le parfait modèle de la grandeur d'âme des temps héroïques, nous est représenté dans un second poëme regrettant amèrement la vie au sein de l'immortalité; et plus tard, à la veille même de la venue de Jésus-Christ en ce monde, lorsque la sagesse humaine avait jeté tout son éclat, enfanté toutes ses merveilles et porté tous ses fruits, le plus grand des orateurs de Rome et le plus ingénieux de ses philosophes pleurait sa fille comme pas un seul de nous tous, pères et mères de famille qui m'écoutez! ne pleurerait ses enfants. En un mot, il n'y a aucune proportion, chose bien singulière, entre l'idée que les sages parmi les anciens s'étaient faite de Dieu et l'idée qu'ils s'étaient faite

de l'immortalité. A force d'étude et d'efforts, ils étaient arrivés à saisir une notion assez pure d'un seul et vrai Dieu, notion que jamais ils n'ont su rendre populaire et facile; mais l'immortalité, ils ne l'ont vue qu'à travers trop d'erreurs ou de voluptés ou de larmes pour la bien voir.... Jésus a paru, et il a dit : *Je suis la résurrection et la vie*, et sans ravir à la raison une seule de ses preuves, il a ajouté à ces certitudes les certitudes plus douces et plus frappantes de la foi; il a fait voir l'immortalité en sa personne; *il s'est anéanti jusqu'à la mort, jusqu'à la mort même de la croix*, et au bout de trois jours il est remonté du tombeau, dissipant ses ténèbres, comblant ses profondeurs, et disant aux humains : Ne pleurez plus sans espérance! Que pouvait-il devenir après cette victoire? Il fallait que *le ciel le contînt jusqu'au rétablissement de toutes choses*; sa victoire sur la mort ne pouvait aboutir qu'à un règne, et alors il s'en est allé régner; prince de la vie, il s'en est allé là où la mort ne sera plus; vainqueur de la tombe, il s'en est allé dans ce monde où il n'y en a pas; *il s'est élevé en haut au ciel*, planant pour ainsi dire sur tous nos sépulcres qu'il doit ouvrir, et nous montrant ains-

notre chemin. O mes frères, que ces mystères sont sublimes! Que ces vérités sont consolantes et belles, et qu'il est doux d'y croire! Qu'il est doux de se représenter des yeux de la foi Jésus dans sa gloire, et après l'avoir contemplé pauvre et inconnu au monde couché dans une crèche, et sanglant et meurtri sous les clous d'une croix, et mort, comme nous avons tant vu mourir et comme nous mourrons tous, mort et déposé par les mains de ceux qui l'aiment dans un froid sépulcre, qu'il est doux de le contempler dans sa majesté divine, *moissonnant avec chant de triomphe après avoir semé avec larmes!* Et ce qu'il a moissonné, mes frères, pour nous c'est un salut, et pour lui c'est un règne! Quelle destinée, quelle existence que celle de Jésus, et quelle foi a le regard assez perçant pour en sonder les profondeurs? Quels contrastes d'ignominie abominable et de majesté divine elle présente! Quel supplice, et à quelle gloire il conduit! Quel trône, et quels degrés pour y monter!... Sur la place publique de Jérusalem retentissent les cris affreux que pousse un peuple égaré : *Crucifie! crucifie!* Il faut qu'il meure!.... Un peu de temps s'écoule, et saint Paul répond à ces impré-

cations par cette parole qui empreint son empire du cachet de la nécessité : *Il faut qu'il règne!* Il avait dit à ses disciples la veille de sa fin : *Je vais vous préparer le lieu*, et il a doublement tenu parole ; car il nous a préparé notre tombe, en l'aplanissant sous nos pas, et le ciel, en laissant ouvertes derrière lui les portes éternelles qui y conduisent, pour qu'à notre tour nous y arrivions. Après tant de triomphes qui sont tous des bienfaits, mes frères, *il faut qu'il règne.*

II. Ce règne de justice et d'amour, de gloire et de sainteté, est proportionné dans ses développements et sa durée aux sacrifices généreux par lesquels Jésus se l'est acquis. *Il faut qu'il règne*, dit l'apôtre, *jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds!...* L'expression est forte, mes frères, et l'image est terrible, je l'avoue ; mais pourquoi? C'est que les ennemis dont il s'agit ici ne sont pas de ceux avec qui l'on puisse transiger ; ce sont des adversaires qui demandent tout ou rien, et vous-mêmes allez en juger : ce sont des adversaires à qui Jésus ne peut rien céder, et il prétend sur eux

une entière victoire. Sans remonter les siècles et chercher quels ennemis le Christ a eus autrefois à combattre, voyez de nos jours.

Son adversaire le plus commun maintenant est l'incrédulité, tantôt moqueuse et légère, et qui pense se débarrasser de l'Évangile avec des rires et un peu d'esprit; tantôt raisonneuse et historique, croyant à toutes les antiquités, hors à celles de la Bible; tantôt creuse et profonde, et se perdant dans des abstractions, comme le coursier échappé disparaît dans la menue poussière qu'il fait voler sous ses pas; tantôt enfin, s'armant de la matière contre l'esprit, et prouvant par la physique que le christianisme est impossible, comme si l'ange avait eu tort de dire : *Toutes choses sont possibles à Dieu*. A côté de l'incrédulité directe, placez cette autre incrédulité de plus mauvais aloi, qu'on appelle le matérialisme, qui se complaît dans les espérances du néant, et qui nie l'Évangile, parce que l'Évangile parle de notre âme. Vous savez que cette science ne veut pas que nous en ayons, ce qui gâterait ses explications des phénomènes de la matière.... Mes frères, le Maître que nous servons peut-il entrer en quelque accord avec ces déso-

lantes doctrines? Peut-il céder à qui lui dispute jusqu'à son rang de Fils de Dieu, jusqu'à son nom de Sauveur du monde, et qui, lorsqu'il dit : *Je suis la vérité*, lui répond : Tu n'es que le mensonge? Non; *il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis cet ennemi sous ses pieds*, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'incrédulité de toutes les espèces soit éclairée si elle est sincère, et si elle ne l'est pas, confondue, jusqu'à ce que *le disputeur du siècle* cesse de disputer, que l'infidèle lui dise comme Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* et que le matérialiste s'étonne d'avoir une âme, en se souvenant qu'il en a douté.

A côté de l'incrédulité et à peine plus près de la religion se place l'indifférence, celle qui dédaigne la religion, comme l'imprudent voyageur dédaigne d'entretenir sa lampe éteinte pendant le jour, oubliant que bientôt il fera nuit; et celle qui, calculant sa tiédeur, spécule sur la force de la santé comme si la santé de l'homme était forte, et sur la longueur de la vie, comme si la vie était longue, dit et redit au Seigneur ce que le Romain disait à son apôtre : *Pour le moment retire-toi! quand je serai de loisir*, quand je serai malade ou âgé, *je te rappellerai! Il faut que le Christ règne* jusqu'à ce

que l'indifférence tremble de sa folie et sorte de sa torpeur; *il faut qu'il règne* jusqu'à ce que l'homme mortel, reconnaissant qu'à chaque moment *son âme lui peut être redemandée*, se tienne prêt sans cesse à la remettre entre les mains du Père céleste, et jusqu'à ce que l'homme pécheur, au lieu de laisser couler froidement le flot de ses péchés contre l'écueil de la tombe où il se brise et s'entr'ouvre pour qu'ils soient comptés et jugés un à un, comprenne qu'il n'est jamais trop tôt de redevenir fidèle, et que se retarder dans ce monde, c'est se retarder pour l'éternité.

Mais, hélas! cette funeste indifférence trouve un allié fidèle dans les illusions mêmes qui l'entretiennent; cet auxiliaire, c'est la mondanité, qui nous fait vivre seulement pour la terre et comme s'il n'y avait pas de ciel, seulement pour le temps et comme si l'éternité ne devait pas venir. Les voyez-vous, ces mondains que rien, ni la satiété, ni le dégoût, ni l'ennui, ni même le deuil, n'arrêtent dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs? des affaires, ce qui s'appelle soigner sa fortune; des plaisirs, ce qui s'appelle se rendre la vie douce. O mes frères, les mots sont ici aussi trompeurs que les

choses : il est bien de faire et de soigner sa fortune, mais il reste à savoir de quoi on se la fait; sera-ce seulement d'or et d'argent, de crédit et d'honneurs, ou sera-ce, en outre d'une juste part des biens de ce monde, de probité, de vertu et de foi, des trésors d'une bonne renommée et des joies d'une bonne conscience? Et il est bien de se rendre la vie douce; mais ne faut-il pas aussi songer à rendre douce sa vieillesse, à rendre douce sa mort, à rendre douce son éternité? *Il faut que le Christ règne jusqu'à ce qu'il ait mis cet ennemi sous ses pieds*, jusqu'à ce que l'homme cesse de préférer le monde tel qu'il l'a fait au ciel que Dieu lui prépare jusqu'à ce que des biens de la terre il n'accepte qu'une part qui ne l'expose point à perdre ceux de l'éternité.

Il n'en viendra là que lorsque l'égoïsme sera vaincu avec la mondanité, l'égoïsme qui détruit l'Évangile dans son principe; car tout l'Évangile consiste à aimer Dieu plus que soi-même et son prochain comme soi-même, et l'égoïste, violant ces deux préceptes à la fois, démentant à la fois ces deux principes, ne veut aimer que soi; il se préfère à son semblable, il se préfère à son Dieu,

et de ses contemporains, de ses coréligionnaires, de ses concitoyens, de ses proches, il dira froidement : Qu'ils soient heureux s'ils le peuvent; pour moi, il le faut!... Mes frères, avec l'égoïsme, le christianisme est impossible, et le but même de l'Évangile est de l'extirper. Le péché avait fait de l'humanité une société d'égoïstes; Jésus est venu la changer en une famille de frères, et *il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis cet ennemi sous ses pieds.*

Enfin, et pour comble, un ennemi encore qu'il doit abattre, celui qui selon l'Évangile *sera vaincu le dernier*, c'est la mort! Mais quoi! me direz-vous, n'est-elle pas *engloutie en victoire*, et le Christ n'a-t-il point brisé son aiguillon? Oui, mes frères, mais ses débris blessent encore, et ce n'est que par la foi que nous pouvons jouir des fruits de son miséricordieux triomphe. Du haut du ciel il nous soutient par sa grâce dans ce combat, et *il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis cet ennemi sous ses pieds*, jusqu'à ce que les séparations du tombeau n'apparaissent plus que comme de courts adieux faits d'un monde à l'autre, jusqu'à ce que les fidèles sachent pleinement saluer la mort comme une délivrance et une arrivée, jusqu'à ce qu'en fermant

les yeux de ceux que l'on aime, on se persuade ne leur voiler que la lumière de ce soleil périssable et non celle *du soleil de justice*, jusqu'à ce qu'enfin de la bouche de tout mourant sortent avec le dernier soupir deux paroles, l'une pour le temps ; il est dit : *Laisse tes orphelins et ta veuve, et j'en prendrai soin!* l'autre pour l'éternité : *Père, je remets mon esprit entre tes mains!*

Voilà le règne du Christ, mes frères, et les adversaires qui lui contestent l'empire. Tout ce discours est arrivé sans effort à sa fin naturelle; je n'ai plus de gloire divine de votre Maître à déployer sous vos yeux ; je n'ai plus de tristes inimitiés à vous dénoncer. Que reste-t-il à dire des grandeurs de Jésus, quand on a dit : Il est la vérité, il est le salut, il est la résurrection et la vie ; et quels obstacles de plus rencontre l'avancement de son règne, que l'incrédulité, l'indifférence, la mondanité, l'égoïsme, et les tristesses, les terreurs, les déceptions de la mort, cette funèbre et dernière illusion de la vie, qui se renouvelle sans cesse, variant de formes et variant de deuil sous nos yeux, comme pour nous cacher l'immortalité?... Oui, voilà le règne et voilà les adversaires.... Et vous,

mes frères, êtes-vous pour Christ ou contre lui, les sujets de son règne, les amis de son triomphe, les participants de son alliance, ou les alliés, les admirateurs, les complices de ses ennemis? Il faut bien qu'en ces deux termes je vous pose la redoutable question; car de troisième terme, je n'en connais pas; de terrain neutre, vous n'en avez jamais trouvé. Consultez toute votre expérience : connaissez-vous entre l'Église où Jésus est roi et le monde où il l'est si peu que *l'amour du monde est inimitié envers le Seigneur*, connaissez-vous quelque espace intermédiaire où poser le pied et vous tenir, où mettre les berceaux de vos enfants et les tombes de vos trépassés? Non. Il n'y a entre les deux que le même genre d'intervalle qui sépare la vie et la mort, et vous savez si elles se touchent et se tiennent. Un règne tel que celui du Christ ne peut avoir que des sujets ou des ennemis. Je conviens que des conquêtes et des pompes d'un règne terrestre on peut rester les impassibles témoins; on peut se placer à l'écart du champ de bataille et n'entendre que de loin les bruits du combat; on peut se cacher sur la lisière du cortége et le regarder passer dans un commode silence.... Mais le règne du Christ est

purement spirituel, religieux, moral; mais le champ de bataille des victoires du christianisme est partout, et dans cette guerre, pour ou contre, chacun est soldat; mais le christianisme est partout en marche, et nul ne peut se tenir sur le bord du chemin pour le contempler froidement s'avancer à travers les générations humaines d'un progrès incessant, tantôt rapide, tantôt insensible; c'est se déclarer son adversaire que de ne pas avancer avec lui. Il s'agit de la vérité : confessez-la, sinon vous lui dites qu'elle est mensonge ou ne vaut pas la peine qu'on la professe. Il s'agit de salut; acceptez-le, sinon vous déclarez par le fait que vous vous chargez vous-mêmes de vous sauver. Il s'agit d'immortalité; dites donc : A moi le sépulcre, ou, à moi le ciel; car il n'y a que ces deux mots à dire. — En politique, on a pu sans doute rendre une loi qui obligeait tout citoyen à suivre un parti; en religion, une loi pareille serait inutile; Dieu a arrangé toutes choses, notre âme, la révélation, la vérité, le monde, le tombeau, le ciel, de manière qu'on est bien forcé de se prononcer. Il serait trop commode de se placer en dehors de la question, de ne point *choisir qui l'on veut servir*, et quand le

Seigneur nous demande notre cœur, de ne répondre ni par un consentement ni par un refus... Le règne de Jésus n'a donc que des sujets et des adversaires.... Et vous, qu'êtes-vous? Mes frères, que chacun sonde sa conscience, interroge sa sincérité, et se réponde à lui-même, en attendant qu'il réponde à Dieu... Je vous laisse devant ce tribunal dont mes faibles paroles n'ont pas besoin d'appuyer les arrêts, devant ce tribunal qui vous juge en premier ressort par légitime anticipation sur le tribunal suprême de Christ. Cette justice intérieure que vous portez tous en votre âme ne vous condamnera point injustement; par elle, vous saurez si *vous êtes à Christ*, et la voix de Dieu même sanctionnera la paix de votre âme et de votre conscience; car le Seigneur *connaît ceux qui sont siens... Il faut qu'il règne*, et quelques épreuves ou dans la vie ou dans la mort que la Providence trouve nécessaire de vous envoyer, *si vous souffrez avec Christ, vous régnerez éternellement avec lui!*

L'UNANIMITÉ

DE LA FOI EN CHRIST.

L'UNANIMITÉ

DE LA FOI EN CHRIST.

Qui disent les hommes que je suis?
(Saint Marc, VIII, 27.)

Mes Frères,

Il y a dix-huit siècles et plus que s'est tenu l'entretien où cette question a été faite. C'était au centre de cette contrée agreste, et fertile alors, qui s'étend entre Damas et Sidon, au pied du mont Panéas, vers les sources du Jourdain, vers le nord de la Palestine, aux environs de l'antique cité de Césarée, que l'un des fils d'Hérode, Philippe le tétrarque, à l'aide de quelques embellissements, avait nommée Césarée à l'honneur de Tibère; c'était à distance de Jérusalem, de son temple et de son sanctuaire, du sacerdoce et du sanhédrin. Là, un Galiléen... et la Galilée était alors une province méprisée par l'orgueil national et religieux de la Judée, un Galiléen de Nazareth.... et Nazareth

était alors une ville dont la voix publique prétendait que *rien de bon ne pouvait sortir*, un Galiléen de Nazareth, cru le fils d'un simple artisan, et dont toute la jeunesse s'était écoulée obscurément dans l'atelier du mari de sa mère, pauvre au point d'avoir trouvé son premier sommeil dans la crèche d'une étable, et depuis les premiers jours de sa vie publique, de chercher souvent en vain *un lieu où reposer sa tête*, s'entretenait avec quelques disciples et quelques amis, des hommes sans science, sans grandeurs et sans gloire, des hommes qui jamais ne s'étaient assis dans la chaire de Moïse, aux conseils des anciens, aux premières places des synagogues; leur maître aimait à se retirer avec eux loin du monde et du bruit, en des lieux solitaires, en présence des scènes de la nature, pour converser et prier en paix; et un jour, dans une de ces conférences tranquilles et intimes, il leur dit : *Que disent les hommes que je suis?*... Il y a dix-huit siècles et plus que cet entretien s'est tenu, et cette question, sortie d'une bouche si humble selon le monde, a rempli le monde; elle a traversé les âges qui nous séparent du jour où elle a été posée pour la première fois, sans rien perdre de sa grandeur, et

les confins de la Palestine où Jésus l'adresse à ses pôtres, elle a retenti jusqu'aux extrémités de la erre. Cette question a occupé toutes les églises de a chrétienté et les a agitées tour à tour. Cette ques-ion a rempli les veilles des génies les plus élevés lont l'humanité garde le souvenir; ils ont cru ne ouvoir mieux employer les rares facultés de leur sprit qu'à en chercher la réponse. Cette question rempli les discussions de ces assemblées im-nenses qui se sont données pour les conseils géné-aux de l'Église entière, qui trop souvent ont dé-rété la foi au lieu de l'enseigner, et n'ont su la lémontrer qu'à force d'anathèmes et de condam-nations. Cette question a été non moins débattue lans nos synodes, imitation souvent trop fidèle des nciens conciles, qui ont oublié que leur première lestination était de représenter les églises, non de es dominer, et qui au tort de l'intolérance ont ajouté un tort de plus que leurs devanciers, celui de partir du droit d'examen pour arriver au droit de persécution. Et qui dira combien de fois les simples chrétiens, dans les méditations solitaires de leur piété, les plus sceptiques autant que les plus croyants, se sont donné ce problème à ré-

soudre, et combien de fois, après y avoir répondu de manière à se satisfaire un moment, ils sont revenus sur la réponse et l'ont changée! Les deux noms qui ont le plus occupé l'esprit humain sont les noms de Dieu et de Christ, et si le calcul était possible, on trouverait peut-être que l'homme s'est posé encore plus souvent la question, quel est Christ? que la question, quel est Dieu?

Une variété immense et profonde de sentiments et d'explications devait naître de ces études et de ces luttes. Aucun point de doctrine n'a entraîné plus de diversité d'opinions, et ces différences, sous un aspect, sont un hommage rendu au Sauveur. L'importance que les hommes ont toujours attachée aux idées répandues sur la personne du Rédempteur est une preuve, pour les incrédules eux-mêmes, du prix attaché à la Rédemption et de la place immense que le christianisme occupe dans les destinées de l'humanité. Mais la discorde est plus apparente que l'union; la guerre fait plus de bruit que la paix et attire plus aisément l'attention. Il est plus facile, dans la comparaison des siècles et des sectes de la chrétienté, des systèmes de théologie et des confessions de foi, il est plus facile de

saisir, de constater les points de dissentiment que les traits de ressemblance. Un mauvais penchant de notre cœur aide à noter ces tristes différences; souvent nous tenons plus, par esprit d'orgueil et de contradiction, aux opinions qui nous séparent qu'à celles qui nous rapprochent de nos frères, et quand il s'agit de répondre à la question du Seigneur : *Qui disent les hommes que je suis?* c'est à la différence des opinions qui se sont fait jour, c'est à l'erreur de celles que l'on condamne, qu'en secret peut-être on se plaît à donner la plus longue attention. Il semble doux à la malignité de nos cœurs, quand la raison se croit éclairée et quand la foi se croit sainte, de compter les fausses doctrines dont on s'est préservé; c'est, dans la tranquillité du port, revoir les écueils sur lesquels on n'a pas fait naufrage.

Cependant, si l'ardeur de nos convictions religieuses suivait une direction meilleure, si nous aimions mieux reconnaître et constater les points de ralliement et d'union, nous serions souvent étonnés avec joie de trouver les croyances des diverses églises qui se partagent la chrétienté bien plus harmonieuses, bien plus concordantes qu'il ne semble,

et dans le vaste champ du dogme chrétien, aucune doctrine peut-être ne prouve mieux la justesse de cette remarque que celles (s'il est permis de parler ainsi) qui sont personnelles à Jésus, et dont le résumé est une réponse à la question : *Qui disent les hommes que je suis?* C'est sous ce consolant point de vue que je vous propose de l'étudier aujourd'hui. Laissons aujourd'hui, laissons de côté les dissentiments qui ont éclaté, les démentis que l'on se renvoie, les exagérations mutuelles dont on s'accuse, et recherchons quel accord a existé sur cette grave doctrine dans la chrétienté en tous ses âges et en tous ses troupeaux... *L'unité de l'esprit se conserve par le lien de la paix*; de cette chaîne sainte je viens aujourd'hui vous faire toucher les anneaux les plus saints, et vous reconnaîtrez combien la foi, éclairée et soutenue par la charité, s'élève au-dessus des disputes de la polémique et des variations de la science.

J'essayerai de vous montrer qu'à cette question du Seigneur : *Qui disent les hommes que je suis?* il est quatre réponses sur lesquelles tous les chrétiens s'accordent, et vous aimerez ensuite à rechercher d'où cet accord a pu naître et ce qui le garantit.

I. *Qui disent les hommes que je suis?* a demandé le Seigneur. En premier lieu, tous disent que Jésus est notre modèle. Mes frères, connaissez-vous une église parmi les églises, une secte dans l'histoire, une école dans la foule d'académies où l'Évangile a été commenté depuis qu'il est écrit, une doctrine dans ce nombre immense de théologies systématiques que l'amour des systèmes et les nécessités de la controverse ont enfantées, qui nie que Jésus soit le modèle de l'humanité? *Le Saint et le Juste* est le titre peut-être qu'on a le moins disputé au Sauveur, non-seulement en dedans, mais en dehors de son Église. Ses vertus ont exercé un empire que tous les cœurs ont reconnu, et l'imagination s'est accordée avec la foi pour confesser son impuissance à rien se représenter au delà. Aussi, quand le chrétien, quels que soient d'ailleurs la nuance de ses convictions, la forme de son culte et les pouvoirs de son sacerdoce, se cherche un exemple et se demande dans les incertitudes de sa conscience qui il doit imiter, ses regards se reportent instinctivement sur Jésus, comme sur la perfection. Il

admire avec une juste émotion la confiance d'Abraham, la résignation de Job, et la magnanimité d'un Moïse, et la ferveur d'un David; il admire de toutes les forces de son âme la douce charité d'un saint Jean et le zèle infatigable d'un saint Paul. Mais parmi ces transports d'admiration il se souvient instinctivement encore que là il est en présence d'hommes faillibles et pécheurs comme lui, et sans rien retrancher de ses admirations si légitimes, il revient toujours avec une confiance et une joie nouvelle, il revient à contempler cette sainteté sans mélange, cette pureté sans tache, cette charité sans un seul moment de langueur, cette résignation sans un seul soupir de murmure, cette grandeur si simple d'héroïsme sans l'ombre même d'une affectation, qui n'ont été vues qu'en Jésus, qui n'ont été vues vivantes et actives sur la terre que dans l'intervalle de la crèche de Bethléhem à la croix de Golgotha. Ces vertus n'ont point été des vertus surhumaines, angéliques, divines, et en conséquence impossibles en un monde tel que celui-ci, au milieu d'un genre humain tel que nous sommes, entre des berceaux et des sépulcres tels que les nôtres; ces vertus n'ont rien

de surnaturel; elles ne sont célestes que quant à leur valeur, à leur perfection; mais, sous tout autre aspect, elles sont terrestres, humaines, sociales; elles sont possibles et praticables; elles ne sortent point de notre sphère; elles ne s'égarent point hors de notre portée; elles élèvent l'humanité à sa juste hauteur, et ne se haussent point au-dessus de l'humanité; ce sont, en un mot, les vertus d'une enfance humaine.... et il y a toujours pour nous un premier âge à traverser; les vertus d'une vie humaine, et il faut vivre.... d'une mort humaine, et il faut mourir. Un des fruits de cette sagesse insondable avec laquelle Jésus reste pendant sa mission terrestre au niveau de l'humanité, est que ses vertus ne sont point contemplatives et oisives; il ne sort pas du monde pour être juste et saint; il y reste avec sa justice et sa sainteté; il ne se fait point une sainteté à part, loin des hommes, hors du foyer de la famille, hors du cercle de la société, hors du domaine de la patrie; il ne recherche jamais une vertueuse solitude où se cacher pour être pur et religieux plus à son aise, et mettre son intégrité moins souvent en suspicion et en péril; sa place est la nôtre; il se tient où nous avons à nous

tenir ; sa façon de vivre est celle de son siècle et de son pays ; son culte est le culte de tout le monde en ce temps, quoiqu'il vienne fonder un culte meilleur, et il commence ses vertus où il commence plus tard ses miracles, au sein de la famille, au milieu de ses parents et de ses amis, aux côtés de sa mère. Enfin, pour dernier trait, pour comble de l'utilité de toutes ces leçons de bien vivre et de bien mourir, il accorde toutes ses vertus entre elles ; il les tempère, il les complète, il les perfectionne l'une par l'autre, sans jamais sacrifier un devoir à un autre devoir ; il sait les égaliser et les réunir, donner à chaque sentiment sa place au fond du cœur et à chaque œuvre son temps dans le cours de la vie ; il ne préfère ni la justice à la charité, ni la charité à la justice ; ses vertus diverses sont entre elles en paix dans sa conscience, et une harmonie sans effort et sans dérangement les soutient toutes, en présence de l'hypocrisie qu'il condamne comme de la sincérité qu'il bénit, en présence de la haine qu'il contient comme de l'affection qu'il encourage, et pour tout dire en deux mots, en présence de sa vie et de sa mort. Cette perfection morale du Christ, si empreinte de réalité, si différente

des perfections idéales et fabuleuses que les poëtes ont rêvées et que les philosophes ont décrites, cette vertu d'un Israélite sous le règne de Tibère, le gouvernement de Pilate et le pontificat de Caïphe, proposée ainsi à l'imitation du monde, et qui convient pour modèle aux hommes de tous les âges, de tous les climats, de tous les caractères, dans toutes les diversités de leurs destinées, leurs trépas y compris, est une des preuves les plus puissantes de la divinité du christianisme, et s'est emparée de la conscience chrétienne avec tant d'empire, qu'aucune foi ne l'a contestée, et qu'à la demande du Seigneur : *Qui disent les hommes que je suis?* tous les chrétiens répondent : Jésus est notre modèle.

II. Représentant de la perfection humaine devant Dieu, Jésus est auprès de l'humanité le représentant de la justice divine. A la question du Seigneur : *Qui disent les hommes que je suis?* la chrétienté entière a toujours répondu et répond encore : Jésus est le juge des vivants et des morts. Ce titre auguste, cette attribution, cette gloire, n'ont jamais été disputés à notre divin Maître. Dans tous les âges du christianisme, toutes les consciences chrétiennes, quelle que fût leur foi, ont reconnu, ont

proclamé que *le Père ne juge personne et qu'il a remis tout jugement au Fils*; que *Christ a été établi par Dieu juge des vivants et des morts*, et qu'*il nous faudra tous comparaître devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive selon le bien ou le mal qu'il aura fait*. Aussi cette doctrine a pris place parmi les simples et solennelles assertions du Symbole des Apôtres, cette naïve expression de la foi primitive du christianisme, le plus ancien monument dogmatique que l'Église possède, antérieure à toutes les divisions qui l'ont affligée et déchirée, au point de ne pas offrir la moindre trace de ces dissentiments encore inconnus; qui n'a donc rien de spécial aux églises romaine, grecque ou protestante, qui appartient à la chrétienté entière, et que la Providence destine, n'en doutons pas, à redevenir un jour, quand il sera convenu de toutes parts que la charité est plus *excellente que la foi*, le signe de ralliement de tous les enfants de Dieu, de tous les disciples de Christ. Il est peu surprenant que cette fonction divine de juge suprême de l'humanité que Jésus doit exercer, ait été comptée dès le commencement parmi les points de la doctrine chrétienne qu'il importait le plus de tenir sans cesse présents à la pensée des

hommes. Tout, dans l'Évangile, y ramène, et il n'est aucune des grandeurs de Jésus que la révélation ait enseignée en termes plus explicites et dépeinte en tableaux plus frappants. C'est le juge lui-même qui s'est chargé de nous raconter d'avance le jugement ; c'est le Christ, vous le savez, qui, dans un de ses derniers discours adressés aux apôtres, a tracé lui-même cette scène magnifique qui doit clore les destinées terrestres de l'humanité et commencer ses destinées immortelles ; il s'est représenté apparaissant dans sa gloire, accompagné de tous les saints anges, et s'asseyant sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les bons et les méchants, et il dira aux justes, dont les bienfaits répandus sur le malheureux l'auront nourri dans sa faim, abreuvé dans sa soif, vêtu dans sa nudité, recueilli dans l'exil, soigné dans ses maladies et visité dans ses captivités : *Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé ;* et il repoussera loin de lui les pervers dans les ténèbres et les tourments, en leur disant : *Retirez-vous de moi!....* Mes frères, la foi est libre de prendre à la lettre cette admirable description, d'en accepter le

sens matériel et de croire que réellement et visiblement les cieux s'entr'ouvriront, que le Christ apparaîtra, que les nuées resplendissantes lui serviront de trône et les anges de cortége, et qu'en présence de ces glorieux habitants du séjour éternel, l'humanité, sortie de tous ses tombeaux, se rencontrera tout entière, prête pour l'immortalité, et avant l'immortalité pour le jugement. Quelle voix osera dire que ce tableau n'est pas digne de la révélation qui nous le montre dans l'avenir, du christianisme qui y trouve sa sanction et du Christ qui en occupe le centre? Mais la foi est libre aussi de ne voir ici que des images, de prendre ce tableau dans un sens intime et non extérieur, dans un sens spirituel et non matériel, et d'admettre que cette dernière scène du monde, cette décisive entrevue de l'humanité et du Sauveur, se passera en dedans de nous et non en dehors, dans les replis de la conscience et non au milieu des nuées du ciel, dans notre esprit, en un mot, où le ciel sera reflété et réfléchi comme dans un miroir, et non dans ce monde, cette atmosphère, ces cieux périssables, alors inutiles et qui doivent être *roulés comme un vêtement vieilli.* Si je vous exposais ici les considé-

rations qui viennent à l'appui de l'une et de l'autre de ces deux interprétations, croyez-le bien, vous seriez embarrassés de choisir entre elles, et de vous dire à vous-mêmes si au dernier jour vous lèverez les yeux au ciel pour y voir votre juge, ou si vous vous replierez sur vous-mêmes pour le trouver dans votre conscience. Mais ici se montre dans toute sa lumière la vérité de la religion chrétienne. Qu'importe que selon les poëtes, les artistes et les simples fidèles, le théâtre du jugement dernier soit le ciel et les nuages et les débris de nos tombeaux entr'ouverts, ou que selon les penseurs et ceux qui croient l'être, ce soit le sanctuaire de la conscience humaine alors mis à nu! Quelque interprétation que l'on préfère, ces deux vérités demeurent : l'humanité sera jugée, et Jésus sera le juge, et l'équité suprême de son Père céleste sera manifestée envers tous, et ainsi commenceront *ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre où la justice régnera, et il faut que tous les hommes meurent; après quoi suit le jugement;* et il ne peut y avoir de jugement sans juge, et tous les chrétiens, à la question du Seigneur : *Qui disent les hommes que je suis?* répondent : Jésus est notre juge.

III. C'est un soin admirable de la bonté divine que notre juge soit notre Sauveur ; c'est une des merveilles de la miséricorde de Christ qu'il ait voulu se charger à la fois et du jugement et du salut du monde. Le Christ notre Sauveur !... Existe-t-il, mes frères, une église, une secte, une âme chrétienne qui sépare ce nom et ce titre, et qui refuse de reconnaître que l'humanité doit au Christ son salut? Existe-t-il une école chrétienne qui nie que l'œuvre du Christ soit la réconciliation de l'homme et de Dieu? Mais quoi! me direz-vous, je vous parle d'accord, et je vous fais imprudemment chercher cette harmonie des fidèles dans l'une des doctrines qui les ont le plus divisés; je vous crie : *Paix! paix! là où il n'y a point de paix*, en vous entraînant sur un des champs de bataille favoris de la polémique, sur un des terrains dogmatiques où les diversités chrétiennes ont combattu avec le plus d'acharnement et le plus d'amertume.... Mes frères, regardez-y de près; écoutez à travers les siècles le triste bruit de toutes ces disputes; écoutez le retentissement moderne de la lutte; examinez sans prévention sur quel point roule la dispute, et vous reconnaîtrez avec surprise et avec joie que

dans l'étude de l'œuvre de Jésus, l'on se sépare sur le moyen et que l'on s'accorde sur le but et le résultat.

Vous demandez par quel moyen Jésus a sauvé le monde, et alors, dans un extrême, vous trouvez ces froids moralistes qui vous répondent que le salut consiste seulement en la promulgation d'une loi meilleure; ils réduisent la religion à n'être qu'une morale, et cela fait, qu'y a-t-il d'étrange qu'ils réduisent toute l'œuvre de Jésus à l'enseigner? Sa vie n'est plus une mission et sa mort n'est plus un sacrifice; sa vie est une vie ordinaire; il a été l'honnête homme de son temps pour nous apprendre à l'être dans le nôtre, et sa mort n'est qu'un simple martyre. A l'extrême opposé, vous trouvez ces froids théologiens qui vous répondent que le salut consiste uniquement en un supplice; Jésus a souffert sur la croix les peines éternelles que tous ses élus avaient méritées, et c'est parce que Dieu les lui a infligées que Dieu les leur épargne; le salut n'est autre chose que la substitution d'un seul innocent à plusieurs coupables dans la sentence à subir, dans le châtiment à endurer. Entre ces deux opinions extrêmes, que de

nuances, mes frères, dans tous les âges de l'Église, sont venues se placer! Que de conjectures téméraires ont été jetées en pâture à l'orgueil de la foi et à l'orgueil de la science! De quel imprudent et présomptueux regard on a suivi Jésus et sous les arbres du jardin de Gethsémané de prière en prière, et sur le Calvaire de souffrance en souffrance! Avec quelle hardiesse, tantôt dans un sens qui déclinait vers l'incrédulité, tantôt dans une direction plus religieuse qui exagérait jusqu'à mettre la vue à la place de la foi, on a émoussé ou aiguisé les épines de sa couronne et les clous de sa croix! Et quelle indiscrète et audacieuse curiosité on a mise à lire, pendant les heures de la crucifixion, au fond de l'âme et de la conscience du Christ! Durant les six heures de sa mort, il n'a prononcé que de rares et brèves paroles, comme pour nous apprendre à ne point chercher follement à sonder ce silence et à deviner ses sentiments et ses pensées; ce silence, on l'a écouté pour le rompre, et l'on a osé parler pour lui!.... Oui, sur les moyens du salut, sur le prix de la rançon, sur le secret de la délivrance, sur la nature intime de ces *meurtrissures par lesquelles nous avons guérison*, on a disputé et l'on dis-

putera toujours; et les chrétiens les plus humbles et les plus croyants, qui ne font du salut ni un simple résumé de préceptes moraux ni un simple résumé de peines éternelles, doivent désespérer longtemps encore de ramener au calme de leur foi ceux qui ne veulent rien croire et ceux qui veulent tout expliquer. Mais en vain ce vieil orage de querelles stériles a grondé et gronde encore; la croix du Seigneur est restée debout comme le signe et le gage d'un salut.

Sortez de ces ténèbres; n'aspirez pas à découvrir ce qui s'est passé entre Dieu et Christ, lorsque Christ a consenti à venir dans un monde tel que le nôtre; ne demandez pas quelles conditions Dieu a faites alors à son divin Fils; mais demandez quel a été le but et quel est le résultat de sa mission : la chrétienté, d'une voix unanime, vous répond que Jésus est le Sauveur, que Jésus est venu opérer la réconciliation des hommes et de Dieu, et que cette réconciliation, il l'a conclue. Discussion sur le moyen et le prix, accord sur le but et le résultat, voilà l'état du monde chrétien depuis l'origine même du christianisme, et Dieu seul sait quand il changera! S'ensuit-il qu'il importe peu

de se faire une idée ou une autre des moyens que Jésus a employés pour nous sauver, et de s'intéresser ou non à sa fin magnanime, à sa mort volontaire, à son sacrifice inappréciable, de l'en croire, ou non, quand il déclare que *personne ne lui ôte la vie* et qu'il meurt parce qu'il veut mourir? Non, je vous montre seulement que la grande idée du salut plane au-dessus de toutes ces discussions, et que pour la chrétienté entière Christ est le Sauveur. C'est lui, c'est Jésus seul qui a fait notre paix avec Dieu, qui a ramené les enfants vers leur Père, qui a brisé cette barrière fatale du péché élevée entre Dieu et l'homme, qui nous a délivrés de cette servitude, et de quelque terme que vous vous serviez, quelque image qui réponde le mieux aux nuances de vos convictions et aux ardeurs de vos prières, salut de ceux qui étaient perdus, délivrance des esclaves, rédemption des captifs, grâce des coupables, retour des exilés, adoption des étrangers, réconciliation des enfants et de leur Père, le fond de la bonne nouvelle demeure le même; *nul ne vient au Père que par le Fils*, et tous les chrétiens, à la question : *Qui disent les hommes que je suis?* répondent : Jésus est le Sauveur.

IV. Une réconciliation qui ne dure point, qui s'interrompt ou qui finit, n'est plus une réconciliation; ce n'est qu'une trêve, et avec Dieu une réconciliation doit durer toujours, puisque Dieu est éternel. S'il est donc vrai que le Christ nous offre le salut, il ne peut nous l'offrir que pour l'éternité, ou, en d'autres termes, le Sauveur de notre âme est nécessairement le garant de notre immortalité... Je reviens, mes frères, à la question que tout ce discours ramène. Quelle voix discordante trouble l'accord de la chrétienté entière sur cette gloire de notre divin Maître? N'est-il pas certain qu'il existe au sein de toutes les communions un parfait accord sur cette joyeuse et touchante vérité que Jésus aux regards de la foi dissipe les vieilles ténèbres de la tombe et découvre les premières lueurs de la vie, que Jésus a brisé l'aiguillon de la mort et qu'il a promis, démontré, entr'ouvert à ses disciples une destinée immortelle? On peut sans doute, dans une ardeur de dispute et un aveuglement de science, on peut entendre de diverses manières les trois jours de sa demeure dans le sépulcre et le fait même de sa résurrection; on peut changer ce sépulcre ouvert et vide en une pierre d'achop-

pement, amoindrir et défigurer la merveille de son retour en ce monde, et refuser de prendre selon la vérité le récit de l'Évangile qui nous parle avec une simplicité égale des trois choses dont il s'agit : savoir, une mort, une sépulture et une résurrection. Votre foi, plus éclairée et plus humble, s'étonnera sans doute et s'indignera même que la fausse science ose ainsi tenter de remuer en tous sens la grande pierre qui fermait le tombeau sacré et que la main seule des anges a fait mouvoir. Mais ce qui est impossible, c'est de ne pas avouer que Jésus ne peut être le sauveur de notre âme, sans être aussi le garant d'une vie future où ce salut sera consommé. Et l'on peut, il est vrai, disputer sur le sens profond des déclarations de vie, d'immortalité, d'éternité du Seigneur, quand il dit : *Je suis la résurrection et la vie! Comme le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. Avant qu'Abraham fût, j'étais!* Mais ce qui est impossible, c'est de ne pas avouer que ces paroles ont un sens immortel ou n'en ont point, et que le droit de les prononcer est la garantie de cette promesse faite aux disciples : *Je vis, et vous vivrez!* Chose admirable, mes frères, que l'immortalité

nsi répandue pour ainsi dire à travers tout
gile, et manifestée avec tant de splendeur en
onne même de Jésus, mort de notre mort et
cité de notre résurrection, que croire en lui,
si j'ose le dire, croire en nous-mêmes; que
en sa victoire sur la mort, c'est croire à la
; que croire en sa vie céleste, c'est croire en
immortalité! Oui, sans nul doute, il est im-
ble de penser à Jésus, sans que par un facile
ireux retour sur notre propre sort, notre
dans le ciel n'apparaisse aussitôt à notre foi,
le, éclatante, bienheureuse, à la droite de
Ces magnifiques certitudes appartiennent
nent à tous les croyants; Christ n'a pas en-
; seulement la fraternité des hommes, mais
nmunion des saints, et il a rendu la religion
ssible sans la doctrine d'une immortalité. Pour
er complément de ces leçons sublimes, pour
erperfectionnement de nos idées sur l'existence
ous attend, Jésus n'a pas enseigné à ses fidèles
immortalité vague et confuse, matérielle et
sière, oisive et vide; une immortalité abstraite,
'essemble, plus encore que la vie présente, à
vapeur; une immortalité insuffisante et indigne

de nous, moins avantageuse même que l'existence actuelle, et dont le plus sûr résultat serait de faire succéder le regret de la vie à la peur de la mort. Non, Jésus nous montre d'avance de l'autre côté du sépulcre une destinée supérieure à notre sort ici-bas, où les facultés et les affections de notre âme recevront leur entier développement et pourvoiront d'elles-mêmes à notre bonheur, où nos relations avec nos semblables et nos amis ne rencontreront jamais ni égoïsme qui les refroidisse ni deuil qui les suspende, où enfin nos relations avec Dieu auront toute la sainteté et toute la douceur d'une réconciliation pour l'éternité. Mes frères, voilà l'immortalité chrétienne; elle n'admet rien de moins, et de cette immortalité Jésus est le garant selon la foi de tous ses disciples. Retranchez l'immortalité du christianisme, et il n'en reste rien... Je me trompe; il reste la plus dérisoire, la plus désolante des déceptions, et dans la tombe où vous tenez enfermé le Christ, il faut enfermer avec lui la croix du salut. O mes frères, elle est trop grande pour qu'un sépulcre la contienne, et un jour, sur les débris inutiles de tous les tombeaux du genre humain, elle sera debout en signe

que Jésus a mis en évidence notre vie véritable; Jésus, modèle, juge, sauveur des hommes et garant de notre immortalité.

Chrétiens, voilà le Christ! Voilà l'unanime réponse que la chrétienté entière donne à cette question du Maître : *Qui disent les hommes que je suis?...* Il reste à examiner comment cet accord d'opinions a pu s'établir et ce qui en fait prévoir la durée.

Il est certain, mes frères, que si vous sortez du cercle d'idées où toutes les églises, vous le voyez, se sont comme renfermées par un secret instinct de concorde, vous trouvez partout des disputes au-devant de vos pas. Contemplez le Christ dans la gloire de sa divinité, dans les mystères de sa nature, dans l'exercice de sa volonté, dans les splendeurs de son existence céleste avant sa présence en ce monde, dans les secrets de sa crèche ou les ombres de son tombeau, dans le triomphe de son ascension ou les splendeurs renouvelées de son règne éternel, et le désaccord des sentiments éclate de toutes parts. D'où naissent ici cette harmonie, là cette discorde? Pourquoi ces mêmes esprits qui

s'entendent lorsqu'il s'agit de considérer Jésus comme le modèle et le juge de l'humanité, le sauveur de nos âmes et le garant de notre immortalité, se séparent-ils dès qu'ils tentent d'aller plus loin, et perdent-ils alors en conformité de doctrine tout ce qu'ils gagnent en développement de science?

Est-ce donc que les mystères ne se rencontrent que du côté où les dissentiments éclatent? Les ténèbres et les discordes vont-elles donc du même pas? Il n'en est point ainsi. Le mystère se retrouve partout et partout égal; le plus ou moins de paix religieuse n'est nullement caché par le plus ou moins d'obscurité. Les vertus de Jésus sont des mystères; qui peut sonder ses combats, ses efforts, les tentations qu'il a subies, non-seulement dans le désert, mais ailleurs, puisqu'il est dit que le démon après cette longue retraite *le quitta pour un temps*, et l'empire qu'il a dû prendre sur lui-même, quand il disait à Pierre, qui l'engageait à s'épargner : *Retire-toi, tentateur!*... Cependant tous les chrétiens disent: Il est notre modèle. Le jugement suprême de l'humanité n'est-il pas un mystère? Savez-vous comment le Seigneur s'y prendra pour vous manifester sa justice et mettre à nu devant les yeux de tous

la conscience de tous, et vous laisser suivre les voies de Dieu envers les hommes depuis chaque berceau jusqu'à chaque sépulcre? Cependant tous les chrétiens disent : Il est notre juge. Le salut universel du monde est un mystère, et la foi ne réussira jamais à y faire la part de la liberté et celle des oracles, la part des exemples et celle des souffrances, la part de la vie et celle de la mort. Cependant tous les chrétiens disent : Il est notre sauveur. Et cette garantie de l'immortalité que Jésus nous donne est un mystère; il faut être sorti du sépulcre pour savoir comment on en sort sur les pas de Jésus; il faut être entré dans le ciel pour savoir comment on y entre sur les pas de Jésus. Cependant tous les chrétiens disent : Il est le garant de notre vie! Ce n'est donc point l'absence des mystères qui maintient la paix des opinions.

Cette paix repose sur une base plus profonde, plus divine. Cette paix provient de ce que Dieu a fait l'esprit humain et le christianisme de telle sorte, que l'accord des sentiments s'établit de lui-même sur tous les points qui nous concernent réellement.

Il nous faut un modèle. Le monde avait eu assez

de préceptes; le jour des exemples était venu, des exemples tels que la conscience pût s'y confier, et qui ne sent l'immense avantage de pouvoir apprendre tous les devoirs par imitation!

Il nous faut un juge. Nous sentons le besoin d'être jugés, parce que nous sentons celui d'être responsables. Notre responsabilité ne peut être pour nous-mêmes une vaine théorie, une stérile abstraction; il faut un juste par excellence pour appliquer la justice; l'honneur même de notre moralité le réclame, et malgré la terreur du tribunal suprême, vous ne voudriez pas n'y point comparaître; ce serait vouloir abdiquer votre conscience.

Il nous faut un sauveur.... Mes frères, m'arrêterai-je à vous le prouver, et voudriez-vous comparaître devant Dieu sans y trouver *un avocat pour plaider la cause de votre âme?* Voudriez-vous vous charger seuls de votre réconciliation avec Dieu, et prier sans intercesseur?

Il nous faut un garant de l'immortalité. Pour croire à la vertu parfaite, il était nécessaire de la voir vivante sous nos yeux; pour vaincre d'avance la mort et croire à l'immortalité avec autant de

confiance qu'à l'existence actuelle, il restait à voir l'immortalité vivante au sortir d'une tombe.

Chrétiens, dans toutes ces doctrines sont enveloppés nos intérêts les plus chers; toutes ces doctrines nous touchent au vif; tous nos vœux y sont engagés, et Dieu a voulu que sur ces doctrines, la foi et la science, la piété et la raison, l'histoire de tous et l'expérience de chacun, la portée de l'intelligence et la clarté de la révélation, l'instinct moral et l'instinct religieux, fussent tellement en équilibre, que partout et toujours, à travers le temps et à travers le monde, la chrétienté fût d'accord. Oui, le Christ modèle, le Christ juge, le Christ sauveur, le Christ garant de l'immortalité, voilà notre christianisme; voilà *le lien de la paix, l'unité de l'esprit, la vive représentation des choses que nous espérons, la démonstration de celles qu'on ne voit pas, la loi et les prophètes et le témoignage*... Le reste ne nous concerne pas de même, et Dieu nous l'a caché, et en nous le cachant, Dieu l'a livré à nos disputes; le reste ne nous concerne pas, ou pour mieux dire, ne nous concerne pas encore; il faut attendre, et la foi sera changée en vue. Un modèle, un juge, un sauveur, un garant de l'immortalité,

voilà notre christianisme... La divinité du Christ, sa gloire *avant que le monde fût fait*, sa séance dans le sein du Père et son règne à la droite de Dieu, son union intime avec lui et ses souffrances, non comme exemple, mais comme passion, et ses pensées en mourant, et son absence durant les trois jours de sa mort, et son retour dans ce monde et son retour dans le ciel.... Mes frères, c'est le christianisme du ciel... c'est le christianisme des anges... c'est le christianisme de Dieu.... ce sera le nôtre un jour. Ce jour, attendez-le, et jusqu'à ce moment promis, laissant gronder sans y prendre part les disputes et les discordes, baissez la tête et fléchissez les genoux en prière pendant l'orage; il passera sur vos têtes sans vous atteindre, sans troubler le calme de votre espérance, sans amortir la ferveur de votre piété, sans ébranler la fermeté de votre foi. L'orage passera; c'est une nuée de ce monde faite pour se dissiper; et en relevant la tête, vous ne verrez plus que l'azur de ces cieux resplendissants, image de la patrie meilleure où votre place est prête, et où mieux qu'ici-bas vous pourrez dire : *Je sais en qui j'ai cru!*

LE CHRISTIANISME

EN HARMONIE AVEC NOS FACULTÉS.

LE CHRISTIANISME

EN HARMONIE AVEC NOS FACULTÉS.

Dieu sait de quoi nous sommes faits.
(Psaume CIII, 14.)

Mes Frères,

Le Créateur connaît la création... Voyez cet édifice immense où vos pas vous égareraient comme en un labyrinthe; l'architecte qui l'a élevé en sait tous les détours, et vous les fera parcourir dans leur ordre; le plan de ce palais ou de ce temple est sans cesse déroulé devant sa pensée, jusque dans ses moindres compartiments. Voyez cet ingénieux appareil, qui vomit la vapeur, la fumée ou la flamme, et qui n'est à vos yeux ignorants qu'un assemblage confus de rouages et de ressorts; le machiniste qui l'a construit vous montrera d'avance le mouvement de chaque branche de fer et vous expliquera une à une comment le jeu des

moindres pièces sert à la puissance de l'ensemble. Cette science leur appartient en quelque sorte de plein droit; l'idée d'un ouvrage est dans l'esprit de l'ouvrier, et la preuve qu'il connaît son œuvre est dans le fait qu'il a pu la produire. Agrandissez ces simples principes, jusqu'à les appliquer à l'œuvre même de la création, et si ce dogme est accepté par votre foi dans sa mystérieuse simplicité, si vous êtes bien d'accord avec Moïse qui nous dit qu'*au commencement Dieu créa les cieux et la terre*, si créer n'est selon vous que tirer du néant, ces principes gardent toute leur justesse, appliqués à Dieu même, et il est certain que le Créateur connaît la création.

Dans cette science de Dieu, l'homme est compris, et le Psalmiste a raison de s'écrier, à l'appui de sa propre confiance, *Dieu sait de quoi nous sommes faits.* L'homme dans sa double nature, dans son appareil de poudre qui doit rentrer en poudre, et dans son *âme vivante*, dans son *esprit immortel qui remonte à Dieu qui l'a donné*, l'homme, au complet de son être, est connu de Dieu. Ce corps admirable, si fort et si faible à la fois, les organes étonnants qui le composent, sa structure la plus intime, dédale de science où l'ob-

servation se perd, ses fibres les plus délicates dont l'action échappe aux plus habiles et quelquefois aux plus cruelles expériences, tout ce limon organisé que Dieu pour un temps rend digne de servir d'instrument à notre âme, est à nu et à découvert devant lui, et le Psalmiste a raison lorsque dans ses sublimes louanges il dit à Dieu : *Aucun de mes os ne t'est caché, quoique mon corps ait été formé avec tant d'art, comme dans le sein de la terre; quand il était encore informe, ton œil le suivait et tu enregistrais chaque jour les progrès de son développement sans en omettre aucun...* Dieu sait de quoi nous sommes faits. Et notre âme, les facultés dont elle est douée, sa portée de raison, sa force de sensibilité, sa longueur de mémoire, la délicatesse de son sens moral et la puissance de son instinct religieux et les ardeurs de l'imagination, et l'action réciproque du tempérament et de l'habitude, de la nature et de l'éducation, le degré d'empire de l'âme sur le corps et cette tyrannie plus mystérieuse de l'être physique sur l'être moral, tous ces secrets, insondables souvent pour nous qui les portons en nous-mêmes, ne sont pas des secrets pour Dieu. Notre âme immortelle est son ouvrage aussi bien que

notre corps périssable, et Dieu sait de quoi nous sommes faits.

Je m'arrête, vous le voyez, à donner devant vous une juste extension à cette pensée du Roi-prophète, tirée d'un de ses plus sublimes cantiques. Dans les paroles de mon texte, c'est surtout au moral que David prend cette idée, familière d'ailleurs à son génie, et qu'il a souvent reproduite dans ses poëmes. La gravité de ce principe avait ému sa foi et sa piété. On peut dire en effet que ce principe domine la religion tout entière, et vous abolissez en quelque sorte l'idée d'un Dieu créateur, si vous n'admettez point qu'il connaît la création. De ce principe dépend la Providence; le gouvernement de l'univers n'est possible qu'à la condition de le connaître, et de le connaître en détail, au point que selon la pensée du Christ, il ne tombe pas *un cheveu de nos têtes qui ne soit compté.* De ce principe dépend la responsabilité morale; le jugement de l'humanité n'est possible qu'à la condition de la connaître, et si chaque intention de nos cœurs, chaque regard de nos yeux, chaque mot de nos lèvres, n'est pas à découvert devant Dieu, comment nous demandera-t-il le compte de

toutes nos voies? De ce principe même dépend la rédemption; ce remède inappréciable et immense, apporté au mal qui ronge l'humanité dans sa vie et dans sa mort, n'était possible qu'à la condition de le connaître, et si dans sa science suprême, Dieu n'avait pas su ce que pesait le péché sur la terre, comment aurait-il su qu'il fallait pour contrepoids la crèche de Bethléhem et la croix du Calvaire?... Mes frères, Dieu sait de quoi nous sommes faits.

De ce principe et des considérations que j'en ai déduites, je viens tirer devant vous une grande conséquence: la religion qui nous a été donnée par ce Dieu qui sait de quoi nous sommes faits, doit convenir à notre nature. Si donc le christianisme est divin, s'il n'est pas une invention du génie humain, mais un don de la grâce; s'il n'est pas un simple progrès de notre sagesse, mais une révélation, il faut que le christianisme soit approprié à nos facultés; il faut qu'il règne un intime et facile accord entre les vérités de l'Évangile et les attributs de l'humanité. C'est cet accord que je désire étudier avec vous aujourd'hui; l'homme est doué de raison, d'imagination, de conscience et de sen-

sibilité; j'essayerai de vous montrer que le christianisme répond parfaitement à ces éléments de notre âme, et nous examinerons ensuite comment l'homme doit exploiter une religion qui a été si bien faite exprès pour lui.

I. L'homme est un être raisonnable. Il se sent lui-même créé pour la science, et il n'accepte jamais l'ignorance que malgré lui. Il court vers la lumière dès qu'il la voit briller, et si trop souvent il se laisse égarer par des clartés trompeuses, ces erreurs mêmes sont une preuve qu'il aime et qu'il cherche instinctivement la lumière. La sphère de sa raison, il est vrai, est bornée; quelque objet qu'elle se propose dans ses méditations, ses calculs et ses expériences, vers quelque point de l'horizon intellectuel qu'elle se dirige, bientôt elle va se heurter contre sa propre barrière et s'avoue impuissante à la tourner ou à la franchir. Cependant elle prévoit ses découvertes futures de l'autre côté de ses limites actuelles; elle pressent vaguement que des splendeurs plus vives doivent s'allumer pour elle dans une autre phase d'existence; et de

là ses ingénieuses témérités ; de là cette ardeur qui l'emporte vers des connaissances impossibles ; de là cette disproportion si curieuse entre ses moyens d'apprendre et son ambition de savoir. Il n'est rien au ciel et sur la terre, dans la vie et la mort, en Dieu et dans l'homme, il n'est rien que notre raison ne désire pénétrer. C'est à ce point que l'homme est un être raisonnable ; il veut l'être en quelque sorte plus qu'il ne peut ; il veut à tout prix acquérir des connaissances, et souvent même des connaissances quelles qu'elles soient... Dieu sait de quoi nous sommes faits, et la religion qu'il nous a donnée est une science.

Sous quelque aspect que vous envisagiez le christianisme, vous y trouverez tous les caractères qui constituent une science positive, tous les éléments qui forcent l'esprit humain à réfléchir et à apprendre. Comme histoire, le christianisme remonte jusqu'au berceau de l'humanité et descend les siècles avec elle ; le premier des pécheurs entend la première promesse du salut ; d'âge en âge, la lumière de celui qui a pu dire : *Je suis la lumière du monde*, semble poindre dans le lointain ; les patriarches sont ses précurseurs ; les prophètes sont

ses témoins; l'ancienne alliance n'est que la préparation de sa venue; puis, du pied de sa croix et du bord de sa tombe, l'Église s'en va gagnant sans cesse du terrain, et l'Évangile s'infiltre dans le sort des nations de telle sorte, que depuis la fondation du christianisme il n'est plus possible d'écrire une page d'histoire sans en parler. Comme philosophie, le christianisme fournit une solution à tous les grands problèmes qui ont occupé l'esprit humain; le christianisme à toutes les questions humaines donne une réponse divine, et seul de tous les systèmes religieux qui ont fait avancer ou réfléchir l'humanité sur son chemin, le christianisme est complet; il ne laisse rien en dehors de la foi qu'il enseigne. Depuis l'infinité de Dieu jusqu'à la nature de l'homme, depuis l'éternité jusqu'à votre existence qui n'est qu'un moment, depuis le bonheur souverain jusqu'à votre bonheur et jusqu'à vos larmes, depuis la perfection divine jusqu'à la moindre de vos vertus, tout dans le christianisme trouve une explication. La révélation, où ces connaissances sont en dépôt, est une mine inépuisable dont nul regard n'a encore vu tous les trésors. La foi, fût-elle secondée par le génie et le plus humble

et le plus sublime, y trouve toujours à approfondir, et saint Paul avait droit sans doute de dire aux Corinthiens que parmi eux *il ne voulait savoir que Christ et Christ crucifié;* mais au fond c'est là tout savoir. L'homme est un être raisonnable et sa religion est une science.

II. L'homme ne se contente jamais du réel ou de ce qui est; il s'occupe toujours du possible, de ce qui peut être. L'homme, doué de raison, est toujours aussi doué d'imagination; ce n'est point là, si l'on veut, une faculté à part; ce n'est qu'un emploi de son intelligence. Il m'importe peu, si vous admettez que cet exercice de notre esprit est général et que tous les hommes, sans doute à des degrés bien divers, sont doués d'imagination. Quel homme en effet ne s'est jamais laissé bercer par ses rêves? Quel homme ne s'est jamais replié sur lui-même, et ne s'est ému en comptant un à un les trésors d'affection, de bonheur, d'espérance, qu'il portait en lui? Quel homme n'est jamais sorti de son étroite et pauvre destinée pour se figurer un sort plus brillant, plus heureux et plus aimé, où il vivait d'une autre vie? Quel homme ne s'est représenté ce lieu de déceptions

et de fatigues, de calomnies et de désastres, de deuils et de séparations, ce monde où règne le mal, changé en un monde différent où règne le bien, un monde sans tromperies, sans lassitude, sans afflictions et sans tombeaux? Confuses ou vives, réfléchies ou spontanées, plus rares ou plus fréquentes, ces images, n'en doutez pas, s'offrent à tout esprit; il y a quelque chose dans notre âme et il y a beaucoup dans cette vie qui nous empêche de nous contenter de cette vie, et qui nous rend tous par moment artistes et poëtes pour nous dépeindre et nous promettre de plus hautes, de plus radieuses destinées qui nous conviendront mieux. C'est cette puissance de notre âme qui donne aux beaux-arts, à l'éloquence, à la poésie, tout leur empire; quand le charme des arts est exploité sur vous par un homme de génie, quand une parole éloquente vous ravit et vous exalte, quand une sainte et pure poésie vous arrive au cœur, regardez-y de près; l'impression que vous recevez consiste toujours à être transportés un moment hors du monde réel et du temps présent en un monde imaginaire, en un temps qui n'est pas ou qui n'est plus, et cette impression vous ne la

ressentez que parce que votre imagination répond à celle de l'artiste, de l'orateur, du poëte; la vôtre suit la sienne, et tout à coup vous voilà tous deux hors de vue dans les cieux.... Mais Dieu sait de quoi nous sommes faits, et la religion qu'il nous a donnée est une poésie.

Qu'y a-t-il, mes frères, de plus poétique que le christianisme? Qu'y a-t-il qui s'accorde mieux avec ce sentiment inné du beau que nous portons en nous-mêmes? Et pour faire en nous l'éducation de ce sentiment, pour le cultiver et le répandre au dehors, quelle influence équivaut à celle de la foi? Je vous parlais des arts : le christianisme a défrayé les arts depuis des siècles, et ils sont loin de l'avoir épuisé; ce n'est pas sa faute s'ils l'ont souvent mal interprété, et les trésors de beauté qu'il leur ouvre sont si riches, que même en le représentant à faux, ils ont trouvé des beautés inconnues au paganisme. Je vous parlais d'éloquence : le christianisme a doté le monde d'une nouvelle éloquence, comme il l'a enrichi d'une nouvelle architecture, et c'est seulement en parlant de l'Évangile que le génie moderne le dispute au génie ancien et ne craint pas la rivalité. Je vous parlais de poésie : mes

frères, le seul poëme qui soutienne la comparaison avec ceux que l'antiquité nous a légués et qui l'emporte sur ces chefs-d'œuvre, au moins en grandeur, est un poëme biblique, un poëme chrétien... Mais que fais-je ici et que sert de vous citer en exemple ces prodiges de l'esprit humain? Le plus humble chrétien, sa Bible à la main, est un poëte sublime et dispose d'une mine inépuisable de poésie, depuis le naïf le plus touchant jusqu'au sublime le plus élevé, soit qu'il pleure avec Joseph pardonnant à ses frères, soit qu'il s'unisse aux chœurs des anges en redisant les accents d'un David, d'un Asaph et d'un Ésaïe. Le plus humble chrétien, à l'aide de sa foi, s'empare du passé et se retrace les scènes de l'Évangile, ou devance l'avenir et se représente sur la terre et au ciel, et pour le jour même de sa mort, des scènes dont la grandeur et la beauté font pâlir les peintures les plus sublimes des hommes de génie; et revenu de *ces visions de la nuit* qui l'emportent hors du temps et loin du monde, il suffit pour se les expliquer à lui-même qu'il se dise comme saint Paul : *Je ne sais si ce fut en corps ou en esprit*... Mes frères, l'homme est doué d'imagination, et sa religion est une poésie.

III. L'homme n'est point placé ici-bas seulement pour exercer sa raison et rechercher le vrai, seulement pour cultiver son imagination et rechercher le beau; il faut surtout qu'il recherche et pratique le bien; en d'autres termes, l'homme est un être moral. Il l'est tellement de force et par nature, que l'on n'a pas plus trouvé d'homme sans conscience qu'on n'a trouvé d'homme sans religion. Au milieu des diversités prodigieuses que présente sur le globe la vie humaine, à tous les degrés de barbarie ou de civilisation, sous l'empire des cultes les plus différents, quelque base qu'il ait donnée au droit de propriété, quelque cercle qu'il ait tracé autour de la famille, l'homme sent toujours surgir dans sa conscience ces deux notions inséparables du bien et du mal; l'homme entend toujours retentir dans les profondeurs de son âme cette voix puissante qui lui crie : Voici le bien et voici le mal; l'homme, dès qu'il pose le pied sur le sol et se met à marcher, voit toujours se dresser à ses côtés et marcher avec lui ces deux terribles compagnons de sa route, le bien et le mal. Aussi, que d'efforts infatigables n'a-t-il pas faits pour bien distinguer l'un de l'autre, efforts trop souvent

trompeurs! Combien de maîtres sont venus lui enseigner cette grande leçon et lui offrir une lumière, qu'ils prétendaient toujours inextinguible, pour éclairer sa conscience! Combien de lois ne s'est-il pas imposées à lui-même, comme lois de conscience, sans s'apercevoir, en les promulguant, qu'il s'engageait dans un chemin sans issue et cherchait dans sa conscience aveugle la lumière qui lui manquait! Ces impuissantes tentatives, que Dieu a eu soin de ne pas laisser aboutir au désespoir et dont le correctif est dans ce principe qu'il sera demandé à chacun selon qu'il lui a été donné, sont des preuves éclatantes que l'homme est naturellement un être consciencieux, puisqu'à défaut des vertus réelles, quand il ne les connaît pas, il exige de lui-même des vertus factices, dont alors il se contente... Dieu sait de quoi nous sommes faits, et sa religion est une morale.

Le système de morale que le christianisme a donné au monde se distingue par trois caractères qui doivent exciter l'admiration profonde de tout croyant sincère, et même de tout esprit réfléchi. Cette morale ne fait pas un article à part dans la religion chrétienne, qu'on peut détacher de ses

enseignements et séparer de son ensemble; non, la morale de l'Évangile est partout dans l'Évangile; la notion du devoir, la nécessité de la sainteté, la recherche du progrès, ressort avec une force si irrésistible de chaque mot du livre, de chaque fait de l'histoire, de chaque point de doctrine, que la foi chrétienne sans les œuvres chrétiennes est ce que le corps devient sans la vie, c'est-à-dire un cadavre; c'est-à-dire, rien; *la foi sans les œuvres est morte*. Ensuite, cette morale est la seule qui suffise à tout, et qui enseigne les obligations humaines dans toutes les circonstances humaines, dans la mort comme dans la vie. Pour sa loi autant que pour son dogme, le christianisme est complet, et il est impossible, en dépit du dédale inextricable des destinées de l'homme en ce monde, qu'un homme quel qu'il soit trouve jamais l'occasion de dire : Voilà un jour entre mes jours, et l'Évangile ne m'enseigne pas mon devoir ce jour-là... Enfin, et ce dernier trait est le plus curieux des caractères de notre loi; mes frères, la morale chrétienne ne prend pas l'homme par la sainteté de sa nature, par la pureté de sa création, pour le pousser en avant vers la perfection du pre-

mier pas; elle prend l'homme en quelque sorte par la profondeur de sa chute; elle lui parle de sa faiblesse pour lui rendre sa force; elle lui montre l'abîme pour le ramener vers les cieux; elle lui apprend à se haïr, pour qu'il finisse par s'aimer; en un mot, elle commence par le convaincre de péché, et se réserve de le convaincre plus tard de régénération. Mes frères, la sagesse de Dieu est là visible; il faut purifier le sol, avant de prétendre que la bonne semence puisse y croître; ensuite elle y croîtra en fruits de perfection et en palmes d'immortalité... L'homme est un être consciencieux, et sa religion est une morale.

IV. La vertu lui serait impossible sans la sensibilité, et la vertu trouve dans l'amour son expression la plus naturelle et la plus élevée; l'homme est un être aimant; l'homme est créé sensible, et malgré les excès d'égoïsme et de dureté dont nous gardons tristement la mémoire, je ne crains pas de vous dire qu'il ne s'est point écoulé sur la terre une seule vie humaine sans amour; je ne crains point de vous dire que tout cœur d'homme a aimé; que tous les yeux se sont mouillés quelquefois de larmes d'attendrissement, de pitié et d'affection.

Destiné par son Créateur à la vie de famille et de société, placé sur cette terre dans une existence arrangée de telle sorte que la solitude est impossible et qu'il est inévitable de vivre avec ses semblables, il fallait bien que l'homme portât en lui-même un instinct d'amour et que son penchant naturel fût d'aimer. Aussi, une des harmonies les plus admirables qu'offre notre monde est cet accord secret et intime de nos devoirs les plus sacrés et de nos liens les plus doux ; c'est une réciprocité touchante entre notre conscience et notre sensibilité ; c'est un échange de sainteté et de joie qui s'établit pour ainsi dire entre elles ; nos vertus deviennent de simples actes de tendresse qui nous rendent plus heureux, et nos tendresses nous font trouver faciles et délicieux ces sacrifices, ces servitudes, ces fidélités, que le devoir impose. Nous devenons meilleurs par les mêmes moyens qui nous font aimer, et en revanche nos amitiés et nos amours s'épurent à l'épreuve du dévouement, à la flamme des vertus... Mes frères, Dieu sait de quoi nous sommes faits, et sa religion est une loi d'amour.

Un des plus grands services que l'Évangile ait

rendus au monde a été d'apprendre aux hommes à aimer. Aimer est facile; aimer selon le devoir l'est moins. Aussi, dans l'antiquité païenne, où l'on trouve souvent quelques-unes des plus nobles affections portées à l'excès, le patriotisme par exemple, on voit que souvent par leur excès même ces affections aboutissent à l'endurcissement et non à la pitié, et se changent en égoïsme. L'homme alors aimait sans savoir aimer. L'Évangile, par ses leçons si douces et si pratiques, par l'exemple surtout de notre divin Maître lui-même, l'Évangile, qui a régularisé tous nos instincts et tous nos pouvoirs, a régularisé toutes nos affections; il assigne à chacune sa valeur, son degré et son temps; il les range dans leur ordre; il fait servir les unes de contrepoids aux autres; il les empêche ainsi de se nuire, de s'étouffer l'une l'autre, de s'égarer par des empiétements aveugles, des préférences injustes; sans les égaliser, il les tempère; sans les refroidir, il les contient en de justes bornes, et dirige leur essor sans les comprimer; puis il les enveloppe toutes, il les consacre toutes dans le sanctuaire commun de la charité, sous l'empire de la loi qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme

nous-mêmes. C'est peu, et comme le cœur de l'homme est trop grand pour que l'homme le remplisse, l'Évangile propose à son amour un objet nouveau qui seul le remplira, Dieu, Dieu lui-même, l'être infini qui seul est souverainement aimable, et réduisant toute la religion, toute l'adoration à de l'amour, l'Évangile nous commande d'aimer Dieu de tout notre cœur, notre force, notre pensée. Pour justes motifs de cet amour, l'Évangile jette ensemble devant notre foi la création et ses merveilles, la Providence et ses soins, la rédemption et ses miséricordes, la révélation et ses enseignements, l'immortalité et ses espérances. Toutes ces choses, l'Évangile les explique en un seul mot : *Dieu nous a aimés le premier*. L'amour seul nous est demandé en récompense de tant d'amour, et selon le christianisme nous avons toujours assez vécu quand nous avons assez aimé.

Mes frères, voilà l'homme et voilà sa religion : quel harmonieux accord entre les deux ! L'homme est doué de raison, d'imagination, de conscience et de sensibilité; Dieu sait de quoi nous sommes faits; notre religion est une science, une poésie, une morale et une loi d'amour..... Si l'accord en-

tre notre nature et notre religion est si bien établi, d'où vient qu'il manque si souvent son effet? C'est ce point qui reste à examiner.

Une seule cause explique comment une religion si conforme à nos facultés, à nos instincts, à nos sentiments, n'exerce souvent qu'un faible empire sur ceux mêmes qui la professent et l'admirent; c'est qu'ils n'exploitent leur religion, ils ne s'en servent, ils ne la croient et ne la pratiquent pour ainsi dire qu'avec une seule de leurs facultés et non avec toutes; ils sont chrétiens, les uns seulement avec leur raison, les autres seulement avec leur imagination, ceux-ci avec leur conscience, ceux-là avec leur sensibilité, et il en résulte, si j'ose traduire ma pensée en chiffres, qu'ils sont chrétiens pour une fraction des puissances de leur âme; en eux, le reste n'adore et ne croit pas. Alors leur christianisme prend la nuance de cette faculté qui s'en est saisie, et ils ne possèdent, ils ne ressentent plus qu'un christianisme amoindri et défiguré, impuissant à les soutenir dans les grandes

occasions de la vie et dans les grandes ombres de la mort.

Faites de la religion avec votre raison seulement, et votre religion se réduira insensiblement, peut-être sans que vous vous en aperceviez, à n'être plus qu'un cours d'histoire ou qu'un système de philosophie. Vous aurez dans l'esprit une science de plus, vous n'aurez rien de plus dans le cœur ; votre esprit sera éclairé d'une vive lumière, et vous disserterez savamment sur les vérités de la foi et les scènes de l'Évangile, votre cœur sera sec et froid. Il y aura pour vous dans les annales de l'humanité une époque fort curieuse à étudier, celle de la mission du Sauveur et de l'établissement du christianisme ; il y aura pour vous un personnage historique dont la vie et la mort méritent une grande attention, Jésus-Christ ; il y aura pour vous un ensemble d'enseignements parfaitement liés, la doctrine chrétienne, chef-d'œuvre de philosophie qui efface tous les systèmes de l'antiquité et où tous les systèmes modernes ont puisé ; théorie complète qui va aussi loin que peut aller l'esprit humain, et dont les principes ont mis sur un pied nouveau la condition sociale de l'hu-

manité... et raisonnant ainsi, toutes ces convictions seront en vous à l'état de science, et non de religion; votre foi sera historique et philosophique, au lieu d'être fervente et vivante; elle sera immobile au lieu d'être animée, stérile au lieu d'être féconde; elle remplira votre intelligence sans trouver passage jusqu'à votre cœur. Je ne sais ce que vous y gagnerez pour la vie, encore moins ce que vous y gagnerez pour la mort : je vois que vous êtes un savant et un sage bien plus qu'un chrétien; vous vous êtes fait votre religion avec la raison seulement; elle n'est qu'une science.

Faites-la seulement avec votre imagination, et vous tomberez infailliblement dans le mysticisme; votre foi sera un rêve, une chimère, une fantaisie; elle se payera de mots, elle se gonflera de vide, elle se nourrira de déceptions pieuses; elle se prendra d'un goût étrange et périlleux pour l'incompréhensible; elle aura peur de comprendre; elle fuira la lumière; elle s'environnera comme à plaisir d'ingénieuses et commodes ténèbres; comme le grand prêtre d'Israël, lorsqu'il pénétrait une fois l'année dans le sanctuaire, elle ne voudra contempler l'arche de l'alliance qu'à travers la vapeur de

l'encens, et à force de chercher ainsi à quintessencier la vérité, votre mysticisme finira par la changer en erreur. Et ne croyez pas, mes frères, que ce point extrême soit si difficile à atteindre. Quand l'imagination domine la foi on se laisse bientôt aller à une curieuse habitude d'exagération, qui consiste à trouver que l'Évangile n'est pas assez beau comme il est; sans se l'avouer, on se met à l'embellir; on se guinde dans le secret de sa pensée, jusqu'à obscurcir ses mystères, augmenter ses saintetés, colorer ses nuances, illuminer ses splendeurs; on finit par ajouter quelque innocence à la crèche et quelque douleur à la croix; on finit par introduire des sévérités ou des miséricordes supposées dans le christianisme; on rend la tombe plus profonde, on embellit le ciel, on rembrunit l'enfer, et à force de se perdre dans ces nuages qu'on entasse, à force de s'appuyer pour tout soutien sur des vapeurs, ces vapeurs s'évanouissent, quand on cherche les fondements de sa foi. On a pris en dégoût, du milieu de ces rêveries, les réalités de la vie et de la piété; on s'est donné à soi-même un christianisme poétique, qui s'applique mal aux occurrences de nos jours ordi-

naires ; on est poëte et artiste dans sa religion bien plus que chrétien ; on s'est fait sa religion avec l'imagination seulement ; elle n'est qu'un mysticisme, elle n'est qu'une poésie.

Faites-la seulement avec la conscience, et vous arriverez à échanger le titre de serviteur et de racheté de Christ contre celui d'honnête homme et d'homme d'honneur. Mes frères, on est toujours de son siècle et de son pays pour la conscience ; les vertus du monde où nous avons pris place, les vertus du temps où nous vivons, sont celles que notre conscience, sans autre examen, exalte et couronne, et si vous réduisez votre religion à n'être qu'une morale, ce qui vous arrivera *infailliblement* si vous la recherchez seulement à l'aide de la conscience, vous pratiquerez ce qu'on pratique autour de vous ; vous honorerez en votre propre conduite ce qu'on honore ; vous vous applaudirez selon que le bruit des applaudissements du jour vous sera apporté par le vent, et contents de vous-mêmes à ce prix, vous ne vous imposerez aucune perfection de plus. Votre religion deviendra de force accommodante, et vous vous croirez assez religieux, sans foi positive, sans culte, sans prières et sans com-

munions. Que sert en effet la religion si l'honnêteté suffit, et si sans croire et sans professer, on trouve en sa conscience toutes les ressources nécessaires pour la vie avec tous ses accidents et la mort avec tous les siens; pour savoir au besoin se priver et se dévouer, pour savoir même, ce qui est plus difficile, se résigner et espérer? Mais que d'exemples l'ont prouvé! Cette morale sans foi nous délaisse quand elle serait le plus nécessaire, dans l'adversité, dans l'abandon, dans le deuil, dans la mort, et quand l'un ou l'autre de ces orages s'élève et nous enveloppe et nous ébranle, on regrette, mais trop tard, d'avoir cherché sa force en soi-même, et non en Christ, non en Dieu. Il n'est plus temps; la religion est absente; on n'est pas chrétien; on est moraliste; on s'est fait une religion seulement avec sa moralité.

Enfin, faites-la seulement avec la sensibilité, et alors l'amour, devenu le début au lieu d'être le couronnement de l'œuvre; l'amour, absorbant tout, raison, imagination, conscience, sans pouvoir tout remplacer, l'amour deviendra tellement vaporeux, délié, insaisissable, qu'il ne mérite plus son nom, qu'il perd sa force et sa beauté, qu'il n'a

plus rien de la vraie charité, et qu'il dégénère en une habitude maladive d'attendrissement stérile. Le caractère propre de cette charité sonore et vide est de s'émouvoir beaucoup, du moins à l'extérieur et en apparence, et d'agir fort peu ; elle prodigue aux malheureux et aux méchants ses sympathies et ses larmes ; mais elle ne leur donne rien de plus, et se prétend quelquefois trop compatissante pour soutenir de près le spectacle de tant de maux. Cette sensibilité religieuse a fait aimer Dieu d'un amour qui ressemblait à un sacrilége ; elle a fait aimer Jésus jusqu'à des profanations, et plus souvent encore elle a fait aimer l'humanité entière avec tant d'ardeur et de pitié, qu'il ne restait plus d'amour pour une famille, pour des enfants, des amis, des bienfaiteurs. Ces vulgaires tendresses que le commun des hommes éprouve, que le commun des chrétiens nourrit, que sont-elles en effet pour un cœur dont la vaste charité embrasse le genre humain dans sa compassion brûlante ! Cette sensibilité aime à distance, et n'oublie la famille selon la chair, qui est à ses côtés, que pour verser son intérêt sur la grande famille des hommes, qui sont tous frères. Quelquefois, prenant une direc-

tion plus vague et plus trompeuse encore, elle aime Dieu au point de n'aimer que lui, au point d'étouffer toute autre affection pour ne ressentir que cet amour, au point de se perdre avec égoïsme dans l'ardeur de ces extases et de se réjouir à la mort de ses proches, parce qu'alors on ne met plus l'amour de la créature en compétition avec celui du Créateur; et quand on lui reproche cette dureté, quand on lui demande de redescendre sur la terre et de se souvenir de la famille, elle répond langoureusement qu'il faut aimer ses parents en Dieu,.. Quel impie jeu de mots! quelle irréligieuse confusion d'idées! quelle corruption du pur instinct de la sensibilité!... Mes frères, on se prend tôt ou tard dans ces piéges d'orgueil, quand on veut aimer autrement que l'homme ne peut aimer, quand on assimile l'amour du prochain et l'amour du Seigneur, quand on ne laisse pas Dieu à sa place et l'humanité, la famille, l'homme à la sienne. On a cru se rendre religieux à force de se rendre sensible, et on a fait de sa religion une rêverie de sensibilité.

Chrétiens, voilà les écueils; le port est à côté. Lorsque vous n'employez qu'une de vos facultés à

cultiver votre sens religieux et à revêtir la foi chrétienne, celles de vos facultés que vous laissez en dehors, oubliées et oisives, sont mécontentes, se soulèvent et se déclarent contre cette piété qu'on exploite sans elles, la dénaturent et la rejettent. Vous donc, en vous appropriant la religion chrétienne, mettez en activité toutes vos facultés à la fois ; mettez-vous à l'œuvre tout entiers ; unissez, unissez toutes vos facultés, pour croire à l'aide d'elles toutes. Ne laissez, s'il se peut, aucune de ces puissances de votre âme prédominer dans votre profession du christianisme ; s'il faut que l'une ou l'autre prévale, s'il est dans notre nature d'être plus raisonneur ou plus poëte, plus moraliste ou plus sensible, au moins ne sacrifiez jamais les plus faibles à la plus active ; aiguillonnez celles-ci pour mieux contenir celle-là, et comme vous devez aimer Dieu de toutes vos forces, de toutes vos forces aussi cherchez sa vérité. Que votre raison s'éclaire et médite ; que votre imagination s'exalte et représente ; que votre conscience se sanctifie, et que votre sensibilité s'épure et s'anime, dans une féconde et salutaire harmonie. C'est beaucoup vous demander, il le semble ; mais ce n'est rien de trop.

Dieu n'a pas mis ces admirables facultés dans notre âme pour qu'elles y soient en guerre; il a établi la paix entre elles, et c'est nous qui dans notre ambitieuse partialité pour l'une ou l'autre, allumons cette discorde intestine. Efforcez-vous de maintenir ou de retrouver le divin équilibre de ces pouvoirs intérieurs, et alors votre raison dans ses recherches, votre imagination dans ses essors, votre conscience dans ses avertissements, votre sensibilité dans ses ardeurs, vous feront découvrir, croire, professer, chérir une seule et même religion. Études, poésie, morale et amour, tout vous ramènera sans cesse aux délicieuses certitudes d'un seul Dieu notre Père commun, d'un seul Christ notre universel Sauveur, d'une seule révélation pour complément de nos facultés, d'une seule Église pour la terre et d'une seule immortalité pour les cieux; tout vous ramènera vers cette douce pensée que le christianisme nous suffit, puisqu'il nous a été donné par ce Dieu souverainement bon, qui *sait de quoi nous sommes faits*, et qui le saura encore à l'heure de notre mort pour nous confirmer notre salut, et sur le seuil de l'éternité pour nous recevoir dans son sein paternel.

L'ACCORD SUR LA MORALE

ET

LE DISSENTIMENT SUR LE DOGME.

L'ACCORD SUR LA MORALE

ET

LE DISSENTIMENT SUR LE DOGME.

Quand les gentils qui n'ont pas reçu la loi font naturellement les choses prescrites par la loi, ils trouvent leur loi en eux-mêmes.

(Epît. aux Romains, II, 14.)

Mes Frères,

Toute religion a un dogme et une morale. Quand on remonte l'histoire religieuse de l'humanité, et que l'on suit les générations humaines dans les innombrables sanctuaires où leurs adorations ont retenti, quand on écoute la voix confuse de tant de sacerdoces qui ont parlé tour à tour et que l'on examine la valeur de tant de systèmes qui se sont donnés pour des religions, on s'engage dans un dédale immense et inextricable d'absurdités qui se croisent, qui toutes ne sont pas anciennes, et l'on

demande avec inquiétude comment la crédulité a pu aller si loin et prendre ces ténèbres pour de la lumière. Mais dans cette masse de religions trompeuses qui rivalisent de mensonges, vous n'en découvrirez pas une seule qui ait laissé à l'abandon ou la pensée ou l'activité de l'homme, pas une seule qui lui ait dit : Crois ce qui te plaît ou fais ce que tu veux ; pas une seule qui ne se compose et de doctrines et de commandements. Tantôt c'est le principe de foi qui domine, tantôt le principe de pratique ; dans un sens, on ira peut-être jusqu'à l'oisiveté de la vie contemplative, où l'on rêve toujours ; dans un autre, jusqu'à cette commode apothéose du travail qui osera dire que travailler c'est prier. Mais les deux principes sont toujours en présence, et toute religion fait nécessairement la double part des doctrines et des devoirs. L'homme pense, l'homme agit; sa religion doit lui apprendre que sentir et que faire ; il faut qu'elle réponde aux problèmes que pose la raison et en donne la solution; il faut qu'elle prononce dans les incertitudes de la conscience et lui prescrive une règle; à ce prix seulement, elle sera d'accord avec notre nature. Toute religion a un dogme et une morale.

Dans toute religion, entre la foi qu'elle enseigne et la vertu qu'elle exige, il y a toujours une intime connexion; l'une découle de l'autre, de sorte que cette connexion est indissoluble et nécessaire; la religion périrait, repoussée de commun accord par la raison et la conscience, si les vérités qui en sont la théorie et les devoirs qui en sont l'application, pouvaient se contredire. La croyance en des dieux barbares, cachés dans un olympe sanglant et honorés par un culte féroce, n'enfantera parmi leurs adorateurs que des vertus cruelles comme eux, les vertus de l'état sauvage, dont l'héroïsme ne consistera qu'à savoir infliger ou subir des tourments; la croyance en des dieux sensuels, nageant dans les délices d'un ciel impur et tourmentés de passions pareilles aux nôtres, inspirera bientôt de diviniser le plaisir et de le donner pour le but, le moyen et même l'équivalent de la vertu. Cette proportion, cette harmonie entre les doctrines et les préceptes sert jusqu'à un certain point de pierre de touche pour évaluer les convictions, les cultes et les sacerdoces des différents peuples; comme la morale y est toujours le produit du dogme, une religion vaut ce que vaut sa morale.

Ces principes s'appliquent dans toute leur force au christianisme. Dans le christianisme une merveilleuse harmonie existe entre la morale et la doctrine; l'une et l'autre sont également parfaites, parce que l'une et l'autre sont également divines; comme l'Évangile enseigne toute la vérité religieuse que notre raison est capable de comprendre et notre sentiment de chérir, il enseigne aussi toute la vertu que notre conscience peut embrasser et notre activité mettre en pratique; la morale chrétienne, céleste conclusion déduite de principes célestes, n'est que le rayon de lumière sorti pur du sein de l'astre embrasé et conservant sa pureté quand il arrive jusqu'à nous. Jésus a dit : *Je suis la vérité!* et s'il n'a pas dit : Je suis la sainteté, c'est qu'il a mieux fait que de le dire; il l'a montré; il a montré la sainteté humaine tout entière; et prescrivant la perfection pour but de nos progrès comme il a promis le changement de la foi en vue pour terme de notre connaissance, il a dit aux hommes : *Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait.* C'est ainsi que dans la religion chrétienne les deux perfections qui répondent à notre sens religieux et à notre sens moral, se touchent et se tiennent, celle

le la charité qui aime et celle de la foi qui connaît.

Tel est le christianisme, et quand on réfléchit à cet intime rapport du dogme chrétien et de la morale chrétienne, on ne sait au premier moment à quoi attribuer ce fait que tous les siècles de l'Église ont reproduit, ce fait triste et consolant à la fois, que les chrétiens, qui ne sont jamais d'accord sur le dogme, le sont toujours sur la morale. Où chercher le secret de toute cette discorde et de toute cette harmonie? Mes frères, elle est dans cette profonde pensée de saint Paul : *Quand les gentils qui n'ont pas reçu la loi font naturellement les choses de la loi, ils trouvent leur loi en eux-mêmes.* Je viens, à l'aide de cet enseignement du grand apôtre, traiter devant vous cette grande question; je viens vous montrer, dans ce phénomène religieux, une disposition admirable de la providence de ce Dieu qui gouverne les cœurs de ses enfants comme il gouverne les mondes de l'espace, et nous aurons ensuite à examiner quels devoirs nous impose, à nous qui sommes chrétiens et par le dogme et par la morale, ce partage du christianisme qui met la discorde du côté des croyances et la paix du côté des devoirs.

Si vous comparez le dogme chrétien et la morale chrétienne sous le double rapport de leur source et de leur étendue, vous découvrirez sans peine la solution du problème : Pourquoi, dans la chrétienté, est-on d'accord sur la morale sans l'être sur le dogme?

1. Le dogme chrétien n'a qu'une source, la révélation. Ni la philosophie, ni la politique, ni la science, ni la poésie, n'auraient jamais fourni la doctrine chrétienne, toute composée de ces choses divines que *l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point entrées dans l'esprit des hommes*. Le génie humain, dans ses essors les plus sublimes vers la vérité, n'a rien imaginé qui ressemble à l'Évangile ; il n'aurait pas entrevu un rédempteur, même en reconnaissant le besoin d'une rédemption. Non, l'homme n'est pour rien dans le salut de l'humanité; c'est une œuvre toute divine; en d'autres termes, comment l'homme laissé à lui-même aurait-il inventé le christianisme, écrit l'Évangile et fondé l'Église? Comment aurait-il fait descendre Jésus du haut des cieux et de la droite

u Père, et disposé pour lui un Thabor ou un Cal-
aire? Comment aurait-il creusé et rouvert, dans
e monde où la mort est permanente, une tombe
e trois jours? Aussi, dans le dogme chrétien, par
ela même que tout est divin, tout est supérieur à
ı raison. Rien ne contredit la raison, mais tout
étonne, l'humilie et la confond; elle se sent elle-
même, quand elle devient chrétienne, placée sur
es bords de ces profondeurs où les anges ne re-
ardent qu'en tremblant; elle fait comme eux; elle
emble, et se prosterne, et adore en silence, et se
arde d'*obscurcir le conseil de Dieu par des paroles
ans sagesse*. Toutefois, dans ce silence même, quel-
ue humble et confiant qu'il soit, il faut bien que
ı raison remplisse son office, joue son rôle, et ar-
ve non-seulement à croire, mais à *savoir en qui
le a cru;* il faut bien qu'elle se fasse une idée
ette et positive de ces enseignements divins, et
s prenne en un certain sens qui paraît vrai, et
s range en un certain ordre qui semble celui de
ur importance. Or, comme chaque homme a son
ıtelligence et qu'avec cette intelligence que Dieu
ı a donnée, il fouille pour ainsi dire dans le tré-
or commun de la révélation, il en résulte néces-

sairement que chacun se choisit son propre trésor de croyances; que chacun voit la révélation et juge la vérité de son point de vue, et que les intelligences étant de portée différente, les conclusions sont de différente justesse, les convictions sont de différente nuance. Le fond est pour tous les chrétiens le même; c'est l'Évangile; mais ce fond devient pour chacun l'Évangile lu avec son esprit, compris avec son entendement, senti avec sa sensibilité, et de là les diverses interprétations; de là cette perpétuelle lutte des croyances, cette perpétuelle opposition des dogmes, qui n'est au fond que la lutte ordinaire des intelligences, et ces diversités de sentiments sont inévitables et ne finiront pas avant que la foi soit changée en vue, parce que l'homme n'est pas *naturellement* chrétien, parce que dans ses facultés naturelles il ne trouve rien de la doctrine chrétienne, parce que sa raison seule ne lui enseigne rien des dogmes de l'Évangile.

Mais l'homme est *naturellement* moral; ses facultés, ses ressources, ses forces naturelles lui enseignent donc quelque chose de la morale révélée, et tandis que le dogme n'a qu'une source, la révélation, il se trouve que la morale en a deux, la ré-

vélation et la conscience... Mes frères, j'ai hâte de mettre devant vous cette pensée qui peut-être vous étonne, sous la garantie de saint Paul. Le grand apôtre des gentils nous enseigne que *quand les gentils* ou les païens *qui n'ont pas reçu la loi*, c'est-à-dire la loi écrite, la loi positive, la loi révélée, *font naturellement les choses de la loi, ils trouvent leur loi en eux-mêmes*. Est-ce là faire injure au christianisme, rabaisser l'Évangile, dénigrer la révélation? Non, vous ne soupçonnez pas saint Paul de ces vastes erreurs. Qui mieux que lui a su donner à la foi toute sa valeur? Sa pensée au contraire est de montrer que l'Évangile est d'accord avec la conscience du genre humain; que la loi morale de l'Évangile est une confirmation et un complément de la loi morale de la conscience; que Jésus-Christ n'est pas venu, par ses exemples et ses préceptes, enseigner une vertu fictive, exagérée, impossible, surhumaine, mais une vertu à notre portée, et qu'ainsi les hommes sont toujours sous une juste condamnation, le fidèle s'il désobéit à sa révélation, le gentil s'il désobéit à sa conscience. Mais il demeure évident, par cette mémorable et profonde assertion de saint Paul, que la morale a deux

sources, la révélation et la conscience, et que le croyant trouve dans sa conscience un écho qui répond aux commandements de sa foi, comme le gentil trouve dans la sienne un guide qui l'entraîne, à son insu peut-être, vers les vérités et les saintetés de l'Evangile.

De ces faits, que l'autorité de saint Paul et toute l'expérience du monde confirment de concert, il résulte que le dogme chrétien tient plus d'une science, et la morale chrétienne plus d'un instinct qui se déclare, d'un sentiment qui se développe; on apprend le dogme, on n'apprend point la morale; dans la croyance, l'esprit entre pour plus que le cœur; dans la pratique, c'est le contraire; le cœur entre pour plus que l'esprit; être convaincu, c'est croire et savoir; être bon, c'est croire et aimer. Ne prenez ici aucune de mes assertions dans un sens absolu; je suis loin de prétendre que le sentiment ne soit pour rien dans l'ardeur des convictions religieuses ou que la raison demeure muette en nous lors de la pratique des vertus chrétiennes. Mais il est certain que dans une religion le dogme parle plus à l'entendement et que la morale s'adresse plus directement au cœur, et les

hommes, vous le savez, se ressemblent par le cœur autant qu'ils diffèrent par l'intelligence et l'éducation. Cette simple remarque explique assez comment la discorde des intelligences peut s'apaiser par l'harmonie des âmes; comment dans le domaine de la religion la lutte ne porte que sur le dogme; comment, en un mot, on est d'accord sur la morale sans l'être sur la foi. Il y a mille manières d'interpréter la doctrine, il n'y en a qu'une d'interpréter la morale. Sur le terrain de l'enseignement de la vérité, les hommes ne se reconnaissent point et se repoussent, parce qu'ils n'ont pas *naturellement* la même intelligence; sur le terrain plus ferme du devoir, ils s'entendent bien mieux, parce qu'ils ont *naturellement* la même conscience, qui voit sous le même aspect la loi parfaite de l'Évangile. La vérité chrétienne est nécessairement surnaturelle et mystérieuse, au-dessus de notre portée, supérieure à notre raison, toujours en partie insondable et incompréhensible, et dans ces ténèbres on se dispute; la morale chrétienne est nécessairement plus voisine de nous, à notre portée et à notre niveau, conforme à notre conscience, partout lumineuse, et dans cette lumière on s'entend.

Occupez-vous de rechercher quelle est la nature divine de Jésus, quelle est *la gloire qu'il possédait près de Dieu avant que le monde fût fait* : vous discuterez à perte de vue; occupez-vous moins de sonder sa nature que d'imiter son exemple, et *si vous demeurez en Christ, de vivre comme il a vécu* : dans ce travail d'imitation vous ne vous disputerez jamais.

II. Ces deux aspects du christianisme, ces deux moitiés, dirai-je, de la religion, diffèrent plus encore dans leur étendue que dans leurs sources. Le dogme, vous ai-je dit, est donné par la révélation; aussi, mes frères, il est immense comme elle. Dieu, son essence et sa nature, la gloire de son existence, la majesté de son empire, ses perfections pour autant que notre esprit les compte, unité, éternité, immensité, et son bonheur souverain, et sa toute-puissance, sa sagesse, sa justice, sa bonté; la création, c'est-à-dire le néant et ensuite l'existence; la Providence, c'est-à-dire Dieu continuant de surveiller et de maintenir les mondes, et toutefois abandonnant la matière au jeu régulier des lois physiques et les êtres intelligents à la liberté de leurs facultés morales; l'origine du mal parmi

les enfants de Dieu et les sphères du firmament, du mal que Dieu déteste et qui ne peut être son ouvrage; et la révélation, ses monuments, ses preuves, ses garanties, la promesse du salut, quarante siècles et plus de préparatifs et d'attente; les prophéties et leur fidélité; les miracles et leurs mystères; le Sauveur enfin, sa gloire divine et son œuvre terrestre, la crèche, la croix, la tombe; les apôtres, leurs pouvoirs et leur mission; l'Eglise, l'Eglise avec ou sans autorité, l'Eglise avec ou sans traditions, l'Eglise avec ou sans hiérarchie, le culte avec ou sans pompes et les sacrements avec ou sans mysticisme, et au delà du siècle qui s'écoule et de bien d'autres siècles qui se préparent sous les voiles de l'avenir, au delà de notre mort et de tant d'autres morts humaines dont ce monde doit voir le deuil, une fin du monde, une résurrection, un jugement, l'immortalité et le ciel avec tout ce qu'il nous cache de joies inconnues, de gloires mystérieuses, de sciences nouvelles et de tendresses épurées.... Mes frères, devant ce tableau, qui ne s'arrête effrayé?... Quel champ immense de recherches entr'ouvert devant la raison! Quel sujet immense de méditations offert

à la foi! Sans doute, il y a de tous côtés dans ce domaine où l'intelligence se promène confondue, où la piété se prosterne éblouie, il y a des bornes devant lesquelles il faut de force reculer. Mais ces bornes incertaines, à quelle distance elles sont placées du point de départ! L'horizon des croyances de notre âme recule, et s'agrandit, et s'élève, à mesure qu'on s'approche pour saisir la vérité religieuse et la considérer de plus près, et vous vous étonneriez que, marchant à l'aventure dans cette étendue sans limites déterminées, les hommes ne fassent pas tous les mêmes découvertes, les mêmes expériences, les mêmes remarques, ne ramassent pas les mêmes vérités, ne se donnent pas les mêmes explications; et vous vous étonneriez en voyant chacun se persuader que les siennes sont les meilleures, sans même s'arrêter longuement à faire la comparaison.... Mes frères, la matière est trop riche et trop féconde pour que les discussions n'éclatent pas sans cesse; quand il y a tant à penser, il est inévitable que les hommes pensent différemment.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas rétrécir ce champ sans bornes? Pourquoi ne pas trier

parmi tant de dogmes, et choisir dans cette multitude de doctrines celles qui seules sont véritablement décisives, salutaires, fondamentales? Pourquoi ne pas les mettre hors de cause, à l'abri des contestations et des commentaires, et livrer le reste aux disputes des hommes? Ce reste sera toujours suffisant pour donner un aliment aux disputeurs de chaque siècle à son tour, et pour servir d'exploitation à la science..... Mes frères, qui fera ce triage? Qui sera chargé de cette répartition des enseignements du christianisme? Qui déclarera telle doctrine indispensable au salut, et telle autre seulement utile au progrès? Où est donc l'infaillible sagesse que vous chargerez de tracer la redoutable ligne de démarcation entre le nécessaire et l'utile? Où est l'autorité divine qui tranchera en deux l'évangile du Seigneur, et qui nous dira : Prenez cette moitié, le salut y est, et quant à ces parties détachées, disputez-vous à l'aise sur leur contenu..... O mes frères! c'est là ce qu'on a tenté souvent sans l'avouer avec cette franchise, et on l'a tenté toujours sans succès. L'Église même, qui prend l'infaillibilité pour base, n'a jamais su dire d'une manière positive et complète à ses docteurs

et à ses fidèles, ce qui est de science et de discipline, et par conséquent mobile, et ce qui est de dogme, c'est-à-dire invariable. Ne voyez-vous pas, en effet, que c'est seulement déplacer les questions au lieu de les résoudre, seulement déplacer les querelles au lieu de les apaiser? Discuter sur le sens des dogmes, ou discuter sur leur importance relative et leur influence quant à notre salut, sont des disputes qui reviennent à la même discorde; et que vous vous partagiez sur la vérité ou sur les effets de la vérité, c'est au fond une même mésintelligence. Non, non, le dogme chrétien comprend Dieu et la création, Christ et le salut, la révélation et l'immortalité, c'est-à-dire, l'infini sous tous ses aspects, divins et humains, et sur l'infini, les hommes ne seront jamais du même avis.

Voilà, chrétiens, le dogme du christianisme; sa grandeur répond à la grandeur même de Dieu. L'on peut en dire ce que le poëte sacré nous dit de Dieu même : *Si je monte aux cieux, tu y es, et si je descends aux abîmes, tu y es encore!* et puisque le dogme à ce point est immense, voyez combien en comparaison la morale est petite..... Il est vrai que je ne m'apprête point à vous parler de cette mo-

rale diffuse, théorique, méditative, qui ne sait point rester terre à terre avec notre conscience, qui se perd dans les nues, demande compte à Dieu de ses commandements au lieu de les suivre, et de ses jugements au lieu de les adorer; examine avec Job si la vie est un bien et s'il est permis de maudire le jour de sa naissance, et s'asseoit avec Christ sur le siége judicial du monde pour épier sa justice et savoir s'il prononce selon l'équité. Mes frères, quand on soulève de sa main vacillante la balance éternelle, on a changé la morale en dogme, et les disputes envahissent le domaine de la morale. Ce n'est pas, je l'avoue, que la morale n'ait son côté céleste, suprême, divin, puisqu'elle est la volonté de Dieu comme la vérité est sa science; mais quand on l'étudie, dirai-je, au ciel plutôt que sur la terre, dans la pensée de Dieu plutôt que dans la conscience de l'homme, dans les systèmes de l'idéal de la perfection plutôt que dans les simples préceptes de la révélation, les simples exemples de Jésus et les directions sincères de la conscience, la morale disparaît, le dogme usurpe sa place, et la paix se perd dans l'immensité de la doctrine chrétienne. Je vous

parle seulement, mes frères, de la morale pratique, de la morale consciencieuse, de la morale telle que Jésus la recommande et la met sous nos yeux dans sa vie, de la morale en un mot qui n'est pas une conviction de l'esprit, mais la puissante et douce habitude du bien. En comparaison de la sphère incommensurable où, sur les ailes de la foi, votre ferveur vous entraîne, voyez dans quelle sphère plus restreinte, mieux proportionnée à vos forces, vous vous trouvez aussitôt. Le dogme, vous disais-je, c'est l'infini; ce sont les pensées, les sentiments, les actions de Dieu... La morale, c'est une de vos actions, c'est une de vos tendresses, c'est votre puissance d'aimer appliquée à l'amour de Dieu, du prochain et de vous-mêmes; la morale, c'est la suite de vos affaires de chaque jour et l'enchaînement de vos devoirs de famille; la morale... c'est l'honneur dû à son père et à sa mère, et l'amour dû aux enfants que Dieu nous a donnés; la morale... c'est la vertu de chacun dans sa profession, quelle qu'elle soit; c'est la probité du marchand derrière son comptoir, d'où il doit jeter loin *la fausse balance qui est en abomination à l'Éternel;* c'est la probité du commerçant qui

doit briser sa plume avant qu'elle lui serve à tracer un chiffre faux... la morale, c'est la foi des serments et la sincérité des paroles ; la morale, c'est souvent quelque chose de plus petit encore, c'est la pite de la veuve à la porte du temple; c'est un verre d'eau donné au nom de Jésus, c'est une des miettes tombées de la table des riches dans la main des pauvres Lazares. O mes frères! dans ces choses si saintes cependant, si belles, si précieuses, il n'y a pas assez de place pour mettre de stériles disputes, et les chrétiens sont *naturellement* portés à s'entendre sur leur prix, et *naturellement* sur ces pratiques de vertu chrétienne, tous les cœurs se font écho. Le champ immense du dogme n'est pas également éclairé par la lumière de la foi; il ne pouvait pas l'être; il offre des points obscurs, mystérieux, ceints de ténèbres, et quand on s'avance vers ces ténèbres, on y marche rarement du même pas, on se dispute en chemin. Le champ plus rétréci et plus familier de la morale est éclairé partout d'une égale splendeur; les clartés de la révélation s'y mêlent avec celles de la conscience, et dans cette harmonie de lumière, les disputes n'éclatent point ou s'apaisent en naissant. Oui, c'est

un admirable arrangement de la sagesse et de la bonté divine, que le dogme soit si grand qu'on puisse y discuter toujours, et que la morale ait un champ si bien mesuré et circonscrit que les discussions y soient impossibles. Quand la charité dominera toutes les diversités de croyance et toutes les luttes de religion, elles ne serviront plus qu'aux progrès de la foi. Oui, nous devons ardemment bénir Dieu que les querelles soient du côté de la doctrine et la paix du côté de la morale; il en résulte que si nous ne pouvons faire de la théologie avec tous les chrétiens, nous pouvons faire avec tous de la charité. C'est là une trêve de Dieu qui tient toujours; c'est là le terrain commun sur lequel les disciples de Christ peuvent se rencontrer..... Seigneur! tu as livré le monde et la nature à nos disputes et tu as bien fait : il fallait ce thème d'études à notre intelligence; tu as livré le dogme à nos disputes, et tu as bien fait : il fallait que la foi eût à lutter contre le doute et contre elle-même; mais tu n'as point livré à nos disputes la morale, la charité, la vertu, parce qu'il s'agit, non de les discuter, mais de les accomplir!

Je tenterais en vain, mes frères, d'effleurer tous les aspects de la matière féconde que j'ai essayé de vous développer dans ce discours, et de vous signaler toutes les conséquences qu'il serait juste de déduire des paroles de mon texte, un des aperçus les plus vastes du génie de saint Paul, un des coups d'œil les plus profonds qu'il ait jetés à la fois dans le cœur humain et dans le christianisme. A vrai dire, je n'ai tiré parti que d'un seul mot du texte; je me suis appuyé seulement sur l'idée que lorsque les gentils parviennent à faire *naturellement* les choses prescrites par la loi de Dieu, leur conscience est leur loi, et j'ai pris ce mot dans le sens approuvé par tous les interprètes dont l'opinion fait autorité, ceux dont le génie a défendu le dogme du lendemain de la réformation autant que les critiques plus récents qui ont profité de trois siècles d'étude pour avancer la science. Il faudrait surtout, pour ne rien omettre dans cette vaste discussion, examiner ici la désolante opinion de ces fanatiques qui donnant un démenti à saint Paul, ont soutenu que les gentils ne pouvaient avoir dans

leur conscience une loi salutaire, qu'il n'a jamais existé de vertu en dehors du christianisme, et que les belles actions des païens, consacrées par l'admiration des siècles, n'ont été, selon l'expression d'un de leurs accusateurs, que de brillants péchés. Il faudrait ensuite stigmatiser l'erreur dangereuse de ces hommes, les gentils de nos jours et gentils au sein du christianisme, qui démentent en sens contraire les enseignements de l'Apôtre et tirent étrangement des paroles du texte, la conséquence que la foi est inutile, comme si la sainteté chrétienne pouvait être scindée, comme si ce n'était point *la vérité qui sanctifie*, comme s'il était possible de reconnaître en Jésus le saint et le juste, sans le reconnaître pour le divin Consommateur de la foi. Non, ainsi que dans l'homme la raison et l'activité, dans le chrétien la foi et la charité sont toujours inséparables et l'une dépendante de l'autre ; la perfection chrétienne, la vraie sanctification est donc impossible en dehors du christianisme..... Il faudrait encore vous démontrer par les faits combien est excellent cet arrangement divin, qui n'a laissé les diversités se prononcer que dans le champ du dogme et qui a environné la morale d'une atmo-

sphère de paix où elle respire et se meut en liberté.

Par les faits!... ai-je dit? O mes frères! le monde et le christianisme auraient-ils pu supporter plus d'intolérance et plus de guerres religieuses que le fanatisme n'a réussi à en fomenter? Quelle longue traînée de supplices et de douleurs les seules querelles du dogme ont laissée dans l'histoire, et que serait-il advenu si des querelles de morale en avaient enfanté autant, s'il fallait doubler toutes ces persécutions, ces tortures et ces larmes?... La douce lumière de l'Évangile n'aurait-elle pas disparu à l'ombre de tant d'échafauds, à la fumée de tant de bûchers?... Mais je rappelle ma pensée prête à s'égarer au milieu de ces lugubres souvenirs, et de tous les faits qui montrent comment en religion on peut arriver à la paix par la morale, je ne veux en citer qu'un seul, qui nous amènera facilement aux dernières pensées de ce discours.

Ce fait, mes frères, se voit et se multiplie de toutes parts sous vos yeux; ce fait, une foule de vos cercles de famille me le fournit, et je l'ai mille fois étudié au coin de vos foyers domestiques et dans l'intimité de vos relations les plus chères; ce fait, c'est la présence au sein d'un grand nombre

de vos maisons des deux communions qui divisent la chrétienté. Dans notre patrie, dans notre cité, dans notre troupeau, l'Église romaine et la nôtre se pressent et se touchent de toutes parts, et se rencontrent en des familles où des deux côtés, il y a un siècle à peine, on aurait frémi de l'idée de mettre ensemble ce qu'on appelait d'un côté une idolâtrie, une abomination, de l'autre une rébellion, une hérésie. Du haut de cette chaire, quand mes regards parcourent les rangs de l'assemblée (et combien de nos collègues ont ailleurs la même diversité sous les yeux!), je vois l'époux et l'épouse, le père et le fils, la mère et la fille, le frère et la sœur, portant comme chrétiens deux noms d'église différents et appartenant à deux communions différentes..... Eh bien, dans les familles ainsi partagées, sur quelle base la paix de la vie domestique est-elle établie? sur la doctrine ou sur la morale? sur quel terrain commun est-on convenu, instinctivement peut-être, de se rencontrer toujours? sur celui de la foi ou celui de la vertu? En un mot, quelle garantie mutuelle s'est-on donnée de concorde et d'harmonie, qui pût d'avance imposer silence à tout anathème, prévenir toute guerre in-

testine de religion, et rendre possible la vie en commun? Cette garantie, a-t-on été la chercher dans les décrets d'un concile ou les enseignements d'un synode?... Non; vous le savez tous, les uns par expérience et pour en avoir fait l'épreuve; les autres par souvenir et pour en avoir fait l'observation; vous le savez tous, et je vous en prends tous à témoin devant Dieu et les hommes : cette garantie n'a été trouvée que dans la morale religieuse. Au sein de ces familles, quand la paix cesse, c'est que les dogmes se croisent, c'est que les croyances se combattent; c'est que l'on s'occupe de doctrines et non de devoirs; quand la paix revient, c'est que chacun se tient à l'écart, quelque triste que soit cet isolement religieux, dans la solitude religieuse qu'il s'est faite, et que l'on ne s'aborde que sur les points de morale, sur les obligations communes de la tendresse conjugale, de la piété filiale, de l'amour paternel, de la vertu, de l'intégrité, de la charité; alors l'orage se dissipe, et le calme renaît, et quand on n'a pas le bonheur de posséder en famille la paix religieuse de la foi, l'harmonie divine de la piété, il ne reste qu'à savoir se contenter de celle de la morale.

Le tableau que je viens de vous tracer a tellement de nos jours son modèle partout, qu'on peut mettre tout fanatisme au défi d'en contester la ressemblance, et pour revenir encore à la pensée profonde de saint Paul, c'est *naturellement* que cette sorte de paix s'établit. Tous vous conviendrez aussi que l'intérêt de votre bonheur est d'accord avec ces principes ; la vie domestique serait un enfer anticipé, si deux croyances sans cesse en présence devaient saisir les occasions sans cesse renaissantes de se combattre. Il serait facile aussi de vous démontrer que la religion, en dernière analyse, ne peut que gagner à cette paix fondée sur la morale; que gagnerait-elle à des excommunications en ménage, à une constante polémique de famille? Telle est donc, il vous est impossible de ne point le reconnaître, telle est la position que deux cultes différents doivent prendre dans la vie privée et au sein d'une famille chrétienne..... Mes frères, voici la conséquence irrésistible et de ces principes et de cet exemple; cette position, il faut que tous les cultes la prennent dans la vie publique, au sein de la grande famille, de secte à secte, d'église à église, dans la chrétienté entière. Diversité de

sentiments sur le dogme, accord de sentiments sur la morale, tel est aujourd'hui, tel sera pour de longs siècles encore, s'il est permis à la prévoyance humaine d'en juger, l'état religieux du monde chrétien. La paix ne s'établira donc dans la chrétienté que par la morale, par la vertu, par la charité et la sainteté, et non par le dogme. C'est par la morale qu'on doit arriver à professer le respect mutuel des opinions sincères, à trouver le secret d'apaiser les dernières fureurs et de déjouer les dernières ruses de l'intolérance ; c'est par la morale qu'on doit arriver à distinguer en religion la forme du fond, l'accessoire du principal, ce qui est variable et passager de ce qui est éternel ; c'est par la morale qu'on doit arriver à ne reconnaître aucun privilége d'anathème, aucune jurisprudence d'excommunication, et à n'avouer de juge des religions que le Seigneur ; c'est par la morale qu'on doit arriver à voir chaque prêtre de la chrétienté, d'une main soutenant l'autel qu'il dessert et tendant l'autre à tous ses frères, même à ceux qui devant cet autel passent sans fléchir le genou, et s'ils la refusent, ne la relevant que pour les bénir et leur donner rendez-vous dans les cieux. Déjà

cette sainte unité de la morale évangélique, cette heureuse alliance de la vertu chrétienne est comme fondée de nation à nation; tous les peuples chrétiens y sont entrés; tous n'admettent aujourd'hui qu'une loi de devoir sous laquelle toute conscience doit plier; il reste à faire un nouveau progrès plus difficile, c'est de fonder sur la même base l'union de toutes les églises, de sorte que d'un bout de la chrétienté à l'autre, de continent en continent et d'île en île, retentissent du haut de toutes les chaires chrétiennes, quelque sacerdoce qui les occupe, ces paroles de fraternité et de sanctification: Si vous ne croyez pas les mêmes dogmes, vous suivez les mêmes commandements. Alors *l'unité de l'esprit se conservera par le lien de la paix*; alors les disciples de Christ comprendront mieux qu'il n'y a qu'*un Seigneur, une foi, un baptême;* alors les hommes lèveront les yeux au ciel et ils verront mieux le vol infatigable de l'*ange qui porte l'Évangile éternel à toute race, à toute tribu, à toute langue, à toute nation*, et tous comprendront que si *ces trois choses demeurent la foi, l'espérance, la charité, la plus excellente c'est la charité*.... Pour en venir là, pour hâter ce triomphe de la morale et cette réconcilia-

tion des cultes par elle, pour travailler à convaincre le monde que de ces trois choses, la charité est en effet la plus excellente, le premier pas à faire est de vous en convaincre vous-mêmes et de la pratiquer dans toute sa divine étendue. *Gardez le dépôt de la foi dans une conscience pure*, et que rien ne domine sur votre foi, si ce n'est votre amour. Par l'harmonie de votre croyance et de votre conduite, préparez, préparez de loin l'harmonie de toutes les convictions et de toutes les consciences. A chaque péché qui se présente, sachez vous dire : Je vais être d'accord en ce moment, si je le commets, avec tous les méchants, tous les rebelles, tous les ouvriers d'iniquité, quel que soit leur champ de travail, avec les démons même dans le leur ; à chaque devoir qui se présente, sachez vous dire : Si je le remplis, je vais être d'accord avec tous les hommes vertueux répandus sur la face de la terre ; avec les gentils quand ils parviennent à faire *naturellement* les œuvres de la loi ; avec les fidèles qui possèdent la loi meilleure de la révélation et qui la suivent ; avec tous les élus de Christ qui l'aiment, quelle que soit leur part de lumière, leur forme de culte, leur nuance de foi, et de quelque nom de secte que l'on

ait voulu les flétrir; je vais être d'accord avec les saints dans la gloire céleste, avec les habitants bienheureux de ces mondes meilleurs où la volonté de Dieu est faite comme nous lui demandons qu'elle le soit ici-bas, avec les anges, nos concitoyens futurs..... je vais être d'accord avec Christ... je vais être d'accord avec Dieu même... et cet accord qui commence sur la terre par une humble et petite vertu pour laquelle le Seigneur a dit : *Ma grâce te suffit!* se prolongera dans les demeures célestes d'éternité en éternité!

L'HOMME

DEVANT LA NATURE.

L'HOMME

DEVANT LA NATURE.

Quand je regarde les cieux, l'ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as agencées;

Je dis : Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le Fils de l'homme, que tu le visites?

Tu l'as créé un peu moindre que les anges; tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

(Psaume VIII, 4, 5, 6.)

Mes Frères,

ıe David dans un de ces transports où son ı et sa piété semblaient se confondre, dans un ıs ravissements sublimes auxquels il aimait à se livrer, se soit écrié, après quelques mo- s de contemplation, à l'aspect des merveilles s splendeurs du ciel de l'Orient : *Qu'est-ce que me mortel*, ô Dieu, *que tu te souviennes de lui, et de l'homme que tu le visites?*... voilà un senti- : que vous partagerez tous, qui peut vous

émouvoir, mais qui ne peut vous surprendre, et ce cri d'humilité est sorti quelquefois de votre cœur comme du sien. Mais qu'un moment après, avec cette liberté de transition qui n'appartient qu'à ce genre de poésie, David ne songe plus qu'à la dignité de la nature humaine, se relève tout à coup de l'abaissement où il était descendu avec tant d'humilité, et ajoute de cet homme mortel : O Dieu, *tu l'as créé un peu moindre que les anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur*; voilà peut-être un trait de génie dans le poëte, mais qui semble un mouvement d'orgueil dans le fidèle. On cherche avec incertitude comment deux émotions si diverses ont pu se suivre de si près dans l'esprit du Psalmiste; on conçoit d'avance qu'il serait intéressant de lever cette contradiction apparente, et après s'être prosterné avec lui devant la majesté du Créateur de l'univers, de reprendre avec autant de confiance que David sa place dans la création, et de s'asseoir, comme il le veut, un peu au-dessous des anges, mais bien au-dessus du reste des créatures.

Nous n'entreprendrons point une tâche inutile en essayant de deviner le secret de ces émotions,

et de savoir comment le spectacle de la nature a rempli presque dans le même moment l'âme du Psalmiste de deux pensées si fortes, si expressives, si grandes, et qui au premier abord paraissent si opposées. L'effet que produit l'aspect des merveilles de la nature se complique de mille manières, varie de mille façons, change à chaque instant, dépend en partie de nous-mêmes, et quelquefois au contraire agit sur nous avec une force irrésistible, supérieure à notre force et indépendante de notre volonté. Ces impressions sont d'autant plus surprenantes, que l'empire de l'habitude est toujours là pour les affaiblir. Vous savez, en effet, et qui ne le sait? vous savez que l'habitude exerce sur ces impressions plus que sur toute autre son glacial empire. Les scènes les plus imposantes ou les plus gracieuses du globe que nous habitons, l'immensité des mers comme la verdure des champs, la splendeur uniforme du jour, l'éclat de l'aurore, ou les teintes du soir, ou les mille splendeurs de la nuit, les montagnes chargées de leurs neiges éternelles ou les volcans lançant leur lave enflammée, toutes ces merveilles que nous revoyons sans cesse ne trouvent souvent en nous que des spectateurs

froids et désenchantés; l'ennuyeuse satiété nous poursuit au milieu de toutes ces beautés; nous nous soucions peu de les voir aujourd'hui, uniquement parce que nous les avons vues hier; le moindre phénomène nouveau, le moindre météore extraordinaire nous frappe plus que tous les mondes qui brillent dans l'azur, et pour se délivrer entièrement du joug de cette habitude, pour goûter dans toute sa force l'émotion délicieuse que produirait sur nous l'aspect des cieux vus pour la première fois, il faudrait, selon le témoignage unanime des voyageurs, il faudrait pouvoir changer tout à coup d'hémisphère, se transporter en un instant du nord au midi, et se donner ainsi le spectacle soudain de ces cieux nouveaux, de ces constellations nouvelles que vous ne connaissez pas.

Mais il arrive que notre âme échappe quelquefois à ces chaînes, reprend pour un moment la libre activité qui lui appartient, se réveille du sommeil involontaire de l'habitude, refait et recommence pour ainsi dire ses émotions et revoit les choses comme si elle les voyait pour la première fois. Ne me demandez pas comment elle prend ces

sublimes essors. Qui le sait, et qui le saura? c'est un de ces secrets ensevelis dans les derniers replis de notre être, et que nous ne saurons peut-être jamais; quelquefois un rien, un son, un mot, une idée, une image, une lecture suffit pour nous donner ces moments d'énergie; quelquefois on n'y arrive qu'après une longue journée, une longue nuit de travail ou de méditation. Mais lorsqu'ils viennent, quelque cause qui les produise, que ces moments sont heureux! Mes frères, qui de vous ne les a pas connus? qui de vous n'a jamais été saisi tout à coup d'admiration à la vue de quelque tableau de la nature? qui de vous ne s'est jamais livré avec délice à ce noble enthousiasme, et sentant alors un ravissement sublime s'emparer de tous vos sens, transporté en un instant de mondes en mondes et de cieux en cieux, n'avez-vous pas entendu une voix secrète vous dire que le Créateur de tant de merveilles devait être plus admirable qu'elles toutes?

Nous touchons ici, mes frères, au secret que nous cherchons; nous approchons de l'explication du double sentiment que la contemplation de la nature inspirait au poëte sacré. La nature séparée

de son Créateur, considérée à part du Dieu qui l'a faite, n'est plus qu'un vain spectacle, inutile, incompréhensible, fatigant même, un vain appareil où tout est mort; c'est toujours le même éclat : il y manque pour le sanctifier *cette gloire que les cieux racontent* au fidèle; c'est toujours le même ordre invariable : il y manque *cette science qu'un jour raconte à un autre jour, et une nuit à une autre nuit*; mais tout dans la nature prend un autre aspect, quand la pensée de Dieu plane en quelque sorte sur l'immense spectacle, quand sa présence remplit l'immensité, quand ces nuages resplendissants ou sombres sont la poussière de ses pieds, quand son nom est écrit sur chaque verte feuille comme sur le front des astres, quand Dieu est partout; alors deux émotions se pressent et entrent à la fois dans le cœur; on est confondu de la petitesse de l'homme dans le monde matériel et visible : *O Dieu! qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui et le visites?* Mais on reconnaît toute la dignité de l'homme dans le monde intellectuel et moral, dans l'ordre des créatures raisonnables et sensibles, et David pouvait donc ajouter sans se contredire :

Tu l'as créé un peu moindre que les anges; tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

Efforçons-nous, mes frères, d'approfondir et de justifier ces deux sentiments.

Une réflexion préliminaire doit nous arrêter un instant, venir d'avance à l'appui de la suite de ce discours, et prévenir que vous ne me demandiez si David, au milieu des transports qui lui ont dicté cette ode, a pensé tout ce que je vais vous dire: Mes frères, je ne sais; mais il y a deux manières bien distinctes de penser, que nous connaissons tous, et je n'ai pas besoin pour m'expliquer d'employer des termes qui sortent du langage ordinaire. Quand l'esprit est occupé d'un objet fixe, d'un objet unique, il ne pense qu'à cet objet même; aucune distraction ne l'entraîne, aucune rêverie ne le détourne, toute l'attention est arrêtée sur cet objet simple et ordinaire, et l'on ne voit plus que lui. C'est un calcul, un travail, un intérêt de ce monde; c'est un de ces mille détails qui nous attirent, qui nous amusent, ou qui nous offensent et nous déplaisent ici-bas; en un mot, c'est le plus

souvent une chose de la terre, et ces choses sont pour la plupart si petites et si frivoles que nous les embrassons d'un regard, et que lorsqu'on interrompt le cours des réflexions qu'elles font naître, en nous disant : A quoi pensez-vous ? nous pouvons répondre d'une manière précise, montrer le foyer dont on aperçoit le rayonnement, et dire : Je pense à cela. Il en est autrement lorsque nos méditations s'ouvrent un champ plus vaste, se portent sur des objets plus grands, s'élèvent à des notions plus générales, se livrent à des recherches plus sublimes, et sans multiplier les exemples que je pourrais vous citer, sans sortir des tableaux que le texte nous retrace, prenez pour exemple les pensées mêmes qu'excite la contemplation des cieux. Lorsqu'au milieu du calme d'une belle nuit, vous vous abandonnez aux émotions profondes que ce magnifique spectacle ne manque jamais de produire, si alors on vous demandait tout à coup : A quoi pensez-vous? que pourriez-vous répondre? votre réponse serait-elle précise et déterminée, comme lorsqu'il s'agit seulement du compte de quelques intérêts ou de l'arrangement de quelques affaires purement terrestres? pourriez-vous dire même si

vous pensez à tel astre plutôt qu'à tel autre, à leurs mouvements ou à leurs distances, à leur nombre ou à leur durée, à leur masse ou à leurs splendeurs, à l'immensité dont ils marquent les espaces, à l'éternité dont ils comptent les âges, à leurs habitants peut-être, au Dieu qui les a faits, qui peut-être un jour nous permettra de les visiter, en un mot, à ces idées vagues et confuses, innombrables comme ces mondes mêmes, mais nobles et délicieuses, qui vont et viennent au fond de nos cœurs, aussi rapides que les rayons des astres qui les excitent? Non, mes frères, dans toutes les méditations de ce genre, il y a quelque chose de vague et de rêveur, dont on ne peut se rendre compte dans le moment même. Mais lorsque l'esprit a repris sa tranquillité ordinaire, on peut examiner à loisir les impressions que l'on a reçues. Vous ne me demanderez donc pas si les réflexions auxquelles nous allons nous livrer se sont offertes à l'esprit de David; il suffira, pour être justes, qu'elles expliquent et justifient les deux sentiments, l'un d'humilité, l'autre de gloire, qu'il exprime dans ce cantique avec tant d'énergie.

I. Et d'abord, mes frères, la première pensée que réveille l'aspect des cieux est celle de l'im-

mensité ; il vous est impossible d'y échapper; il vous est impossible de regarder un instant les cieux sans que votre esprit ne se jette dans les profondeurs de l'espace; vous pouvez ici vous servir des signes qui vous plairont le mieux, des calculs les plus effrayants ou des images les plus simples; vous pouvez lancer devant vous une flèche et vous demander où elle tombera, ou bien vous rappeler que deux étoiles, qui semblent se toucher et se confondre, sont placées à des distances incommensurables l'une de l'autre : il importe peu; ne craignez pas d'exagérer, et représentez-vous comme vous voudrez l'immensité; mais il faut que vous vous la représentiez. Ces astres, ces soleils qui semblent se multiplier à mesure que vous les regardez, vous conduisent en quelque sorte de sphère en sphère, de cieux en cieux, de système en système, et plus vous avancez, plus vous voyez les bornes de l'immensité reculer devant vous. Or, l'idée de l'immensité est toujours accompagnée d'un sentiment secret d'inquiétude. Involontairement on fait alors un retour sur soi-même; on se demande si l'on n'est pas perdu au milieu de tant de grandeurs, on se trouve imperceptible; on cherche sa place dans

l'immensité ; on s'étonne et l'on frémit en la voyant si petite, et l'on répète avec effroi : *O Dieu! qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, pour que tu le visites?* Il n'y a pas de courage qui surmonte ce genre de frayeur ; il faut bien se reconnaître faible devant le pouvoir qui dispose de l'immensité et la remplit à son gré de ses créations ; quelle force pourrait lutter contre cette force ou échapper à cet empire? Bien plus, il n'y a pas d'orgueil qui dompte ce genre d'humiliation ; devant l'immensité il faut bien avouer sa faiblesse, toute autre grandeur que celle de Dieu y reste inaperçue. Qui peut être assez fier pour se plaindre qu'on l'oublie, afin de s'occuper de l'univers, et que par moment on le perde de vue au milieu des mondes? Non, mes frères, il est impossible de n'être pas frappé de ce contraste ; en regardant les cieux, on voit, pour ainsi dire, l'immensité ; toutes ses profondeurs semblent se déployer à la vue ; on s'arrête avec terreur, on se penche un moment sur le bord de cet abîme sans fond dont on est comme environné, et la question redoutable s'échappe encore : *Qu'est-ce que l'homme, pour que Dieu se souvienne de lui ?*

Et cependant ces distances dont le génie humain ne connaît qu'une si faible partie, ces distances, que nos chiffres, tout admirables qu'ils sont, n'expriment qu'à peine, ces distances qui fatiguent même l'imagination que rien d'autre ne fatigue, ces distances ne nuisent jamais à l'harmonie qué présentent les cieux; la chaîne qui unit tous ces astres a beau être longue, immense, infinie, elle ne se relâche, elle ne se desserre jamais; en vain le jour succède au jour, et une nuit à une autre nuit; les nuits sont toujours les mêmes; en vain les générations se précipitent l'une après l'autre dans la tombe; chaque génération retrouve tous ces mondes où la précédente les a laissés; en vain les âges s'accumulent, en vain les mondes semblent vieillir, ils sont toujours jeunes... Les observations les plus rigoureuses, les mesures les plus exactes ont démontré que depuis des siècles le mouvement diurne du globe que nous habitons n'a pas varié d'un centième de seconde, et cette harmonie admirable règne de toutes parts dans les cieux... A côté de ce tableau, mettez celui de nos passions, de nos fureurs, de nos anxiétés, des désordres qui nous environnent de toutes parts, et dites s'il est

possible de ne pas demander : *Qu'est-ce que l'homme, pour que Dieu se souvienne de lui, et le fils de l'homme, pour que Dieu le visite?* Je sais quelle différence on peut m'objecter entre les lois constantes et inviolables qui régissent l'univers, et les lois morales données à des êtres intelligents et sensibles; je sais que l'ordre qui règne dans l'univers physique ne ressemble point à l'ordre d'un monde intelligent et libre. Mais je sais aussi qu'en dépit de ces froides distinctions qui ne frappent qu'après coup, le contraste ne manque jamais son effet. Il ne s'agit pas ici des calmes raisonnements de la métaphysique ou des longs calculs de l'astronomie; il s'agit d'un cantique de David; il s'agit des images de la poésie et des transports de la piété, et je vous le demande, après une journée consacrée ou perdue à débattre des intérêts ou à soutenir des droits de la terre, passée au milieu des emportements d'une querelle, des agitations d'une incertitude, des difficultés d'un parti à prendre ou des gémissements d'un malheur à subir, ne vous est-il jamais arrivé, au sortir de cet état pénible, de vous trouver tout à coup seul, au milieu du silence de la nuit, en présence du brillant spectacle des cieux,

et alors n'avez-vous pas été frappé de ce calme, de cet ordre qui y règne; n'avez-vous pas jeté un œil d'envie sur ces mondes qui semblent si paisibles; n'avez-vous pas senti quelque chose de cette paix mystérieuse descendre doucement au fond de votre cœur? Oui, vous aviez passé, sans vous en apercevoir, dans un monde différent, vous avez été tout étonnés qu'on pût se tourmenter et se travailler pour si peu de chose dans celui-ci. Mais, hélas! un regard, un bruit, un mot, un souvenir, le moindre dérangement suffit pour mettre fin à une rêverie si douce, pour nous ramener au milieu de *cette poudre à laquelle notre âme est attachée*, pour remettre sous nos yeux le tableau de la lutte de tant de passions à laquelle nous prenons part; et accablé de ce souvenir, on s'éloigne en quelque sorte de la tranquillité des cieux, et l'on se demande : *Qu'est-ce que l'homme, pour que Dieu se souvienne de lui?*... Ces cieux si beaux, éternels monuments de la majesté divine, *domicile arrêté de la demeure* de l'Eternel, témoins toujours prêts à répondre de sa sagesse et de sa puissance, ces cieux si beaux sont sans cesse occupés *à raconter sa gloire; l'étendue* toute entière, de quelque côté que nos regards la con-

templent et que nos calculs la mesurent, *donne à connaître les ouvrages de ses mains*; mais notre monde, avec tous ses habitants, que fait-il pour la gloire du Créateur? Petite étoile, à peine aperçue des astres les plus voisins, inconnue certainement des plus éloignés; monde de guerre et de péché, monde qui a tant oublié son Dieu, monde de tristesse et de mort, il a fallu une rédemption pour qu'il ne fût pas perdu sans ressource, et l'homme qui se glorifie d'être le roi d'un tel monde, l'homme fait de sa poudre et qui doit y rentrer, l'homme qui n'est jamais qu'un pécheur parmi d'autres pécheurs, et un mourant parmi d'autres mourants... *O Dieu! qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, pour que tu le visites?*

II. Voilà, mes frères, les deux pensées principales que la contemplation des cieux réveille en nous, et qui nous accablent et nous humilient, l'immensité qui se déploie à nos regards, l'harmonie qui parle à nos cœurs; c'est là en quelque sorte le langage que nous tiennent les cieux pour nous confondre, et il est impossible de ne pas l'é-

couter. Maintenant je dois relever votre courage, et vous montrer que ces mêmes pensées, celles de l'immensité qui vous étonne, celle de l'harmonie qui vous émeut, sont des preuves certaines de votre céleste origine, de votre céleste destinée, et achevant de vous apprendre ce que l'homme a été, ce qu'il est, ce qu'il sera, vous donnent le droit de vous joindre à cette noble exclamation du Psalmiste : *O Dieu! tu l'as créé un peu moindre que les anges; tu l'as couronné de gloire et d'honneur!* Et remarquez, avant tout, remarquez combien nous devons être sûrs de notre fait, si j'ose employer ce terme simple et fort, pour nous élever à un rang si sublime et nous attribuer un titre si beau. *Créés un peu moindres que les anges, couronnés de gloire et d'honneur!* Voilà donc ce que nous devions être. Hélas! que sommes-nous devenus? Voilà le rang que nous aurions pu occuper parmi les créatures de l'Éternel; hélas! qu'il est différent de celui que nous occupons! quel changement terrible a dénaturé la race humaine! quelle chute déplorable l'a renversée du faîte où le Créateur l'avait placée? Cependant elle n'a pas tout perdu; elle a conservé quelques restes de sa beauté primitive, quelques

traces de son origine céleste; dans son abaissement, elle se souvient de sa gloire, et l'empreinte de la ressemblance divine n'est pas entièrement effacée. Vous avez vu comment l'aspect des cieux nous conduit sans cesse à l'idée de l'immensité : songez, pour autant que la simplicité requise dans nos méditations religieuses le permet, songez combien cette pensée est profonde! Eh quoi! ces cieux, ces mondes, ces soleils, qui remplissent l'étendue, ne sont pas assez éloignés pour votre intelligence; vous pouvez encore vous figurer un éloignement plus grand; au delà de cet univers, vous vous représentez d'autres univers; votre esprit infatigable s'avance, s'avance sans relâche dans les profondeurs de l'espace, laissant loin, bien loin derrière vous cette terre où nous habitons, et tout à coup, à votre moindre commandement, votre esprit revient sur cette terre, y reprend sa place, et ne songe plus qu'à un brin d'herbe ou à un grain de sable. Quant à votre corps, c'est une chose étonnante que de voir combien peu de place il vous faut pour vivre; et pour mourir, il vous en faut moins encore; et pour être mort, on peut dire qu'au bout d'un peu de temps, il n'en faut plus. Mais pour

votre esprit, l'immensité seule est assez immense, et tandis que votre corps demeure attaché à la poudre, votre esprit habite où il lui plaît, parcourt librement l'étendue, et se rend contemporain de tous les âges et concitoyen de tous les mondes..... Mes frères, d'où vient cette faculté? c'est que vous avez été *créés un peu moindres que les anges et couronnés de gloire et d'honneur*; c'est que ce monde est votre prison et non votre patrie; c'est que votre corps est un instrument sans doute, mais aussi un lien; c'est que vous êtes réservés à des connaissances plus sublimes; c'est que votre empire est l'empire de Dieu! Et prenez garde que ces magnifiques prérogatives sont tellement inhérentes à notre nature, qu'il ne faut point d'étude, point d'effort, point d'apprentissage pour en jouir, et que sur ces sujets, en dépit de la différence de quelques phrases sonores, de quelques termes pompeux, le plus simple en sait autant que le plus sage. Ce que nous savons de l'infini, nous le savons tous. Ce n'est pas une science que vous avez apprise ici-bas, c'est *une lumière qui éclaire tout homme venant au monde*. Votre pensée à tous peut s'emparer ainsi des cieux et se les approprier pour un moment;

votre pensée à tous est aussi vaste que l'univers... Après cela, laissez dire le fanatisme; n'oubliez pas que vous êtes pécheurs; mais n'oubliez pas non plus que vous avez été *créés un peu moindres que les anges et couronnés de gloire et d'honneur.*

Cependant, que nous sert la science sans le calme et la paix? Venons à notre seconde pensée. Vous avez vu ensuite que l'aspect des cieux excite en nous une vive admiration de l'harmonie qui y règne, et un vif déplaisir des désordres de toutes sortes qui nous environnent ici-bas. Mais si notre monde est un monde de désordre, si c'est là l'état inévitable et universel du genre humain, si notre terre se ressemble de toutes parts, si elle porte partout l'empreinte des mêmes troubles et retentit du choc des mêmes passions, si cette manière d'exister est notre manière d'exister, pourquoi nous y déplaisons-nous? c'est là notre vie, et nous aimons la vie : d'où vient donc que nous n'y trouvons pas assez d'harmonie et de paix, et que nous ne l'aimons pas telle qu'elle est? Regardez autour de vous : quel être que nous connaissons n'est pas content de l'existence qui lui est échue en partage? *Les renards ont des tanières et les oiseaux des champs ont*

des nids. Quand l'orage gronde, eh bien! ils s'y retirent et attendent que l'orage soit passé. Que ne faisons-nous comme eux et de quel droit sommes-nous plus exigeants? De quel droit osons-nous dire que le monde, qui est notre monde, n'est pas assez bien arrangé pour nous? Les cieux nous semblent plus en ordre, et en les comparant à notre terre, cette différence, quoique mystérieuse et vague, nous afflige et nous blesse. Mais les cieux ne nous regardent pas; ce qui nous regarde, ce qui nous concerne, c'est notre terre. De quel droit ne trouvons-nous pas assez d'harmonie dans les choses de ce monde, qui n'est que poussière, et la poussière est faite pour s'agiter..... Oui, mes frères; mais nous, nous avons été *créés un peu moindres que les anges, et couronnés de gloire et d'honneur* : voilà pourquoi toutes les couronnes d'épines nous déplaisent; voilà pourquoi nous sentons que nous ne sommes pas ici à notre place; voilà pourquoi nous envions aux cieux qui nous couvrent leur sainte tranquillité. Nous repoussons avec dédain les troubles de ce monde, il nous tarde d'en sortir, et en attendant que les cieux nous appellent, nous les appelons en quelque sorte à nous. Nos regrets sont la preuve

de nos pertes, nos désirs sont la garantie de nos espérances; et c'est parce que l'harmonie manque sur ce globe, c'est parce que, créés un peu moindres que les anges, nous aspirons à cette quiétude suprême si bien représentée par l'aspect des cieux, qu'une voix comme il n'en avait jamais retenti a dit aux hommes : *Je vous offre ma paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas telle que le monde la donne.* O mes frères! voyez où ces pensées nous ont conduits; car nous sommes chrétiens, et David ne l'était pas; et maintenant, quelle dernière réflexion se présente? Remarquez que l'idée d'harmonie, de calme, de paix, est toujours accompagnée de celle de joie et de félicité. Lorsque l'on contemple les cieux, lorsque l'on parcourt cet azur si doux, resplendissant de tant de lumières si pures, convenez-en, il nous semble qu'on doit être heureux dans ces mondes si beaux; il nous semble que ce doit être autant d'asiles fortunés et paisibles; il nous semble que les êtres qui y sont se reposent peut-être, tandis que nous travaillons; là peut-être il n'y a ni inimitiés, ni calomnies, ni ingratitudes; point de pauvreté et de besoins, point d'affections trompées, point de deuil surtout ni de tombeaux.

Quelle différence avec notre monde!..... En vain une froide raison nous crie que toutes ces idées peuvent n'être que de vaines conjectures, que de trompeuses illusions; que dans ces mondes comme dans le nôtre, il peut y avoir des chagrins et des souffrances : nous ne les voyons pas; que la *liberté* y a dégénéré peut-être en passions funestes : nous en ignorons les excès; que là peut-être il y a des séparations équivalentes à celles des tombeaux de la terre : il nous est permis de ne pas le croire; non! c'est assez d'un monde pour la mort, et je ne sais quelle voix secrète nous crie en présence des cieux qu'on doit y être plus heureux que nous ne le sommes ici-bas; que là les desseins du Créateur sont remplis; que là on jouit de tout le bonheur qu'il destinait à ses créatures; que là au moins, après qu'il eut dit : *Tout ce que j'ai fait est bon!* la créature, au moyen de la liberté, n'est pas venue dénaturer l'ouvrage de la sagesse suprême, mettre le péché à la place de l'innocence, le malheur à la place de la félicité, la mort à la place de la vie... Une dernière fois, je vous le demande, d'où peuvent naître ces pensées, ces regrets, ces désirs dans des cœurs tels que nos cœurs, dans un mond

tel que ce monde ; c'est que nous avons été *créés un peu moindres que les anges*, et que Jésus est venu nous rendre à notre dignité primitive ; c'est que ce monde est l'école où nous sommes envoyés, et non pas la maison paternelle, *où il y a plusieurs demeures* ; c'est que Dieu accepte de nous le repentir, maintenant que nous n'avons plus l'innocence ; nous propose le salut, maintenant que nous n'avons plus le bonheur, et que pour contrebalancer cette parole terrible prononcée dans sa justice au jour de la chute : *Tu mourras de mort*, il a envoyé son divin Fils nous dire dans sa miséricorde au jour de la rédemption : *Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra.* O mes frères ! vous le voyez donc, le Christianisme et le firmament sont d'accord ; la voix des cieux répond dans nos cœurs à celle de l'Évangile ; la piété *a les promesses de la vie présente et celles de la vie future*, et ces promesses sont comme écrites de toutes parts dans les cieux. Prêtons l'oreille à cet universel témoignage ; reconnaissons partout notre misère pour nous en relever, notre gloire pour y parvenir, et traversant cette vie sans nous laisser détourner, sans nous arrêter en chemin pour ramasser dans la pous-

sière ou la fange ces fragiles couronnes que le monde décerne et que le moindre faux pas fait tomber de nos fronts, attendons, attendons de voir paraître *ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre*, où devenus concitoyens des anges, nous serons comme eux couronnés pour l'éternité de gloire et d'honneur, par Jésus-Christ notre Rédempteur!

L'IMMORTALITÉ

IMMÉDIATEMENT APRÈS LA MORT.

L'IMMORTALITÉ

IMMÉDIATEMENT APRÈS LA MORT.

Jésus répondit : Je te dis en vérité que tu seras aujourd'hui avec moi en paradis.

(SAINT LUC, XIII, 43.)

MES FRÈRES,

Il y a de loin en loin dans les annales du monde des jours de crime et d'impiété, des jours marqués de sang et d'infamie, des jours où l'homme est en guerre avec Dieu, et qui peuvent bien être nommés les jours malheureux de l'humanité. Entre tous, il faut compter celui de la crucifixion. Quarante siècles et plus de préparation, d'avertissement et d'attente, quarante siècles occupés par ce long et majestueux cortége à travers les âges des patriarches, des pontifes, des prophètes, et aboutissant à une crucifixion!... La vocation d'Abraham et la conservation de la vérité religieuse confiée à sa postérité; la mission de Moïse et ses institutions

étonnantes, les boulevards du dogme de l'unité de Dieu; les oracles des David et des Esaïe, des Michée et des Daniel, aboutissant à une crucifixion! *Dieu aimant assez le monde pour donner son Fils unique au monde*, et le monde en retour de ce bienfait immense crucifiant son Sauveur; Dieu disant aux hommes : Paix sur la terre par le prince de la paix, et les hommes répondant à Dieu : *Que son sang soit sur nous et nos enfants !...* Mes frères, aucun jour de notre histoire ne ressemble à ce jour; c'est le plus criminel des jours de l'humanité.

Jamais aussi il n'a été égalé en vertus. La mort de Christ, considérée non-seulement comme sacrifice, mais comme modèle, est unique entre toutes les morts humaines; la mort de Christ est sans comparaison la plus vertueuse que ce monde ait vue, et ce serait faire injure à votre foi que de prétendre le prouver. Chose admirable et bien touchante, que le même moment, le même lieu, le même trépas ait mis sous les yeux de l'humanité le dernier degré du crime et le comble de la vertu!

De cet excès de méchanceté et de gloire résulte quelquefois une illusion qui peut égarer la piété la

plus sincère ; on se surprend à croire que dans les scènes de cette mort extraordinaire tout est exceptionnel. Notre admiration cause une sorte d'éblouissement à notre foi, et nous inclinons par moment à penser que, prise dans son ensemble, la fin de Jésus est un fait isolé dans notre histoire, dont les simples fidèles ne peuvent s'appliquer les exemples, les promesses, les avertissements. Pécheurs que nous sommes, il y a trop de sainteté dans ce sacrifice pour que nous ne devions pas nous tenir à distance ; mortels que nous sommes, il y a trop d'immortalité dans cette mort pour qu'elle serve de présage et de modèle à la nôtre !

Mes frères, ce n'est là qu'une exagération d'humilité qu'il faut savoir arrêter au passage. Vous avez appris de saint Paul que dans les matières religieuses, *les prétextes d'humilité* ne valent pas mieux que les autres. Les circonstances de la crucifixion et de la mort du Seigneur ont été divinement disposées de telle sorte, que sous tous les aspects de consolation et d'encouragement, d'exemple à suivre, de pardon à implorer, de salut à attendre, d'immortalité à entrevoir, tout pût servir à tous. Oui, la croix du Sauveur est érigée de fa-

çon que tous les hommes peuvent l'embrasser. C'est au point que les paroles mêmes prononcées par Jésus durant les longues heures de son supplice, les vœux qu'il exprime, les prières qu'il adresse, peuvent sortir des lèvres des plus humbles de ses fidèles, et s'il manquait une preuve à cette salutaire vérité, que tous les détails de la mort du Christ sont autant de traits qui nous concernent et que nous pouvons personnellement nous les appliquer, cette preuve, mes frères, nous la trouverions dans le mot de mon texte. Jésus a voulu que le jour même où l'iniquité commettait son crime le plus odieux, la repentance remportât son triomphe le plus touchant et le plus beau. Jésus a voulu que le jour même où la mort, malgré tant de sainteté et de vertu, semblait aiguiser plus cruellement que jamais son aiguillon, la repentance obtînt de savourer au milieu même des horreurs du trépas les prémices de l'immortalité, et du haut de sa croix, il a dit à un malfaiteur pénitent, l'un des compagnons de son supplice : *Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis!*

Y a-t-il dans cette parole une exception au sort commun des fidèles? Cette promesse d'immorta—

lité immédiate déroge-t-elle aux lois ordinaires et universelles de la mort et de l'immortalité?... Jésus garantit une place dans le paradis, c'est-à-dire dans le ciel, notre patrie future, et dans l'immortalité, notre future existence, au malheureux qui l'implore; s'il y a une exception dans la grâce qu'il accorde, elle est ailleurs; le paradis... nous espérons tous y entrer à notre tour. Jésus déclare au mourant qu'il sera dans le paradis avec lui; dans ce mot encore, aucune exception ne peut être cachée; quel fidèle n'espère pas être près de son Sauveur dans les cieux? L'exception, s'il s'en trouve, ne consiste donc que dans cette promesse si consolante : *Tu seras en paradis aujourd'hui*... Je viens vous montrer, mes frères, que cette promesse vous concerne tous, qu'entre la mort et l'immortalité il n'y a aucun intervalle, et que c'est à l'instant même de notre mort que nous entrons dans notre immortalité. Dieu m'accorde que par sa grâce, aussi puissante, s'il le veut, en ce temple que sur le Calvaire, vous méditiez cette parole du Sauveur avec autant de recueillement et d'espérance que le malfaiteur sur sa croix, pendant le peu d'heures qu'il en attendit l'effet!

I. Il est surprenant sans doute (et cet étonnement vous aura saisis, je pense, à la première considération du point de vue sous lequel je viens vous développer ce texte), il est surprenant que l'Église chrétienne, dans les études de ses sages ou les méditations de ses fidèles, ait si peu tiré parti de cette puissante et solennelle parole du Sauveur, et songé si peu à déduire les conséquences qui en résultent quant à notre mort et à notre immortalité. Cette inattention ne s'explique que par l'empire d'opinions accréditées et d'habitudes répandues, que par l'empire de ces doctrines toutes faites qu'on trouve partout autour de soi dans la chrétienté et dont on se contente à première vue, sans les examiner de plus près. On est accoutumé à pleurer sur les tombeaux, comme si les amis que nous regrettons étaient là, et à tristement attacher de l'importance à leurs dépouilles mortelles, comme si ce cadavre était quelque chose et conservait, pour ainsi dire, dans ses flancs glacés le moindre reste de ceux qui nous ont quittés; on est accoutumé à considérer la mort comme un sommeil, et

cette image consolante et facile, à la portée de toutes les intelligences, est entrée profondément dans les habitudes du deuil, dans le langage des condoléances et des regrets, et s'est emparée partout des esprits; on est accoutumé à placer en idée un intervalle entre la mort et l'immortalité et à s'imaginer qu'il faudra attendre un réveil. Nos croyances, nos affections, nos regrets, s'égarent pour ainsi dire et se perdent dans ces nouvelles ténèbres, dans ces ombres trompeuses de la mort; une poésie vulgaire s'est appropriée toutes ces manières de se représenter notre fin et notre tombe, et a contribué pour beaucoup à populariser ces erreurs. Le deuil, à son tour, leur vient en aide, en caressant la pensée si fausse, mais si saisissante, que se séparer des restes de ceux que l'on aimait c'est s'en séparer une seconde fois; que les plis du linceul, quand on cesse de les soulever, forment une barrière de plus, comme si la seule barrière du trépas ne suffisait point, et surtout en se persuadant que le tombeau est une dernière demeure où l'on peut se rapprocher, en idée du moins, de ceux qui sont censés y être descendus. Les signes extérieurs de la mort, qui agissent si puissamment

sur l'imagination excitée par la douleur et la crainte, ont souvent quelque chose qui favorise cette notion d'un sommeil; on voit souvent, quelques instants après le dernier soupir, les traits défigurés par les efforts de la lutte suprême perdre leur expression de souffrance et reprendre leur expression accoutumée de sérénité, de douceur et d'amour, et nous regarder presque du même regard que dans la vie; décevante et courte illusion que la réponse de Marthe à Jésus sur la tombe de Lazare se charge de dissiper; phénomène funèbre, qui n'est qu'un dernier mouvement des organes retrouvant leur position habituelle, et qui n'offre qu'une preuve de plus que la vie est terminée et que la mort est là. Enfin, ce qui surtout complique toutes ces questions terribles, ce sont les interprétations vulgaires des dogmes de la fin du monde et de la consommation des siècles, de la résurrection universelle et du jugement dernier, dogmes qui semblent contredire la parole du Christ au malfaiteur pénitent : *Tu seras en paradis aujourd'hui avec moi,* en impliquant la nécessité d'un intervalle d'attente et de repos entre le dernier instant de cette vie et le premier de la vie éternelle. Voilà,

mes frères, convenez-en, les idées préconçues qui combattent sourdement la pensée de mon texte, et ces idées sont si généralement adoptées, les expressions qui les rendent sont si familières, que moi-même en vous appelant à cette méditation, j'éprouve par moment une secrète inquiétude de vous étonner plutôt que de vous convaincre. Mais pourquoi sommes-nous chrétiens, si ce n'est pour marcher de progrès en progrès, de vérités en vérités ? que nous sert la foi, si elle doit dormir en nous immobile et oisive, contente de ce qu'elle sait et n'aspirant à aucune connaissance plus élevée ? et que nous sert la révélation, si ce n'est pour en creuser sans cesse les mystères et y puiser sans cesse des lumières nouvelles ?

II. Il importe avant tout de rechercher l'origine des images et des idées qui supposent un intervalle entre la mort et l'immortalité.

L'image qui représente la mort comme un sommeil, n'est point d'origine chrétienne; le christianisme l'a empruntée au judaïsme; elle est d'origine juive; elle est une des formes les plus anciennes dont on s'est servi pour représenter la mort; elle remonte à l'âge des patriarches; elle était com-

mune dès leur temps, et par conséquent elle est antérieure à leur époque. Ouvrez l'Ancien Testament, dès le livre de la Genèse, et vous verrez que mourir c'est *s'endormir avec ses pères*.

Les idées d'un dernier jour du monde, d'une résurrection générale, d'un jugement dernier, ont aussi été juives avant d'être chrétiennes; la synagogue les a professées avant l'Église; elles étaient populaires en Judée avant la mission du Seigneur; il les a trouvées en Israël; toute la nation les admettait, moins la secte incrédule des sadducéens, la moins nombreuse des deux principales écoles; elles étaient présentes à tous les esprits; la douleur la plus profonde les retrouvait dans son deuil, et sans que je multiplie inutilement les preuves, vous vous rappelez que quand le Seigneur dit à Marie : *Ton frère ressuscitera*, loin de s'attendre à un miracle, sa pensée plonge dans l'avenir comme le fait alors la vôtre, et sa réponse est celle-ci : *je sais que mon frère ressuscitera au dernier jour*.

Une conception étrange, dont la Bible fait partout mention sans la consacrer, régnait depuis l'antiquité la plus reculée dans la race d'Abraham et favorisait ces croyances des Juifs, à un sommeil

de la mort, et après ce sommeil qui dure... ce qu'il doit durer, à un réveil général, une résurrection universelle. Les Juifs, mes frères, croyaient à deux choses : au tombeau dans lequel le corps disparaît et retourne en poudre, et à un séjour des morts, à une demeure souterraine, immense, froide, obscure, silencieuse, où les vivants étaient *recueillis vers leurs peuples*, où les âmes des morts allaient attendre dans un état de sommeil le jour de la résurrection et du jugement. Ce serait sortir des limites accoutumées de nos humbles méditations et y jeter imprudemment cette sorte de science qui déplaît à juste titre du haut de la chaire, que de m'étendre sur ce sujet, et d'essayer de vous montrer comment ces idées se sont combinées avec celles des peines et des récompenses, si bien que les âmes des justes se trouvaient en quelque sorte dans un ciel provisoire, et celles des méchants dans un enfer anticipé; comment ces idées, prises à un point de vue un peu différent, ont fourni, selon quelques docteurs, un emploi pour les trois jours de la mort de Jésus et laissé leur trace dans la version du Symbole des apôtres, qui dit du Seigneur : il est mort, il a été enseveli,

il est descendu aux enfers; comment enfin cette sombre et poétique doctrine s'accorde avec toutes les images qui dans nos livres sacrés représentent l'entrée dans la vie future, la trompette qui sonne, les sépulcres qui s'ouvrent, les morts qui se réveillent et se relèvent. Je laisse tous ces souvenirs de l'antiquité et je m'efforce de m'en tenir avec vous aux seules remarques dont votre foi a besoin. Que ces deux idées, celle d'un tombeau pour les corps et celle d'un séjour pour les âmes, fussent répandues en Israël, de manière qu'on en suit la trace à travers tout l'Ancien Testament, c'est un point sur lequel aucun doute n'est possible, parce que deux mots fort différents désignent dans la Bible ces deux dernières demeures, deux mots que nos versions ont malheureusement confondus en les traduisant toujours par les seuls mots de tombe ou de sépulcre. Il faut rendre justice à tout ce qu'il y a de solennel et de majestueux dans ces conceptions de la philosophie d'Israël, dans ces tableaux de sa poésie religieuse, et pour ne vous citer qu'un trait, le passage peut-être le plus sublime des chants des prophètes, est ce morceau d'Ésaïe, où il représente tous les principaux de la

terre, tous les rois des nations se levant de leurs couches funèbres au moment que Nébucadnetzar, le terrible et puissant monarque de Babylone, le maître de l'Asie, descend dans la demeure des morts, et lui disant : *Comment es-tu tombée des cieux, étoile du matin?...* Mais il faut convenir aussi que ces pensées qui, des méditations des sages et des poésies des prophètes, étaient passées dans l'imagination du peuple, s'y étaient imprimées si profondément, qu'il n'était plus possible de parler en d'autres termes de la mort et de l'immortalité.

III. Cette dernière remarque, mes frères, est d'une extrême importance dans la discussion que j'ai ouverte devant vous. Le Christ, et après lui, à son exemple, les apôtres dans leurs prédications, les évangélistes dans leurs récits, tous les auteurs sacrés du Nouveau Testament dans leurs épîtres, n'ont jamais eu le dessein de réformer la philosophie, de rectifier la science et d'inspirer à l'imagination du peuple et de ses poëtes des tableaux plus conformes à la vérité scientifique. Le Sauveur du monde s'est prescrit à lui-même et a remis à ses apôtres une tâche bien autrement sainte et salutaire, celle d'enseigner, non une science, mais une

religion, une religion de grâce, de pardon et de salut. Aussi, toutes les fois que les idées populaires ne sont pas en contradiction avec l'essentiel de l'Évangile, Jésus les épargne, pour ainsi dire, les laisse subsister, et se borne à entr'ouvrir la vérité, à faire entrevoir l'erreur innocente dont il ne juge pas nécessaire de détromper ses fidèles, et à poser le principe, certain qu'avec le temps l'erreur se dissipera d'elle-même. Toutes les fois que la manière de parler de son peuple, les phrases faites de la langue religieuse de son temps, ne cachent pas une erreur dangereuse, Jésus et les apôtres se servent de ce langage ordinaire et transmettent les plus saintes leçons de la foi chrétienne en des expressions qui sont purement juives, empruntées aux livres des prophètes, et quelquefois aux souvenirs, aux préjugés, aux traditions d'Israël. A tout prix, pour faire accepter le salut, il fallait faire comprendre le salut; pour fonder le christianisme, il fallait faire comprendre le dogme chrétien; quel moyen de communiquer cette doctrine nouvelle au peuple hébreu, si ce n'était de la lui expliquer dans sa langue religieuse? Il y a donc là un soin admirable de la bonté du Sauveur, et l'une des plus grandes

merveilles de sa sagesse; l'inspiration des apôtres et des évangélistes a reçu et suivi la même indispensable direction, et de là vient, mes frères, que la mort et l'immortalité sont présentées dans l'Évangile sous des images et en des expressions simplement israélites dans la forme, et divinement chrétiennes au fond.

Ce peu de réflexions, qu'il serait si facile d'étendre, vous explique assez deux points essentiels. Vous comprenez comment il se trouve dans les évangiles et les épîtres des textes qui semblent favoriser l'idée d'un intervalle d'attente, de repos, de sommeil, entre le moment où cette vie finit et celui où la vie future commence; et vous comprenez comment le Seigneur n'a point jugé nécessaire de trancher la question par un enseignement direct, positif et formel; c'eût été inutilement et dangereusement contrarier toutes les idées reçues et courir le risque de faire révoquer en doute les certitudes de l'immortalité qu'il ajoutait à ce que le monde en savait; c'eût été faire avec les juifs de la philosophie et de la science, et Jésus, dans sa sagesse suprême, s'en est toujours dispensé. Mais nous, mes frères, qui n'avons pas à garder avec

notre foi plus éclairée ces ménagements aujourd'hui inutiles, nous qui lisons la révélation dans un sens purement chrétien, nous qui sous l'expression juive pouvons découvrir la vérité chrétienne, soulevons le voile pour regarder dans le Saint des saints; abaissons les barrières et montons au sommet du Sinaï, nous y verrons la gloire de Dieu, ou pour parler sans figure, écoutons Jésus dire au compagnon de sa mort : *Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis.*

IV. Ne croyez pas cependant que cette parole du Christ soit le seul texte de l'Évangile qui confirme cette doctrine. Il suffirait sans doute pour la certifier; mais quand on lit l'Évangile, en se dégageant de toutes les notions vulgaires du sommeil et du réveil de la mort, on est bientôt frappé d'un grand nombre de passages, où se trouve enseignée la doctrine plus consolante que l'immortalité suit à l'instant la mort. Écoutez saint Paul, l'apôtre de la résurrection; il dit aux Corinthiens : *Nous savons que si cette tente où nous logeons maintenant est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui n'est pas fait de main d'homme.* Entre cette tente d'un jour et cet édifice éternel et céleste,

n'est-ce pas fausser la pensée de l'apôtre, que de supposer un état, un domicile intermédiaire? n'est-ce pas fausser la comparaison qu'il pose ici devant nous, que d'y introduire un troisième terme? Aussi voyez quels vœux, dans sa foi ardente, saint Paul appuie sur cette base : à ces mêmes Corinthiens, qu'il a si bien instruits de ses espérances, il dit : *C'est pourquoi nous soupirons, désirant avec ardeur d'être revêtus de notre domicile céleste*, et à ses amis bien aimés de Philippes, il dit : *J'ignore ce que je dois préférer, car je suis pressé des deux côtés; je désire sortir de ce monde pour être avec le Christ, ce qui me sera bien meilleur; mais à cause de vous, il est plus nécessaire que je demeure dans ce corps.* Mes frères, ces vœux de l'Apôtre n'ont aucun sens, dans le système que la mort entraîne une attente, et que l'immortalité ne commence qu'à la fin du monde; comment pouvait-il désirer avec ardeur d'être revêtu déjà de son domicile céleste, s'il fallait longtemps l'attendre dans la nuit du tombeau? et comment pouvait-il dire qu'il ne savait que préférer, s'il avait à balancer entre la vie et la mort, et non entre la vie et l'immortalité? Je conçois qu'il soit pressé des deux côtés; je conçois qu'il ne sache que désirer, s'il

hésite entre poursuivre son ministère si utile ou s'en aller près du Christ dans les cieux; je ne conçois pas qu'il hésite, s'il doit choisir entre la continuation de son ministère ou s'en aller dormir dans l'oisiveté et le silence du sépulcre, en attendant le dernier jour de l'humanité. Selon ce système, il n'y a plus de choix possible : saint Paul n'avait qu'à désirer de vivre pour servir Christ; il aurait toujours été temps de descendre au repos de la tombe. Cette même préférence immédiate, donnée à l'immortalité sur la vie, est exprimée par saint Paul encore, avec plus de clarté et de force, en ces mots : *Tant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur, et nous aimons mieux quitter ce corps pour être avec le Seigneur*. Est-il possible d'entendre autrement ce passage que dans le sens d'une immortalité instantanée? Est-il possible d'introduire ici un intervalle entre cet éloignement du Seigneur et cette réunion avec lui? Qu'importe que nous habitions dans ce corps ou dans le tombeau, si l'on y est également loin du Seigneur, et comment alors désirer quitter l'un pour descendre dans l'autre? Sous le point de vue du jugement, ces pensées de l'Apôtre sur le passage

subit qui nous attend de la vie à l'immortalité, sont confirmées par cette mémorable déclaration : *Il est ordonné,* dit-il, *que tous les hommes meurent une fois, après quoi suit le jugement....* Mes frères, si les images et les idées juives n'avaient pas obscurci la doctrine chrétienne de la vie éternelle, qui, après un enseignement si clair, n'aurait reconnu qu'entre la vie d'où l'on sort par la mort, et l'immortalité où l'on entre par la résurrection, il n'y a rien..... Je me trompe, il y a le jugement, mais il n'y a ni attente, ni intervalle, ni sommeil, et l'histoire de notre fin ne se compose que de trois mots : la mort, après quoi suit le jugement, après quoi suit l'immortalité.

V. Si le grand Apôtre des Gentils suit avec tant de fidélité les traces du Sauveur, en ne tranchant nulle part positivement cette vérité imposante, et en l'enseignant néanmoins d'une manière si implicite, en la présentant comme une conséquence légitime de ses vœux, de ses émotions, de ses croyances; mes frères, c'est que le Sauveur lui-même, et dans ses œuvres et ses paroles, avait révélé cette doctrine avec ce même degré de clarté. Que signifie, dans le système d'une époque inter-

médiaire, la scène glorieuse du Thabor? Là le Fils de Dieu se montre un moment dans ce monde, tel qu'il se montre sans cesse dans ce monde éternel. Moïse et Élie apparaissent à ses côtés : s'ils dormaient, selon l'idée et l'image vulgaire, dans le tombeau, ils ont été réveillés et ressuscités pour un moment, et ensuite ils sont rentrés dans leur tombeau et leur sommeil y attendre une résurrection définitive!... Que signifie, dans ce système, la parabole sublime du mauvais riche et du pauvre Lazare? Le mauvais riche meurt, et ensuite dort-il du sommeil de la mort? Non, il souffre du châtiment de ses crimes; le pauvre meurt, et *il fut porté par les anges*.... Où? dans le sépulcre, pour y dormir et y attendre insensible? Non, *dans le sein d'Abraham*, pour y être consolé. Mes frères, ne craignons pas de le dire, la chrétienté a eu le tort de ne pas assez y songer; toute cette leçon, où les rétributions éternelles sont mises en scène par le juge suprême qui les prononce, perd sa valeur, si vous rejetez cette leçon après la fin du monde; si vous lui ôtez (pour parler le langage du jour) son actualité. Et ce n'est pas seulement au milieu des splendeurs de sa transfiguration, ni au milieu de

la poésie d'une parabole, que Jésus entr'ouvre à nos yeux ces mystères de la mort et ces perspectives de l'immortalité. Jésus répond à des Sadducéens, pour confondre leur incrédulité de la vie future : *Moïse nomme Dieu le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; ce Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, et tous sont vivants pour lui.....* Mes frères, un sommeil de mort est-il donc la vie? Jésus répond à la tristesse de ses apôtres : *Après que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous recueillerai auprès de moi, afin que là où je serai, vous soyez aussi vous-mêmes...* Mes frères, le charme de cette consolation divine disparaît, si Jésus, au lieu de recueillir sans retard près de lui ses fidèles, les envoie et les délaisse jusqu'à la fin des siècles dans leurs tombeaux. Toutes ces garanties trouvent une confirmation sublime dans le mot du texte : *Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis!...* Aujourd'hui! c'est-à-dire le jour même de la mort, à l'instant même de la mort, avant que la croix soit abattue, que le cadavre soit détaché, que la fosse soit comblée; aujourd'hui!... entre cette croix et une place bienheureuse dans le ciel, il n'y aura rien, rien que l'espace d'un dernier soupir; rien entre ce

monde où est le supplice et l'autre monde où est le salut; rien entre mourir et renaître, rien entre sortir d'ici-bas et parvenir là-haut, rien entre la mort sur Golgotha et la gloire à la droite de Dieu... Mes frères, reconnaissez que c'est là, c'est sur cette croix, c'est sur ce théâtre de douleur et de souffrance que se voit le mieux le point d'union où se rencontrent et se touchent la vie et l'immortalité.

VI. Convenez aussi que cette manière de les comprendre et de les rattacher l'une à l'autre est bien autrement digne de Dieu et s'accorde bien mieux avec ses perfections, que le système *étrange* et pénible d'une longue insensibilité de sommeil funèbre, d'oisiveté mortuaire, entre la vie présente et la vie future. Quoi! Dieu qui donne l'existence, suspendrait pour un temps l'existence? Où voyez-vous des points d'arrêt et des temps de repos dans les œuvres divines? Tout est en marche dans l'univers; rien n'est arrêté; tout avance, tout se renouvelle, se modifie, se perfectionne; c'est un progrès partout continu; la sève ne se repose pas; l'océan ne se repose pas; les soleils ne se reposent pas sur leur chemin; la vie est partout une force

qui ne change qu'en apparence et qui partout se maintient par la force que le Créateur lui donne; ce n'est pas trop de l'immortalité, sans rien en retrancher, pour connaître ce Dieu infini, adorer ses perfections, compter ses œuvres, chanter ses louanges, bénir ses bienfaits, et l'aimer comme père, et notre âme qui vaut mieux que tous les soleils périssables, notre âme, son plus bel ouvrage après les anges; notre âme, si précieuse que Jésus a voulu mourir pour la sauver; notre âme, avec ses facultés et ses affections admirables; notre âme, qui croit, qui sait, qui aime; notre âme serait envoyée dormir au sein de la poudre et de la corruption, au lieu de se retrouver tout à coup au milieu de la sainteté et de la gloire! Dieu, qui par Christ pouvait nous donner le plus d'immortalité, aurait préféré nous donner le moins? Dieu ne nous assurerait qu'une immortalité réduite et tronquée, et nous serions sur la terre dans un état indéfinissable et absurde d'apathie funéraire, nous serions citoyens du tombeau avant de l'être du ciel, et concitoyens... le dirai-je? des vers du sépulcre, dont notre poussière est la proie, avant de l'être des anges... Non, mes frères, l'Être éternel

n'a créé que pour l'éternité, et dans l'éternité il n'y a point de suspension.

VII. La consolation de cette doctrine en égale la sublimité. Selon la pensée que vous adoptez, selon que votre foi généralise ou restreint le mot solennel *aujourd'hui!* que le Christ a prononcé sur sa croix et qui a retenti sur une des deux croix voisines, vous avez à choisir dans vos deuils entre deux espèces de tombeaux différents. Ou vous direz : Celui que je pleure est là, sous cette froide pierre, inanimé, insensible, retenu par les liens de la mort, enchaîné par le dédale de la dissolution, dans un état de torpeur spirituelle, bientôt inconnu et oublié des vivants; et là il attend, et il attendra des jours et des siècles en nombre indéfini, tous perdus pour son progrès, son salut, son bonheur; ou vous direz : Celui que je pleure n'est point là, dans cette fosse étroite, humide, profonde, silencieuse; non, là il n'y a rien de lui; il n'y a que cette poudre qui a servi d'enveloppe et d'organe à son âme, cette poudre dont il n'avait plus besoin, cette poudre qu'il a déposée comme le manœuvre quitte l'habit du travail à l'heure du repos, comme l'esclave quitte la livrée

de servitude à l'heure de la liberté... Non, il n'y a rien dans le sépulcre de vous, les auteurs vénérés de nos jours, qui nous avez tracé le chemin vers notre Sauveur et notre Dieu; il n'y a rien de vous, bienfaiteurs chéris qui aviez pris à nos côtés leurs places vacantes; il n'y a rien de vous, enfants bien aimés que Dieu a redemandés à notre amour, et dont il n'a pas voulu que l'âme se développât dans ce monde; il n'y rien de vous, époux chrétiens, qui n'avez jamais cru que le plus tendre et le plus intime des liens ne fût serré que pour cette existence... Non, il n'y a rien là de vous tous. Religion et révélation, mort et immortalité, nature et Providence, répondez! Où sont-ils, s'ils ne sont pas dans la fosse?... Et la voix qui parlait sur Golgotha répond aussitôt, que le jour de leur mort on a pu dire d'eux tous : *Aujourd'hui* ils sont en paradis avec Christ! A l'instant même où le dernier regard de leur amour s'échangeait avec notre regard, à l'instant où la dernière étreinte de leur main déjà glacée répondait à notre étreinte, à l'instant où sur nos fronts prosternés descendait leur dernière bénédiction, interrompue seulement par la mort, à l'instant... ce monde avait un cadavre

et le ciel un habitant de plus; une vie était close, une immortalité était commencée, et la dernière larme qu'un mourant voit répandre n'est pas tombée de la paupière, que son âme est arrivée à sa place éternelle... Le Christ mourant a dit à un mourant : *Tu seras en paradis aujourd'hui avec moi!*

La tâche que je me suis imposée restera malgré moi incomplète dans cette méditation ; je devrais encore éclaircir et réfuter les objections que cette doctrine soulève et l'accorder devant vous avec celles qui semblent la contredire. A peine puis-je *effleurer* cette vaste matière; mais je ne crains pas de vous promettre qu'en employant avec soin les précautions d'interprétation prises à l'entrée de ce discours, vous verrez ces objections, difficiles au premier aspect, se dissiper d'elles-mêmes et vous laisser dans toute sa consolation et sa joie la certitude que vos amis décédés sont déjà dans le ciel. Bien comprises, toutes les doctrines de la résurrection de la chair, de l'avénement du Seigneur et du jugement dernier, de la fin du monde et de

la consommation des siècles, n'ont rien qui contredise cette magnifique et touchante espérance.

Comme la mort est le phénomène qui nous délivre des organes que nous avons reçus pour la vie présente, la résurrection est le phénomène nouveau qui nous fera revêtir les organes meilleurs nécessaires pour la vie future. C'est en ce sens que la mort est la sortie de ce monde : on y laisse en mourant l'instrument désormais inutile dont l'âme s'est servie, et que la résurrection est l'entrée dans l'immortalité : on prend sur le seuil l'instrument amélioré dont l'âme a besoin. Pourquoi ce changement dans les conditions de notre existence? pourquoi cette prise de possession d'un appareil plus parfait et plus saint? pourquoi cette acquisition de ce corps excellent, que saint Paul appelle un *corps spirituel*, n'aurait-il pas lieu en un instant, à l'instant de la mort? Est-ce le peu de temps que prend, selon cette doctrine, un renouvellement, un perfectionnement si complet de notre être qui embarrasse votre foi?... Mes frères, qu'est-ce que le temps pour Dieu? Qu'est-ce que le temps dans l'immortalité?

Si le jugement de chaque homme, direz-vous

encore, suit la mort de chaque homme, qu'entendre alors par un jugement universel et l'avénement du Christ pour y présider? Ce jugement universel sera la confirmation, la promulgation des sentences prononcées au terme de chaque vie humaine. Nous ne sommes pas ici dans le monde de la justice; la justice divine y est voilée, et à sa place, je vois l'injustice régner de toutes parts; je vois triompher les impies, réussir les méchants, sourire les moqueurs; je vois la force l'emporter sur le droit, le mensonge prévaloir sur la vérité; je vois partout des malheurs non mérités: c'est un Job couché sur son fumier fétide; je vois des œuvres non achevées : c'est un Jean-Baptiste qui meurt précurseur de l'Évangile, avant que l'Évangile soit complet; je vois la vertu sans récompense, et les plus généreuses, les plus douces affections brisées avant le temps par la mort; et les cris des Rachels qui ne veulent pas être consolées parce que leurs enfants ne sont plus, couvrent souvent à mon oreille alarmée le bruit des louanges de Dieu... Il faut donc que sa justice éclate à mes regards, et il ne suffit pas qu'il se montre juste envers moi dans mon jugement dernier; il faut

que je le voie juste envers tous, il faut que j'aie connaissance du jugement de tous; il faut que je sache par expérience que Dieu rend en définitive à chacun selon ses œuvres... Mes frères, voilà le secret du jugement de ce monde par le Seigneur.

Ces explications suffisent pour vous montrer ce qu'il faut entendre par la résurrection générale, la fin du monde, la consommation des siècles. Ce ne sont que de magnifiques et solennelles images représentant cette grande vérité qu'une époque viendra, époque connue de Dieu seul, où l'humanité entière aura complété ses destinées terrestres, où ce globe qui n'a pas toujours servi à notre race, ne lui servira plus, où toutes les vies humaines qui composent la vie du genre humain seront closes, et où tous les fils d'Adam seront entrés dans leur destinée immortelle. L'humanité, sur cette terre, a eu un commencement; elle y aura une fin; c'est dans le ciel seulement qu'elle ne finira point. Voilà la fin du monde selon l'Évangile, et l'apparition suprême du Fils de Dieu, si souvent dépeinte et prédite, n'est que la certitude donnée aux hommes qu'à toute notre destinée le Fils qui nous a été envoyé, préside, comme Sauveur, comme juge,

comme chef de l'humanité; la certitude que nous dépendons de lui dans la vie et la mort, dans toutes les responsabilités qu'elles entraînent, et dans les profondeurs de l'éternité qui leur succède.

Je m'inquiète, mes frères, de toucher si rapidement des points si graves. J'ai hâte cependant de les quitter, de peur de vous entraîner sans le vouloir dans des recherches de science et de philosophie; et pourtant, si j'osais faire intervenir ici les dernières conceptions du génie humain sur le temps, sur le monde, sur l'homme et sa nature, sur Dieu et son infinité, je vous montrerais aisément que ce que le génie a pensé de plus sublime et découvert de plus certain, explique et *confirme* toutes ces doctrines, les plus élevées du christianisme.... Je m'impose par nécessité silence, et je me réduis en finissant à poser une dernière question devant votre conscience religieuse: si la réponse est dans vos cœurs, vous l'y trouverez.

Mes frères, s'il s'agissait seulement de croire que l'instant après la mort vient l'immortalité, tous nous saisirions avec joie cette espérance, cette consolation.

Mais en acceptant cette idée, il faut en accepter

une autre; il s'agit aussi de croire que l'instant après la mort vient le jugement, et c'est cette idée dont nous ne voulons pas.

Oui, l'immortalité, on aimerait à la voir commencer sans retard; c'est le jugement qu'on retarde; l'idée de mourir, et tout à coup, à l'instant, sans ombre d'intervalle, de se trouver en présence du juge suprême, fait trembler, et l'on se rassure un peu, l'on se rassure vaguement, sans se rendre un compte exact ni de la doctrine que l'on adopte, ni de l'impression que l'on nourrit, en reculant au loin le jugement dans les profondeurs de l'avenir, en se berçant de l'idée qu'entre l'heure dernière et l'éternelle sentence, il y a un état neutre de sommeil et de repos... Mes frères, cette triste terreur, cette superstitieuse sécurité, les avez-vous ressenties?... Avez-vous préféré en idée de rester si longtemps loin de Dieu dans votre tombe, de peur d'être éloigné de lui à l'instant par le mot redoutable : *Retirez-vous de moi!*... Mes frères, vous seuls savez ce qui s'est passé à cet égard dans les replis secrets de vos consciences et de vos cœurs; ce sont là des pensées que l'on garde pour soi; ce sont là les réticences de la piété, dont il est bien

rare qu'elle fasse l'aveu. Mais si cette préférence a été donnée par vous à la mort sur l'immortalité, au tombeau sur le ciel ; si vos terreurs du jugement l'ont emporté à ce point sur votre désir de revivre ; si, quand la foi vous disait : Pour aujourd'hui le trépas, et pour aujourd'hui le paradis, vous avez dit dans votre frayeur : Non, pas pour aujourd'hui !..... mes frères, c'est le signe malheureusement assuré que votre repentance et votre conversion ne sont pas accomplies ; que les agitations de votre conscience ont passé dans votre foi ; que votre paix avec Dieu n'est pas faite ; que vous ne voyez pas encore votre propre salut attaché comme un trophée de plus à la croix de Jésus ; que Jésus pour vous n'est pas assez un Sauveur, et Dieu un père. Le christianisme a pour but de nous faire arriver au point que chaque chrétien entende à son heure dernière le Seigneur lui dire : *Tu seras en paradis aujourd'hui avec moi.* Sa voix est toujours prête à parler ainsi ; c'est nous qui l'étouffons ; et non-seulement nous l'étouffons, mais dans notre imparfaite repentance de nos fautes, dans notre imparfaite confiance en sa charité suprême, nous voudrions l'empêcher de nous dire : *Aujourd'hui !.....*

et nous aimons mieux dormir dans la mort avant de paraître en jugement..... Voyez à quel point le péché sépare de Dieu, puisqu'il nous porte à désirer de rester séparés de lui pour un temps, au prix même de la corruption et de la solitude du sépulcre!... Chrétiens, loin de vous ces indignes craintes; et pour les chasser, chassez loin de vous le mal et le doute; redoublez d'efforts; tendez vers la perfection; croissez en sainteté; le ciel se rapprochera de vous assez pour que vous ne sépariez plus en idée le tribunal du jugement et la croix du salut; l'un ne jettera jamais sur l'autre une ombre à vous empêcher de la voir, et tranquilles devant l'immortalité instantanée qui suit la mort, tranquilles devant la pierre du tombeau, qui n'est qu'un échelon pour monter aux cieux, vous bénirez Dieu qu'elle ne soit rien de plus ni de moins; vous bénirez Dieu que les séparations de la mort soient si courtes et les réunions de l'éternité si promptes; vous bénirez Dieu que la mort dure si peu, et vous considérerez comme le triomphe de sa bonté, que votre Père céleste ait partagé votre existence de telle sorte que l'épreuve en ce monde ne soit que la longueur d'une vie; le départ de ce monde, la

durée d'un soupir, et qu'aussitôt commence votre existence définitive et véritable, existence de paix, de joie, de science et d'amour, qui pour mesure a l'éternité.

L'HOMME

SE RETROUVANT APRÈS LA MORT.

L'HOMME

SE RETROUVANT APRÈS LA MORT.

Jésus parut au milieu des apôtres et leur dit: C'est moi-même!

(Saint Luc, XXIV, 39.)

Mes Frères,

Il est dit que Jésus *a détruit la mort et mis en évidence la vie et l'immortalité.* Ce bienfait immense, dont l'Évangile réclame la gloire, n'est-il dû qu'à lui? Cette grande et sainte leçon, l'Évangile seul l'a-t-il donnée, et dans quel sens peut-on dire que l'évidence de l'immortalité ne se voit que dans le christianisme? Cette question intéresse le triomphe de la vérité chrétienne, et l'incrédulité s'est accordée avec la foi pour en reconnaître l'importance. L'incrédulité n'admet point que la religion chrétienne, en la supposant vraie d'ailleurs, soit la meilleure démonstration de la vie future que l'humanité pos-

sède, et la foi, justement jalouse de la puissance de conviction qui n'appartient qu'à la religion, heureuse de rapporter au prince de la vie toute son attente d'une vie meilleure, s'est laissée souvent entraîner à nier que l'homme ait eu par lui-même connaissance de son immortalité.

Que l'incrédulité se trompe en dénigrant les preuves de notre immortalité que fournit le christianisme, c'est là ce que vous savez tous : j'évite à dessein d'entrer, dès les premiers mots de ce discours, dans le fond de la discussion, et je me bornerai à deux considérations qui sont des preuves, non de raisonnement, mais de fait. La philosophie est possible sans l'idée de l'immortalité, et vous savez qu'il y a même des systèmes tout entiers, qui, pour premier mot, détruisent cette espérance et nient cette vérité, ou qui ne la présentent que comme un doute de l'esprit et un rêve du cœur. La religion chrétienne, au contraire, est impossible sans l'idée de l'immortalité; toutes ses merveilles, tous ses mystères, ses souvenirs et ses symboles, la crèche, la croix, la tombe et la cène du Seigneur, tout se réduit à rien, si notre véritable existence n'est pas cachée avec lui dans les

cieux. Une religion qui a besoin à un tel point de l'idée de l'immortalité, la suppose, l'enseigne, la garantit, sans quoi elle ne serait plus qu'une immense et dérisoire contradiction... Aussi, sans appuyer sur cette remarque qui demanderait des développements que je réserve, consultez l'expérience et l'histoire. Qui croyait à l'immortalité avant l'Évangile? Les savants et les sages, et leurs plus intimes disciples, et les heureux du siècle, les grands du monde, qui venaient mendier ou payer ce secret. Depuis l'Évangile, depuis l'apparition sur cette terre de deuil et de tombes d'une religion qui s'adresse aux pauvres en esprit et aux simples de cœur, l'immortalité est une vérité vulgaire et une commune espérance. Le plus humble chrétien en sait plus qu'autrefois le docteur superbe sous les portiques de son école. Aujourd'hui, ce sont tous les mourants qui comprennent la mort et qui entrevoient l'immortalité; et ce que la philosophie n'avait jamais su faire, le christianisme l'a fait; il a popularisé l'idée de l'immortalité. L'incrédulité ne peut ravir à notre sainte religion cette gloire. La preuve que Jésus a mis en évidence la vie et l'immortalité, c'est que, depuis Jésus seulement, tous

les hommes, quelle que soit leur portée d'esprit, la voient : mes frères, cette preuve suffit.

Mais en revanche, ces réflexions même vous montrent combien peu la piété gagne à nier que la raison, par ses propres forces, est quelquefois parvenue à se démontrer une vie future. C'est une erreur commune de s'imaginer qu'en rabaissant la raison, on relève la foi. Non, mes frères, la foi est à une telle hauteur, elle est si voisine du ciel, elle est si près de Dieu, que les plus vives lumières de ce monde n'ont rien qui fasse pâlir un moment sa splendeur divine... *Lumignons fumants*, que le Seigneur a daigné ne point éteindre, que sont leurs pâles clartés, en comparaison *du soleil de justice?* L'homme porte en lui-même, dans les profondeurs de son être, un instinct d'immortalité; un pressentiment d'existence, que jamais ni l'état de barbarie, ni l'excès de mondanité n'étouffent complétement en son cœur. Dans la nuit de la plus sombre ignorance il voit encore quelque lueur s'échappant par intervalle de ce flambeau. Dans les délices de la plus enivrante sensualité, il sent encore l'aiguillon de ce besoin le réveiller au sein de sa satiété. Les nobles facultés de son âme, les douces affections

de sa sensibilité, les limites même de sa raison, impatiente captive qui souffre de ses chaînes et aspire à les briser; les notions les plus élevées de son esprit, celle du juste et du vrai, celle du beau, celle de l'infini, celle de Dieu surtout, tout lui révèle confusément la grandeur de ses destinées futures, et c'est au point que pour s'en enquérir davantage il n'a pas suffi de Moïse et du Sinaï; il a fallu Jésus et le Calvaire.

Laissons donc, mes frères, dans la découverte de l'immortalité, à la raison toute sa part, sans redouter de faire celle de la foi trop petite. Ce serait déshonorer le christianisme que de craindre jamais de comparer ses leçons divines aux espérances que nourrit l'instinct et aux preuves que suggère l'intelligence. Entre la raison et la foi, sur le sujet de la vie future, la différence est moins dans la force des démonstrations que dans la clarté des enseignements. En d'autres termes, ce que l'homme est parvenu à pressentir ou à concevoir de son immortalité l'a toujours laissé dans le vague; c'est ce vague désolant que l'Évangile dissipe. Après s'être dit, il y a une autre vie, l'homme ne réussissait pas à se dire quel il serait dans cette vie

nouvelle; il semble qu'épuisant toutes ses forces à résoudre la première question, il ne lui en restait plus pour répondre à la seconde; il se persuadait assez bien de son immortalité; il ne se doutait pas de ce que cette immortalité serait pour lui; il se demandait en vain à quel point son être devait se changer, se renouveler, se modifier dans sa tombe, et par la mort et avant l'immortalité; il lui semblait impossible de remonter du sépulcre tel qu'il y était descendu; sa vie terrestre, sa mort plus terrestre encore, s'il est possible, lui cachait sa vie céleste; et comme du milieu des langes de son berceau il n'avait pas conçu d'avance son âge mûr, mortel, il ne concevait pas sa maturité de l'immortalité..... Jésus est venu, et il a expliqué l'immortalité en expliquant la mort; il a montré que la mort ne change, ne détruit, n'efface rien dans l'homme; il a mis le fait sous nos yeux, et après trois jours d'un trépas réel et d'une tombe fermée, il a reparu tel après sa résurrection qu'il était avant sa mort, et il a pu dire à ses apôtres: *C'est moi-même!*

Tel l'homme meurt, tel il revit; en d'autres termes, que notre identité se retrouve dans la vie

future et demeure indestructible, plus puissante que la mort qui semble la détruire, voilà, mes frères, la grande vérité que je vous demande de méditer aujourd'hui. Je commencerai par vous rappeler les faits qui justifient cette parole du Sauveur à ses apôtres : *C'est moi-même !* et j'établirai ensuite votre droit à vous l'appliquer.

I. L'humanité savait depuis quarante siècles et plus qu'il devait venir un Sauveur; mais jamais l'esprit humain n'aurait imaginé l'Évangile. Si avant la venue du Fils de Dieu en ce monde on avait demandé au génie le plus sublime, ou à la foi la plus éclairée et la plus pure : Que fera dans ce monde le Sauveur, et comment accomplira-t-il le salut? mes frères, le génie eût rêvé peut-être une de ces brillantes carrières de triomphes et de gloire qu'il aime à décrire; la foi eût peut-être tenté de se représenter un idéal de perfection et de sainteté supérieur à la vertu des Abraham et des Moïse. Et, n'en doutez pas, le génie aurait mieux fait de se récuser et de s'imposer un prudent silence; la foi de se prosterner et d'attendre; car jamais ni les

inventions du génie ni les prévoyances de la foi n'auraient deviné l'Évangile. Les scènes de Bethléhem et du Thabor, de Gethsemané et du Calvaire, sont telles, que tous les autres lieux de cette terre n'ont rien offert qui supporte la comparaison et qui pouvait aider à les faire pressentir. L'esprit humain n'avait point de précédent à consulter.

Et s'il est une partie du ministère du Seigneur à laquelle ces remarques s'appliquent avec plus de force qu'au reste, ce sont les jours qui ont suivi sa résurrection, les derniers quarante jours de sa demeure sur la terre. Supposez un moment que vous ne savez rien de ces derniers événements de sa mission, que vous vous êtes arrêtés dans la lecture de l'Évangile à la tombe de Jésus, et que le surlendemain de la mort vous soit inconnu, posez-vous alors cette question : Que fera le Seigneur ressuscité?..... Un champ immense de conjectures étranges, mystérieuses, solennelles, s'ouvre devant vous. Jésus est ressuscité! Que fera-t-il après sa résurrection? à quoi emploiera-t-il sa vie renouvelée? quelle manifestation ineffable et inattendue va-t-il faire de sa gloire? avec qui daignera-t-il maintenant entrer en relation? placé sur le seuil

du sépulcre dont il sort et du ciel où il remonte, quel langage du sépulcre ou du ciel parlera-t-il à ses adversaires ou à ses amis, et par quels moyens nouveaux de communication consentira-t-il à reprendre ses rapports avec de faibles mortels, à qui il ne peut plus s'adresser qu'à travers la gloire de sa résurrection ? En un mot, où s'en ira Jésus, relevé de la profondeur du sépulcre, et quel nouveau théâtre choisira-t-il pour sa gloire, depuis que le tombeau ne l'est plus? S'en ira-t-il dans Jérusalem, devant les portiques du temple, où Judas l'a vendu, devant le siége judicial d'où Pilate l'a livré, secouer sur toutes ces têtes coupables, en signe de condamnation, ce qu'il a rapporté de la poussière du sépulcre; s'en ira-t-il sur le Calvaire renverser les derniers débris de sa croix, et donner ainsi un tranquille et magnifique démenti à ces défis sacriléges : *Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même;* s'en ira-t-il sur le Thabor y reprendre pour toujours, comme un moment devant ses trois apôtres les plus chers, l'éclat de sa splendeur divine, et faire jaillir avec plus de joie que jamais du fond de leurs cœurs émus ce cri d'enthousiasme : *Maître, il nous est bon de demeurer ici...* O

vanité de la raison! ô impuissance de la foi! Rien, durant l'intervalle de la résurrection et de l'ascension, rien ne se passe de ce que l'homme mortel aurait pu prévoir ou demander. La résurrection de Jésus ne change rien à la simplicité de l'Évangile et n'y introduit aucune complication; *le mot* de l'énigme, la clef du mystère est tout entier dans cette parole du Christ à ses apôtres : *C'est moi-même.*

Loin de revêtir, dans sa vie renouvelée au retour de sa tombe, une splendeur plus difficile à soutenir, une dignité plus pénible à aborder; loin de se montrer différent de ce qu'il était, loin de changer de grandeur et de gloire, Jésus ressuscité reprend sa vie ordinaire; il revit comme s'il n'avait point cessé quelque temps de vivre; il se montre sous le même aspect qu'avant sa croix et sa mort; il est aux yeux de tous, dans tous ses actes, tous ses discours, tous ses entretiens, tel qu'il était auparavant. Cherchez la moindre différence; mes frères, vous n'en trouverez pas.

Ses relations sont les mêmes. Tous ses amis, tous ses disciples, tous ses familiers, dirai-je, si le mot avait assez de gravité, qui l'étaient avant sa

crucifixion le sont encore; ce sont les apôtres, ces humbles péagers et ces humbles pêcheurs de Galilée, timides brebis qui ont fui quand le pasteur a été frappé, et dont le plus empressé à jurer fidélité ne l'a suivi de loin que pour le renier trois fois de plus près, et qui tous maintenant, après tant de merveilles et malgré tant d'oracles, ont tant de peine à croire aux simples merveilles de sa résurrection; ce sont ces disciples, qu'il envoya deux à deux répandre les premières semences de sa parole, les premières offres de son salut, des malades qu'il a délivrés, des infirmes qu'il a guéris, des pauvres en esprit dont il a ouvert l'entendement, des simples de cœur dont il a confirmé la confiance, de tendres mères dont il a béni les enfants, et ces vrais Israélites en qui il n'avait point découvert de fraude et dont la sincère intégrité était digne d'apprécier d'avance l'ère nouvelle et sainte qui datait de son tombeau; ce sont ces saintes femmes qui s'étaient dévouées à lui avec tant d'amour, à qui il avait beaucoup pardonné parce qu'elles avaient beaucoup aimé, et qui l'avaient pleuré avec une respectueuse tristesse. Ne pensez pas, mes frères, que j'agrandisse trop le cercle des

derniers amis de Jésus, des derniers témoins de sa présence ici-bas. Saint Paul nous déclare qu'il s'est montré ainsi *à plus de cinq cents frères à la fois*, malgré les doutes qui, selon saint Matthieu, tourmentaient alors quelques esprits et voilaient à quelques regards ces dernières manifestations de son amour, ces derniers rayons de ses terrestres splendeurs... Voilà donc les amis que dans ces jours suprêmes il admet à ses côtés; voilà les auditeurs de ses derniers discours de ce monde, les objets de ses dernières bénédictions, les suivants de son char de triomphe qui foule l'aiguillon de la mort et achève de l'émousser; voilà, pour comble d'une humble et douce aménité, pour contraste à tant de majesté, à tant de grandeur, voilà les convives de ses derniers repas, les compagnons de ses dernières courses sur la poudre de ce monde! Les anges et les saints dans la gloire du ciel l'attendent encore pour l'environner de leurs chants d'adoration et de louange; de pauvres pêcheurs et de faibles mortels comme nous sont admis à se presser autour de lui, et *ne perdant aucun de ceux que le Père lui a donnés, aimant jusqu'à la fin ceux qu'il avait aimés* depuis sa manifestation en Israël, il a

bien eu le droit de leur dire au sortir de sa mort : *C'est moi-même!*

Comme dans ses relations, il est le même dans ses habitudes; il a repris avec une touchante bonté sa vie familière; il a repris avec tous ceux qu'il aime et dont il est aimé, ses conversations si douces, si simples, si attachantes, qui font écouter nos jeunes enfants, quand le récit leur en est fait, et qui abondent en traits sublimes de lumière, en paroles étonnantes dont chaque mot touche au fond des questions les plus graves, et en donne la seule solution possible avant celles de l'éternité et du ciel; il a repris ces voyages vers la Galilée, ces courses au milieu des merveilles de la nature et des sites pittoresques de ces contrées, sur le rivage des mêmes eaux et sur le penchant des mêmes collines qu'autrefois; comme autrefois il se met en marche avec ses apôtres et ses disciples, les rejoint et les surprend au milieu de leurs entretiens et puise dans leurs paroles, souvent imprudentes, le sujet des leçons de sa sagesse divine; comme autrefois il attire leur attention vers les choses du ciel à l'aide des choses les plus humbles de la terre, et il lui suffit d'un poisson pris dans

leur dernière pêche pour les amener à réfléchir et à le reconnaître; comme autrefois, il se présente dans leurs maisons, réclame leur hospitalité, s'assied à leur table, prend part à leurs repas, rompt le pain devant eux, et un festin même de pêcheurs, attendant sur le sable du rivage le retour des nacelles, n'aura rien qui soit indigne de sa gloire. Mes frères, qu'y a-t-il de changé en ce Jésus, et quelle prise la mort a-t-elle eue sur lui ? N'est-il pas le même Jésus qui *allait de lieu en lieu faisant du bien* et *annonçant l'Évangile aux pauvres* ; n'est-il pas le même Jésus qui a vécu de la vie ordinaire d'un Israélite de l'époque ; n'est-il pas le même Jésus que vous connaissez comme le maître d'un Simon, fils de Jonas, l'ami d'un Jean, fils de Zébédée, le consolateur de Marthe et de Marie, l'hôte des Simon, des Zachée, des Lazare, et plus tard comme le justiciable de Caïphe et le condamné de Pilate ?.... Oui, ce Jésus ressuscité a eu raison de s'annoncer à ses apôtres en leur disant : *C'est moi-même !*

Il est le même enfin dans ses divins pouvoirs; la mort n'a rien changé des humbles saintetés ou des touchantes affections qu'il a déployées de sa

crêche à sa croix; il vit comme il a vécu; il aime comme il a aimé; ne vous étonnez donc pas qu'il règne comme il régnait, et que la mort, qui lui a tout laissé, lui ait laissé son empire, au point qu'il se retrouve à la fois fils de l'homme pour tout ce qui est douce humilité, et Fils de Dieu pour tout ce qui est gloire céleste. Sa sagesse est la même; il a repris, en reprenant la vie, ce regard infaillible qui pénètre au fond du cœur, voit la conscience à nu, et ainsi il lit dans l'âme de Thomas ses doutes et son désir de se convaincre; dans l'âme de Pierre, ses repentirs et son ardeur de se relever. Les secrets de l'avenir lui sont connus comme les secrets de la pensée, et il voit de loin les liens et les martyres, les vieillesses et les morts réservés à ses disciples. Sa puissance est la même; il commande toujours à la nature; comme la mort, elle reconnaît son maître : les profondeurs des lacs de Palestine n'ont pas désappris à lui obéir, et quand le moment viendra, il lui sera aussi facile de remonter au ciel à travers les flots de lumière, qu'il l'a été pour lui de remonter de la tombe, et d'en franchir les ténèbres. Sa bonté est la même, et je ne veux ici vous en donner pour preuve que sa condescendance

à prolonger son séjour dans ce monde qui l'avait méconnu, rejeté, condamné, crucifié. Qu'a-t-il voulu, en continuant quelque temps sa vie terrestre parmi nous, en poursuivant son ministère si près de tant d'ingratitudes, de tant de rebellions et de tant de haines? Qu'a-t-il voulu, si ce n'est compléter son salut, certifier sa résurrection et notre immortalité, préparer son église et arranger toutes choses de façon que sa croix ne triomphât point de sa tombe, que l'efficace de son sacrifice ne fût pas perdue de vue au milieu de l'horreur de sa fin, et que l'homme ne tournât point en dissolution les bienfaits immenses de sa grâce?.... Chrétiens! l'absolue impuissance de la mort sur tout ce qui est moral, intellectuel, sensible, religieux, divin, n'est-elle pas tout entière étalée devant vous, et tout entière exprimée et définie dans ce mot de Jésus à ses apôtres : *C'est moi-même!*

Voilà les grands traits du tableau. Voulez-vous pénétrer plus avant dans les détails, et suivre le Christ ressuscité dans les circonstances particulières de sa vie nouvelle? Il n'en est pas une qui nous découvre en lui le moindre changement. Sur ce chemin d'Emmaüs, où il se montre si bien

comme le bon berger qui poursuit et ramène au bercail la brebis égarée, ses reproches solennels contre le manque de foi des deux disciples, ses solennelles déclarations sur la nécessité de ses souffrances et de sa mort, sont l'écho fidèle de tant d'avertissements donnés à la défiance de ses contemporains, de tant d'oracles de sa fin douloureuse, dont le but avait été de préparer les esprits à son sacrifice ; lorsqu'il feint de dépasser la bourgade d'Emmaüs pour éprouver l'affection des deux amis, quelle ressemblance entre ce trait touchant et tant d'ingénieuses et simples épreuves qu'il a fait subir et à ses disciples et aux infortunés qui lui demandaient des prodiges, et lorsqu'en rompant le pain avec Cléophas et son compagnon, il se fait reconnaître aux traces des clous de la croix, et disparaît aussitôt, n'est-ce pas là cette sagesse qu'il a déployée toujours, en donnant à l'homme tous les moyens de croire, et en le laissant libre dans les témoignages de sa foi ? Écoutez-le confondre l'incrédulité de Thomas, en venant au devant de ses doutes, en lui offrant l'occasion de les dissiper, en e pressant de ne point se roidir contre la manifestation de la vérité. N'est-ce pas le même esprit dans

lequel il parle à tous les incrédules, excepté aux incrédules hypocrites? Écoutez-le confirmer le repentir de Pierre... Ici, mes frères, s'offre un parallèle si touchant, qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans les deux tableaux la même charité divine. La scène de la réintégration du fils de Jonas dans l'apostolat est la répétition fidèle de celle de sa vocation comme apôtre; le lieu est le même, ce lac de Génézareth, où si souvent le Christ a navigué; le même miracle s'opère à sa voix, et dans la question trois fois répétée en expiation du triple reniement, *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu?* vous retrouvez ce Sauveur, qui avait tant proclamé que l'amour est la condition et le fruit du pardon. Mais que sert d'alléguer longuement toutes ces dernières pages de l'Évangile à l'appui de cette vérité, que le Christ a triomphé de la mort au point de ne rien perdre dans la lutte? Il aurait suffi d'en attester devant vous le premier entretien qu'il a tenu au sortir de sa tombe, sa première apparition à un regard humain dans la matinée même du jour de sa résurrection. C'est Marie-Madeleine qu'il a choisie pour le premier témoin de son retour à la vie, et dans le jardin du Calvaire, aux portes même

de ce sépulcre qu'elle croyait violé, le Christ lui a dit : *Ne me touche point :* ne cherche point à me retenir; *je ne monte point encore vers mon Père qui est votre Père, et vers mon Dieu qui est votre Dieu!...* C'est le Christ ressuscité qui parle, sur le seuil de son tombeau à peine ouvert, et il parle à une faible femme, qui aime et qui pleure selon toute cette affliction et cette tendresse si bien connues que la mort excite, et pour la récompenser et la consoler à la fois, le Christ ressuscité lui déclare que la mort, la mort même de la croix, et trois jours funèbres dans la profondeur du tombeau, ont si peu détruit tout ce que regrettent en lui ses amis désolés, que son Père est toujours leur Père, et que son Dieu est toujours leur Dieu; c'était dire, de la manière la plus sublime et la plus simple, en prenant Dieu même à témoin, qu'il venait, pour quelques jours encore, occuper son rang dans l'humanité, reprendre sa place à nos côtés, se tenir à notre niveau, être homme, comme auparavant et comme nous, en dépit de la mort, et justifier au nom de Dieu sa parole aux apôtres éperdus devant sa résurrection : *C'est moi-même!*

II. De cette étude de la vie de Christ en ce

monde, après sa mort, résulte cette grande et légitime conséquence, que la mort n'est qu'un passage pendant lequel la nature humaine ne change pas. Rien de ce qui est fondamental, rien de ce qui est essentiel, rien de ce qui est excellent en nous n'est détruit; le corps seul périt, ou change, et nous quitte; l'être humain demeure; ces organes de poudre qui ne sont bons que pour cette vie, retournent en poudre; l'âme reste ce qu'elle était. En un mot, ce que nous sommes, nous le serons, et si j'osais employer un mot qui répugne à la chaire d'où je vous parle, parce qu'il a un faux de philosophie, je vous dirais que notre identité subsiste au delà du tombeau; nous nous retrouverons tout entiers. L'exemple de notre divin Maître nous le garantit; c'est une preuve de fait à l'appui de notre espérance; une résurrection pareille à la sienne nous attend, et au sortir du trépas nous pourrons dire comme lui à nos amis qui nous ont devancés: C'est moi-même!

N'est-ce pas trop vous promettre? N'est-ce pas imprudemment vous rendre ambitieux pour l'immortalité? Qui sommes-nous pour prétendre à une résurrection semblable à celle de Jésus, et con-

fondre ainsi, dans nos téméraires prévoyances, le trône éternel et divin où il est remonté à la droite de son Père et la place qu'il nous a préparée?... Non, mes frères, il ne s'agit nullement de régner avec lui, mais de revivre comme lui, et prenez garde, dans un excès d'humilité, d'ébranler sans le vouloir les bases mêmes du christianisme. L'homme a été créé à l'image de Dieu; cette image, le péché l'a effacée, et l'homme ne peut la ressaisir qu'en revêtant la ressemblance de Christ, qui est l'image empreinte de la gloire du Père. Voyez quel admirable enchaînement rattache toutes ces vérités l'une à l'autre, la création à la rédemption, la foi à la sainteté, vous à Christ et Christ à Dieu. Croyez-vous donc que ce lien sacré n'embrasse que cette vie et ne comprenne point la mort? Non, cette similitude miséricordieuse est trop profonde pour que l'aiguillon du trépas l'atteigne et l'efface; je vois dans l'Évangile que la ressemblance du Sauveur et de ses fidèles se prolonge à travers toutes les phases de leur existence; elle s'étend à la vie: saint Pierre nous déclare que Christ nous *a laissé un exemple afin que nous suivions ses traces*, et saint Jean exige que *celui qui croit en Christ vive comme le*

Christ a vécu; elle s'étend à notre fin : saint Paul aspire à *être conforme à Christ dans sa mort;* elle s'étend à notre résurrection : saint Paul encore nous déclare que *comme Dieu a ressuscité le Christ, il nous ressuscitera pareillement,* et enfin elle s'étend même à la vie bienheureuse: il est dit que *Christ transformera notre corps vil pour le rendre semblable à son corps glorieux,* et que *lorsque le Fils sera apparu, nous lui deviendrons semblables.* Vous le voyez, saint Pierre, saint Jean, saint Paul, sont devant vous mes garants; je ne vous promets rien de trop pour le ciel. Christ a vécu de votre vie, et par l'efficace de son salut, vous, vous mourrez de sa mort, vous ressusciterez de sa résurrection, vous revivrez de sa vie céleste, et à l'entrée des célestes demeures vous direz à ceux qui vous auront aimé comme Jésus à ceux qui l'aimaient : C'est moi-même!

C'est là sans doute une magnifique destinée, une grâce immense offerte à nous tous, faibles créatures, êtres d'un jour dont la vie est une vapeur qui s'élève un moment et retombe; êtres d'un jour qui en ce monde ne disposons pas du lendemain et qui par Jésus pouvons nous approprier l'éternité; c'est là une grâce immense pour nous, mor-

tels, qui délaissés dans notre misère n'aurions pas ravi à la mort une de ses terreurs, une de ses incertitudes, et que la poussière de tant de sépulcres a si souvent aveuglés; c'est là une grâce immense pour nous, pécheurs, qui n'aurions su par nous-mêmes que nous éloigner de Dieu au lieu de revenir à lui, et que l'ordre de devenir *parfaits comme Dieu est parfait*, aurait désespérés, si tout autre que Jésus nous l'avait donné; oui, c'est là une grâce immense pour nous tous qui avons vu des êtres chéris glisser dans la tombe du milieu de nos embrassements impuissants à les retenir, et qui tressaillons d'une joie ineffable à la seule idée qu'ils puissent un jour nous dire: Me voici, c'est moi-même!... O mes frères, je le vois à votre émotion, vous en convenez; c'est là une grâce immense; mais elle n'est pas trop grande pour la bonté de Dieu; elle n'est pas trop grande pour la charité de Christ, et dussé-je vous étonner encore, je dois ajouter qu'elle n'est pas trop grande pour la nature même de l'homme. Supposez que la résurrection de Christ ne soit pas pour vous une garantie, et que la vôtre diffère de la sienne; supposez que la mort change totalement votre être, que votre vie immor-

telle ne soit pas une suite, une continuation, un prolongement de votre vie présente, que tout ce qui vous constitue aujourd'hui, non pas seulement au physique, mais au moral, disparaisse dans la mort, et qu'en ressuscitant vous ne vous reconnaissiez plus, alors ce n'est plus vous qui revivez; c'est un être différent que Dieu substitue en votre place, et alors la religion chrétienne tout entière reçoit le plus évident démenti; il n'y a plus de foi: car c'est à vous que Jésus a demandé confiance non pour ce côté seulement, mais pour l'autre côté du tombeau; il n'y a plus d'espérance : car que vous importe le salut d'un être différent de vous et qui sera seulement quand vous ne serez plus; il n'y a plus de charité : car s'il est dit que la charité demeure à jamais, pour continuer d'aimer, il faut continuer de s'émouvoir comme on s'est ému; il n'y a plus de jugement : car comment si toute votre ancienne nature est détruite et si une nature toute nouvelle vous est donnée, comment *comparaîtrez-vous devant Christ pour être jugé selon le bien ou le mal que vous aurez fait*, et s'il n'y a plus de jugement, il n'y a plus de salut; car de quoi serions-nous sauvés? O mes frères, c'est surtout au pied

du tribunal du souverain Juge, que se fait sentir la nécessité de pouvoir lui dire : C'est moi-même ; et c'est surtout pour se saisir du salut, que se prosternant au trône de la grâce le racheté de Jésus comprend qu'il doit pouvoir s'écrier : Seigneur, c'est moi-même, moi-même avec mes doutes, mes faiblesses, mes péchés, moi-même avec mes repentirs si souvent oubliés et mes amendements si souvent démentis, mais aussi moi-même avec la foi que tout ce que tu demanderas à ton Père céleste, même mon salut éternel, il te l'accordera..... Si la mort change votre être et détruit votre nature, je vous défie de tenir ce langage à votre Rédempteur sur le seuil de l'éternité. Vous le voyez donc; cette vérité touche à toutes les vérités chrétiennes, et pour que le christianisme soit vrai, il faut que vous vous retrouviez, que vous vous reconnaissiez dans le ciel ; il faut (pardonnez à l'énergie de mes croyances la familiarité de ces expressions), il faut que vous soyez vous dans l'autre monde comme dans celui-ci ; il faut que votre âme soit toujours votre âme; alors, selon les promesses, *vous vous reposerez de vos travaux et vos œuvres vous suivront*; alors, mieux encore que David, vous pourrez dire

sur les sépulcres de vos morts : *Ils ne reviendront pas vers moi, mais j'irai vers eux*, et toutes ces espérances reposent sur la certitude que *ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ne pourront nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné par Jésus-Christ*. L'homme revivra donc tout entier, et le premier mot de ses discours éternels sera celui du Sauveur ressuscité : *C'est moi-même !*

Mais la vie future, demanderez-vous encore, ne sera-t-elle donc qu'une simple répétition de cette vie? La révélation nous apprend que des différences profondes doivent se trouver entre notre terrestre existence et l'immortalité qui nous attend. Saint Paul enseigne cette doctrine avec son énergie accoutumée, quand il compare le corps de l'homme dans le tombeau au grain de blé dans le sillon, et nous assure que *le corps est semé corruptible pour ressusciter incorruptible ; semé méprisable pour ressusciter revêtu de gloire; semé infirme pour ressusciter plein de force ; semé corps animal pour ressusciter corps spirituel*. Comment ces perspectives de rénovation et de changement s'accordent-elles avec l'idée que nous nous retrouverons tout entier de l'autre côté

de nos tombes? Mes frères, la réponse à ces derniers doutes est bien simple et fournit une pleine confirmation de la doctrine consolante et sublime que le texte nous révèle. Il est vrai, des changements profonds, profonds au point que nous n'en avons maintenant qu'une imparfaite idée, nous sont réservés; donnez à ces changements leur véritable nom, et tout s'éclaircit et s'explique : ces changements ne seront que des progrès. Voyez l'homme dans la plénitude des forces de son corps et de l'énergie des facultés de son âme; voyez l'homme arrivé au plein développement de sa conscience, de sa sensibilité et de sa raison; il est roi de ce monde; il y règne par la pensée; *il a été créé un peu moindre que les anges et couronné de gloire et d'honneur*, et cet homme, avant de ceindre cette couronne et d'exercer cette souveraineté, a été un jeune enfant, dont la conscience, dont la raison sommeillait encore et dont le plus futile jouet remplissait la journée entière. Qu'ont été tous ces changements qui l'ont fait passer de ce berceau à ce trône? Des progrès. Ce sont des progrès analogues qui vous attendent dans la mort. L'enfant est devenu homme et il est demeuré le même être, et

un jour on dira de vous : le mortel est devenu immortel, l'habitant de la terre est devenu citoyen du ciel et il est demeuré le même être, et il peut dire : C'est moi-même ! et je ne sais si de ce Moïse couché dans une nacelle de joncs et exposé aux flots du Nil, à ce même Moïse entouré de splendeur au sommet du Sinaï et s'y *entretenant avec l'Éternel comme avec un intime ami*, il y a plus ou moins de distance, que de l'homme dans sa vie à l'homme dans son immortalité. Tels que vous êtes maintenant, votre nature ne convient pas aux cieux ; il faut qu'elle devienne meilleure ; il faut qu'elle change, mais sans affecter ce qui constitue votre essence... Loin qu'il y ait oubli de vous-mêmes, vous vous reconnaîtrez vous-mêmes. Dans cette vie, êtres raisonnables, vous le serez toujours ; mais votre raison, agrandie et assurée, embrassera un cercle bien plus étendu de vérités plus sublimes, et sera réjouie d'ajouter aux sciences imparfaites et douteuses de la terre, les connaissances, sans point d'arrêt et sans ombre de doute, de l'éternité. Êtres consciencieux, vous le serez toujours ; mais votre conscience épurée et sanctifiée ne balancera jamais entre deux

devoirs ou deux progrès, et s'avancera vers le bien par une suite d'essors qui seront sans fatigue et sans relâchement. Êtres religieux, vous le serez toujours; mais votre culte n'aura plus les distractions désolantes qui interceptent devant votre esprit la notion de Dieu, et le sentiment de la présence de votre Père céleste vous pressera continuellement de toutes parts, de sorte que vous ne serez jamais séparés de lui. Êtres sensibles, vous le serez toujours; mais votre sensibilité, dégagée de tout le terrestre de ses liens du monde et refondue aux flammes de l'amour divin, aimera Dieu, aimera le Sauveur, aimera les enfants de Dieu et les élus de Christ d'une affection tellement ardente, certaine et paisible, que cette affection seule sera pour vous le sceau de l'éternel bonheur. Et dans cet usage de votre sensibilité, n'en doutez pas, Dieu vous donnera de retrouver et de suivre la trace de vos pures amitiés de cette vie. Ces êtres chéris dont il vous a séparés pour un peu de temps par la mort, ont gardé leur nature comme vous garderez la vôtre, et ils l'ont retrouvée dans la résurrection. Ah! si leur tendresse pour vous et votre tendresse pour eux devait s'éteindre et s'a-

bîmer dans la mort, il n'y aurait plus moyen de dire au Créateur dans le ciel : Tel que tu m'as fait, me voici ! c'est moi-même. Je ne suis plus moi, si la mort m'enlève tout sentiment de mes affections, tout ressouvenir de mes intimités, toute idée de ces êtres si chers dont l'existence se confondait avec mon existence, et m'a fait savoir par la pratique ce que c'est qu'amour, confiance, gratitude, dévouement. Je n'ai fait que par eux l'expérience de ces vertus, et que m'en restera-t-il, s'ils ne me restent pas? Moi, sans mes affections, ce n'est plus moi ; c'est un être différent et nouveau, qui dans l'éternité deviendra ce que voudra l'Éternel et dont je n'ai point à m'occuper. Oui, si la création est une œuvre constante, il faut que, debout sur un sépulcre rouvert et à jamais inutile, je puisse dire au créateur : C'est moi-même ; et si l'amour, si le bonheur par l'amour, si le progrès par l'amour est le but de la création, il faut que j'en puisse dire autant aux objets de cet amour en les retrouvant sur les débris de tous ces sépulcres ; malgré la mort, il faut que je sois reconnu d'eux tous en même temps que de Dieu... Voilà, chrétiens, les magnifiques perspectives que votre religion ouvre

à votre foi ; voilà l'ensemble de votre existence telle que la révélation l'explique ; voilà le sépulcre et le ciel, la mort et l'immortalité selon l'Évangile. Vous chercheriez en vain ce que vous pourriez demander de plus à celui qui peut tout donner. Rendez donc gloire à la bonté infinie de ce Dieu qui *vous a aimés le premier*, et songez quelle doit être cette vie d'apprentissage et d'exercice pour vous disposer convenablement à une telle immortalité ; songez, quelles que soient les épreuves de cette période d'épreuve, que *les souffrances du temps présent ne peuvent être rien en comparaison de la gloire qui sera manifestée en vous*. Devoirs et travail, culte et foi, prospérités et affections, ou tristesse et deuil, tout se présentera tour à tour à votre expérience sous son véritable aspect, si vous vous rappelez que le berceau est un passage, que le monde est un passage, que le sépulcre est un passage, que le point d'arrivée et de rendez-vous est au ciel, et que de quelque manière que nous franchissions les détours du pèlerinage, au bout du chemin il faudra dire au Juge suprême ou avec confusion ou avec espérance : *C'est moi-même!*

LA CIVILISATION

SANS LA RELIGION.

LA CIVILISATION

SANS LA RELIGION.

Le roi Salomon fit que l'argent et l'or n'étaient pas plus estimés dans Jérusalem que les pierres, et les cèdres que les figuiers sauvages de la plaine.
(1 Rois, X, 27.)

Mes Frères,

L'époque de Salomon est celle de la civilisation la plus avancée, de la prospérité la plus éclatante du peuple juif, et c'est à peine si les règnes de Hozias en Juda et de Jéroboam second en Israël supportent la comparaison avec le sien. Le génie de David, son père, avait préparé cette splendeur, et successeur pacifique d'un monarque conquérant, Salomon n'eut qu'à maintenir ses peuples dans la voie où David les avait conduits et dont l'idolâtrie seule pouvait les faire sortir. Un empire qui s'étendait des frontières de l'Égypte aux rives de l'Euphrate et du Tigre; toutes les nations de ce

vaste territoire soumises et tributaires; des cités nouvelles construites, agrandies ou fortifiées de toutes parts, jusque dans les déserts des confins de l'Arabie où Salomon fonda la ville de Tadmour, devenue plus tard si fameuse sous le nom de Palmyre; le commerce le plus étendu, des transits rapportant d'immenses revenus, ses flottes naviguant par la mer Rouge jusqu'aux Indes et par la Méditerranée jusqu'en Espagne; l'alliance des Hébreux recherchée de tous côtés et par l'Égypte elle-même, le seul royaume de cette époque d'une civilisation déjà florissante par les arts et par les armes; les bienfaits de la paix prolongée pendant tout le règne de Salomon; sa sagesse et sa gloire, ses collections et ses recherches d'histoire naturelle, de nombreux ouvrages où sous la forme élégante de l'apologue il livrait les fruits de son génie à ses sujets et aux rois ses voisins, accourus à Jérusalem pour l'écouter; la capitale embellie de monuments et de palais; le temple enfin, masse de cèdre, d'airain et d'or, resplendissant du sommet de la colline de Morija, et les immenses trésors de deux règnes épuisés pour l'embellir, et les magnificences d'une religion dont chaque jour

ramenait les cérémonies et les sacrifices, et les arts de l'Asie variant leur luxe pour la splendeur et du culte et du trône, tout concourt à donner des gloires et des prospérités du peuple hébreu sous ce prince l'idée la plus éclatante. L'histoire et la tradition se sont accordées à transmettre le souvenir de ces merveilles. La mémoire de Salomon a rempli l'Asie; le souvenir de ses richesses, la renommée de sa science, a vécu dans la mémoire de tous ces peuples et a longtemps défrayé leur poésie. L'histoire avait tracé de ce règne des tableaux si splendides, et rendu témoignage avec tant de force à la sagesse du fils de David, qu'il est naturel que l'imagination de l'Orient ait été frappée à ce point, et les historiens sacrés eux-mêmes, s'exprimant avec l'exagération familière aux annalistes de l'Asie, ont trois fois résumé le tableau de la prospérité d'Israël à cette époque par ce trait : *Le roi Salomon fit que l'argent et l'or n'étaient pas plus estimés dans Jérusalem que les pierres, et les cèdres que les figuiers sauvages de la plaine.*

Mes frères, n'est-ce pas là ce que notre siècle, ce que notre peuple demande? que désire-t-il plus ardemment que de voir l'argent et l'or aussi com-

muns entre ses mains que les pierres? que désire-t-il plus ardemment que de multiplier sur sa tête les lambris de cèdre et de s'y reposer dans un sensuel égoïsme? L'or et l'argent, non pour les enfouir, mais pour les prodiguer; l'or et l'argent, considérés comme but de la vie, à condition qu'aussitôt acquis ils deviennent moyen de plaisirs, voilà un des caractères de notre génération, un des signes du temps. Populariser les jouissances, baisser le niveau du luxe, mettre les vanités de ce monde à la portée du grand nombre, voilà le problème social que l'on semble vouloir résoudre le premier, celui qui presse le plus, celui dont on s'occupe avec le plus de persévérance et de dévouement. La diffusion des richesses, une répartition plus égale des petites félicités de la vie, est souvent considérée comme la mesure et la garantie de la civilisation, et je ne répondrais pas que, sommés de s'expliquer sur la meilleure condition de la société, un grand nombre d'hommes de nos jours ne répondît, sans s'inquiéter de tout le reste, que l'état social le plus désirable est celui où l'or sera aussi facile à obtenir que les pierres, et les cèdres que les figuiers.

Mais ce qu'à la suite de cet aveu ne sauraient

pas vous signaler les hommes que la cupidité de leurs habitudes sensuelles entraînerait à envier les splendeurs du règne de Salomon, c'est la source de ces prospérités d'Israël. Mes frères, comment le peuple juif avait-il fait cette grande fortune? sur quel fondement reposaient tous les splendides avantages dont il jouissait alors, que le règne de David avait commencés et que celui de Salomon développait avec gloire au sein de la paix? Le problème est facile : Israël connaissait et servait le vrai Dieu; toute sa force était dans sa religion; sa religion était la base de son état politique, la condition de sa prospérité nationale, et la preuve en est qu'il a tout perdu en la perdant. C'est parce que David, malgré les fautes et les désastres de ses dernières années, malgré ses guerres étrangères et civiles, dont la première conséquence a été que la construction du temple fut réservée à son fils; c'est parce que David a complété les institutions de Moïse et a rendu le culte du désert convenable à un peuple plus avancé, que la prospérité publique a pris cet essor; c'est parce que Salomon, après lui, a achevé ce grand travail par l'érection du temple qui assurait à la religion l'unité et la stabilité et qui

resserrait le lien national en resserrant le lien religieux; c'est parce que Salomon est resté fidèle pendant la plus grande partie de son règne à cette politique pieuse qu'il a eu le temps de donner à son peuple une puissance, une splendeur, une paix jusqu'alors inconnue. En un mot, si la civilisation s'est avancée et si la richesse s'est répandue au point de faire dire que l'or était estimé comme les pierres, et les cèdres comme les figuiers, mes frères, c'est que toute cette civilisation était religieuse.

Mais notre civilisation, mes frères, est-elle religieuse? Notre civilisation, dont nous sommes si fiers, est-elle empreinte du cachet de la piété, de la foi et de la charité chrétienne? Y a-t-il beaucoup de religion au fond de toute cette prospérité que l'on admire, au sein de ces richesses qui évidemment augmentent, se répandent et circulent par les mille canaux d'un partage plus égal à travers les diverses classes de la société? Hélas! il se trouve au contraire des esprits pour soutenir que la civilisation peut se passer de la religion; que l'ordre public, le progrès des lumières, l'empire même de la morale, les vertus même de famille, les sources

diverses du bonheur d'une nation, n'ont pas besoin d'avoir la religion pour base. C'est ce principe fatal que je viens attaquer dans ce discours ; je viens vous montrer ce que devient une civilisation irréligieuse ; elle peut beaucoup, j'en conviens ; elle peut beaucoup pour la gloire, la prospérité, la science, la liberté même des peuples ; elle peut, de génération en génération, appeler un plus grand nombre à l'exploitation des biens communs ; elle peut créer des jouissances nouvelles et les offrir à si vil prix que chacun en prétende une part ; elle peut, en un mot, faire dire à des historiens-poëtes que l'or est estimé comme les pierres, et le cèdre comme le figuier ; mais ce qui lui est impossible, c'est de remplacer la religion.... Dieu veuille, mes frères, qu'en traitant ce grave sujet ma voix puisse être entendue du présent siècle et lui signale un danger d'autant plus grand que souvent il l'ignore !

Deux remarques préliminaires semblent indispensables avant d'entrer en matière.

Si j'ai choisi à dessein ce texte qui rappelle et dépeint en un seul trait l'époque la plus brillante

de la civilisation du peuple hébreu, c'est parce qu'il s'accorde avec cette soif de l'or, ce désir des fortunes rapides, cette avidité de jouissances qui distingue notre siècle. Mais je ne songe nullement à médire devant vous de la civilisation et à retourner les paroles de mon texte contre elle. La vraie et pure foi chrétienne laisse à la philosophie le stérile honneur de s'attaquer à la civilisation, de renvoyer l'humanité aux forêts, et de préconiser la barbarie comme l'état de nature d'un être intelligent et sensible créé à l'image de Dieu. Je me sens pressé de le déclarer à l'entrée de ce discours: il n'est rien de plus religieux que la civilisation; elle n'est au fond que le légitime produit de nos facultés, le légitime emploi de nos ressources, l'exploitation de la nature qui est pour nous par la volonté de Dieu même une mine d'inépuisables trésors et un thème d'inépuisables études; elle n'est que le légitime exercice de notre royauté de la terre, le résultat de la supériorité de l'intelligence sur l'instinct et de la domination de l'esprit sur la matière; elle est un docile accomplissement de cette première loi donnée à l'homme : *Tu mangeras librement de tout arbre du jardin*, c'est-à-dire

tu jouiras librement des biens de ce monde qui t'appartient. En un mot, la civilisation n'est que l'usage fraternel des moyens de bonheur que Dieu nous a confiés pour cette vie ; et quand la civilisation en abuse, mes frères, ce n'est plus la civilisation, c'est le péché !

Cette simple définition m'amène sans effort à la seconde pensée dont je dois vous saisir : le sujet de ce discours vous intéresse tous, parce que la civilisation, quelque degré qu'elle ait atteint, s'étend par nuances insensibles et de proche en proche sur la société entière, et que tous nous y prenons notre part, quelques-uns d'entre nous sans qu'ils s'en doutent. Comme l'atmosphère qui recouvre le globe de la terre, nous enveloppe tous, que tous vous la respirez, que tous vous y vivez, tous de même vous vivez dans une civilisation commune; vous participez aux progrès du siècle, s'il le faut, sans vous en apercevoir, comme vous respirez l'air sans peut-être savoir qu'il circule autour de vous et pénètre vos organes. Mais, hélas ! autant que les avantages, les erreurs, les dangers, les vices même d'un état quelconque de civilisation, nous pressent pour ainsi dire et nous entou-

rent dans quelque condition, dans quelque sort que la Providence nous ait placés. Quand le riche jette à pleines mains des sommes énormes à ses entrepreneurs de luxe, de raffinement et de sensualité, c'est un excès de civilisation. Et n'est-ce pas un excès de civilisation quand le simple ouvrier, oublieux de sa famille, dépense dans l'inconduite d'un seul jour tout le fruit d'une semaine de travail? Que donc personne dans ce temple ne dise : Je suis trop obscur, trop pauvre, trop petit pour que la civilisation de mon pays et de mon temps me concerne. Tous vous êtes intéressés dans le débat entre la civilisation et la religion, entre l'abus et l'usage, entre le monde et Dieu; comme citoyens, vous ne pouvez vous bannir de votre patrie; comme contemporains, vous jeter hors de votre siècle; comme fidèles, abjurer l'église actuelle; comme rois de la terre, abdiquer votre part de souveraineté, et si Dieu vous donne de vivre en un temps où la pierre se change en or et en argent, où le cèdre remplace le figuier, deux choses sont inévitables : la première, de vous servir de ces biens; la seconde, de rendre compte à Dieu de l'usage que vous en aurez fait.

I. En premier lieu, la civilisation, dans les luttes qu'elle excite, ne peut se séparer de la religion et prendre sur elle de la remplacer. Dans un état avancé de civilisation, tout est lutte et concurrence, des sphères les plus élevées aux classes les plus humbles. On voit partout jaillir dans la vie mille ressources nouvelles de plaisir, et le bonheur, ou du moins ce qui y ressemble, se multiplie sous mille formes attrayantes; chacun veut en faire l'expérience et se l'approprier. On voit partout s'offrir mille moyens nouveaux de progrès de tout genre; le succès plus brillant même que le bonheur et qui semble y conduire, la renommée et la vogue, qui tiennent lieu du succès et du mérite, s'acquièrent de tant de manières diverses, que chacun veut en tenter l'aventure et en courir le risque. Une activité irréfléchie, impétueuse, désordonnée, entraîne les esprits; de toutes parts on se met à l'œuvre, et la société entière ressemble alors à cette sœur de Lazare, à qui le Seigneur disait : *Marthe, Marthe, tu t'agites et t'inquiètes pour beaucoup de choses*. Bientôt toutes les carrières sont obstruées; toutes les avenues qui conduisent à la fortune, à la réputation, à une position élevée

parmi ses égaux, sont envahies et gardées ; c'est à qui percera la foule; c'est à qui laissera en arrière ses compétiteurs; c'est à qui parviendra ! Les médiocrités en tout genre affluent et se guindent avec une infatigable persévérance, et quelquefois se liguent; il faut un degré notable de supériorité pour résister et se faire jour. Toutes les professions finissent par être encombrées au point que les occasions manquent; les champs les plus vastes ont moins de sillons que de laboureurs ; les mines les plus fécondes ont moins de filons que d'ouvriers ; c'est le travail qui manque aux travailleurs, et avec le travail manquent tous ses fruits de richesse, de jouissance, de gloire et de bonheur. Alors, par une suite irrésistible de cette situation brillante, mais difficile, où une génération se jette comme à l'aventure, comme glissant sur une pente dorée sur laquelle il est impossible de s'arrêter, la société devient une arène où l'on se dispute le succès comme une proie et où l'on s'arrache le bonheur comme un trophée; chacun est en concurrence avec tous ; c'est un état de rivalité générale où chacun ne pense qu'à soi, où tout semble permis pour réussir, où pour dépasser un émule dans la

lice on est facilement enclin à le renverser, où surtout on n'a pas le temps de s'arrêter pour tendre la main à ceux qui tombent et disparaissent écrasés dans la foule; c'est un état de guerre sociale composée d'une multitude de luttes d'homme à homme, de combats singuliers pour ainsi dire, guerre quelquefois ostensible et éclatante, plus souvent sourde et cachée, où tous les moyens d'attaque et de défense semblent bons, où toutes les mines et contremines semblent loyales, où tout confrère est un ennemi, où tout avantage obtenu par un rival est considéré comme un larcin qu'il nous fait... Mes frères, gardez-vous, à ce tableau dont la ressemblance est partout sous vos yeux, d'accuser la civilisation. Hélas! cet esprit de rivalité n'est qu'une des formes de l'égoïsme, et l'égoïsme n'est pas plus le vice des peuples policés que des hordes barbares; l'égoïsme, qui n'est au fond que la corruption du cœur humain devenue personnelle, se retrouve partout, et tandis que vous luttez avec votre prochain dans la carrière élégante des arts, des lettres ou des sciences, le sauvage, sous la voûte de ses forêts séculaires, lutte avec le sien à qui ramassera le premier les glands épars au pied des chênes.

Cependant, je l'avoue, souvent il arrive que plus la civilisation se répand, se perfectionne, se sert d'aiguillon à elle-même et s'élabore activement dans le grand atelier social, plus elle envenime ces luttes; et quelle voix, au milieu du tumulte croissant, parlera de paix assez haut pour être entendue, si ce n'est la voix de la religion? quelle puissance que celle de la religion au milieu de ces concurrences acharnées introduira la charité? quand les routes qui conduisent à la jouissance de tout ce que le siècle désire se croisent de toutes parts et sont foulées en tout sens, quel esprit, si ce n'est l'esprit de la religion, au milieu des rencontres inévitables de tant de rivalités, inspirera à tous ces adversaires de s'entredire, comme Abraham à Lot : *Si tu choisis la gauche, je prendrai la droite, et si tu prends la droite, je m'en irai vers la gauche?* O mes frères! cette douce et noble disposition du cœur qui laisse réussir sans entrave et qui voit réussir sans envie le prochain, qui sait faire place à côté de soi à un émule de plus et qui ne se plaint jamais que le soleil brille pour tous, cette disposition du cœur ne s'apprend qu'à l'école de l'Évangile. La foi chrétienne seule nous dit avec

assez de force que Dieu partage comme il lui plaît les facultés et les talents, les opportunités et les succès; que nul n'a donc le moindre droit de trouver mauvais qu'un autre réussisse, puisque chacun *n'a rien qu'il n'ait reçu*, et qu'ainsi s'opposer aux prospérités et aux triomphes d'un de ses frères, jeter en obstacle au-devant de ses pas les mauvais procédés d'une compétition jalouse, c'est s'opposer aux desseins de Dieu même. La foi chrétienne seule apaisera tant d'ambitions mécontentes, en apprenant à chacun la science que saint Paul lui-même sentit la nécessité d'apprendre, celle d'être *content de la situation où l'on se trouve*. La foi chrétienne seule adoucira et par l'amour et par l'humilité ces guerres intestines de la civilisation; l'harmonie d'une activité fraternelle prendra la place des fureurs mal contenues et mal déguisées de rivalités envieuses; on se dirigera pacifiquement vers le mieux sans s'efforcer avec méchanceté de s'en écarter l'un l'autre; on renoncera à tous ces artifices, à tous ces mensonges, à toutes ces contre-marches trompeuses dont le but est d'arriver seul au but et de refouler tous ses frères à distance; la civilisation s'appuiera sur la paix; elle en sera plus

productive, en même temps que plus douce, plus heureuse et plus belle, et en s'entendant ainsi avec la religion, elle aura de moins dans son sein les jalousies, les discordes, les inimitiés, sans rien avoir de moins en argent et en or au lieu de pierres, et en cèdres du Liban au lieu de figuiers de la plaine.

II. Si la civilisation irréligieuse est peu propice à la paix, elle l'est encore moins à la modération. Il semble presque, au premier aspect, que les idées de civilisation et de modération s'excluent et se contredisent, et que plus un peuple sera policé, plus il sera mondain et sensuel. La civilisation consiste sans doute dans le progrès des lumières, la culture des arts, l'élégance des mœurs, la facilité des relations, l'ordre public, le développement harmonieux et complet des forces nationales, le jeu régulier et facile des ressorts du gouvernement; mais en dernière analyse tous ces progrès aboutissent à l'accroissement et à la diffusion des richesses, et parler de richesses, c'est parler de jouissances de toute espèce; l'avarice qui amasse est une exception; l'égoïsme qui prodigue est plutôt la règle commune, de sorte qu'une exces-

sive civilisation inspire une soif dévorante de jouir et ne s'occupe qu'à la nourrir et à la contenter. Pourquoi s'arrêter sur ce chemin si doux à parcourir? on raffine de plus en plus; on s'exténue à varier les plaisirs et à les rendre plus attrayants et plus ingénieux, à prévenir les dégoûts, à exciter la satiété, à reposer la fatigue, à se donner beaucoup de bonheur sans prendre beaucoup de peine, à remplacer ou du moins à rajeunir une vanité qui vieillit ou s'épuise, et dans ces époques de luxe habile et de sensualité étudiée, la société, comme ce tyran de l'antiquité blasé par les infamies de ses excès, a des couronnes toujours prêtes et des trésors toujours ouverts pour les inventeurs de fêtes et de jouissances nouvelles. L'expérience du monde a de tout temps prouvé que la modération est en effet la vertu dont manquent le plus les castes ou les peuples qui ont atteint un degré extrême de politesse et d'élégance; l'aveuglement peut aller au point que l'on prend les excès de tout genre pour des progrès véritables et qu'on s'imagine gagner en culture, quand on n'a gagné qu'en effronterie de luxe et de sensualité. Voyez les cours de l'Asie à l'époque où florissaient les

grandes monarchies des Assyriens et des Perses; voyez le luxe prodigieux dont le livre d'Esther trace un si frappant tableau; quelques siècles après, voyez les mœurs élégantes et horribles de la Rome impériale, quand les dernières traces sont effacées des mœurs de la Rome républicaine, et jusque sous l'empire du christianisme, dans notre propre pays, dans le cours du dernier siècle, voyez, à force de délicatesse et de recherche, à force de luxe et de talent, voyez quelle rage de plaisir, quelle étourderie furieuse, quelle démence de volupté sourde à tout avertissement s'était emparée des esprits... Mes frères, qui alors était modéré dans ses habitudes et dans ses goûts?... Contre ce débordement des passions sensuelles, contre ce flux et ce reflux des vices terrestres, quelle digue opposerez-vous que la religion, que l'évangile de Christ, sa crêche qui nous instruit de notre fragilité, sa croix qui enseigne à mourir, sa tombe qui montre à ressuciter? Une civilisation ne dépouille ainsi toute sagesse et toute pudeur que lorsqu'elle s'est séparée de la foi. En Asie, au temps d'Esther, les monarques étaient des dieux, et les courtisans, témoin Haman, voulaient l'être,

s'il le fallait, à un degré plus bas. A Rome, sous ses empereurs, leurs affranchis, vous le savez, disaient aux peuples vaincus : *Qu'est-ce que la vérité?* et les Romains ne croyaient plus à leurs divinités, surtout depuis qu'ils avaient placé dans le nombre leurs tyrans. Et dans notre patrie, ô mes frères! vous savez ce que les riches, les puissants, les heureux et même les sages avaient fait de la tempérance de l'âme, mais vous savez aussi ce qu'ils avaient fait de la religion; toute pureté avait disparu avec toute foi; l'impudicité croyait se déguiser sous le masque de l'impiété, et comme on ne croyait rien de la foi, on ne croyait rien de la vertu; on n'en sentait plus le besoin..... Chrétiens! que ces grands et terribles exemples, dont l'un remonte à des siècles, dont l'autre est d'hier, et qui tous se ressemblent parce que le cœur humain est toujours le même et que la fange du vice est aussi la même d'âge en âge, que ces exemples nous instruisent! Au sein d'une civilisation puissante qui gagne de tous côtés, qui monte, et qui redescend, et qui s'épanouit en tous sens, la religion seule introduira et maintiendra une modération nécessaire. La religion seule saura faire

prononcer et à ceux dont l'opulence peut tout s'accorder, et à ceux dont la médiocrité doit souvent se restreindre, le mot prudent de Jacob : *Seigneur, je suis trop petit au prix de tes bienfaits ;* et quand l'or et l'argent en viendraient à être estimés comme les pierres, et le cèdre comme le figuier, la religion nous apprendra à nous faire *des amis de ces richesses iniques* et à prévenir que la civilisation elle-même ne périsse étouffée sous ses propres excès.

III. La modération n'est pas la seule vertu dont la civilisation soit habile à dispenser ; elle arrive facilement à nous donner une dispense presque générale de nos devoirs, en les remplaçant par des vertus et des devoirs de convention, par l'extrême douceur des mœurs, par l'exquise politesse des manières, par l'élégante urbanité des discours, par la prudence qui défend de se compromettre, ce qui interrompt ou embarrasse les relations et les affaires, et surtout par la défense et le soin de son honneur, attendu qu'avec une tache sur son nom on ne se montre plus. Si vous réfléchissez avec quelque esprit d'observation, et en regardant, en écoutant autour de vous, il vous sera facile de re-

connaître que la civilisation arrive à tendre ce piége à nos consciences par deux artifices différents : le premier consiste en ce qu'elle sait des mots gracieux pour désigner les plus affreuses choses, et vous n'ignorez pas combien les choses semblent changer avec les mots ; souvent elle nomme l'astuce un peu d'habileté ; l'ingratitude passe pour manque de mémoire, et la vénalité pour un essai de spéculation ; l'ambition la plus éhontée n'est jamais que le désir d'être utile et le sentiment de sa propre valeur ; d'un homme dont les mœurs vont jusqu'à de honteux dérèglements, on dira que ses habitudes ne sont pas graves ; les relations les plus impures ne sont qu'une liaison, et d'un adultère régulier, on dira que c'est un arrangement de vie privée... Cette indulgence dans les mots se glisse par degrés imperceptibles dans les jugements ; on finit par ne blâmer que légèrement en son cœur ces iniquités que l'on blâme en termes si polis dans le monde ; la juste sévérité de la vertu et de la foi expire sous ces précautions de délicatesse, et l'on court ainsi, sans s'en apercevoir d'abord, le danger de n'être pas plus exigeant pour soi-même qu'on ne l'est, en apparence, pour les

autres. Le second piége où trop souvent la civilisation arrête notre fidélité se trouve caché dans les maximes commodes derrière lesquelles on se retranche : il faut éviter le scandale et le bruit; il faut sauver les apparences; il faut respecter les convenances; et il suffit alors de se montrer scrupuleux; ce qui n'est point se montrer rigide; le public a droit à des égards, mais la vie privée demeure murée, système d'où il résulte que chacun peut en quelque sorte mener deux vies de front, l'une ostensible où le devoir règne, l'autre secrète où l'on fait ce qu'on veut et qu'on remplit à son gré, grave et pur au dehors, léger et impur en dedans; entre ces deux existences il n'y a que le seuil de la porte... et le regard de Dieu qui voit entrer et sortir. Puis quand on hasarde une récrimination contre ces facilités de corruption, contre ces vices de l'intérieur que rien, quoi qu'on prétende, ne rachète et n'expie dans la vie publique, la civilisation, de sa voix doucereuse, répond à ces censeurs : De quoi se plaignent-ils? voyez; l'or est estimé comme les pierres, et le cèdre comme le figuier! que peut-on vouloir de plus?... O mes frères! sur ces richesses mal acquises, sur ces ini-

quités mal déguisées, sur ces jouissances qui ne sont que des péchés, sur toutes les tromperies que la conscience séduite tente contre la loi de Dieu, la religion prononce un égal anathème. La religion ne trempe jamais dans un si honteux compromis ; le vice élégant lui paraît plus vil et plus criminel encore que le vice grossier; l'or, fût-il devenu aussi commun que les pierres, ne contrebalance jamais à ses yeux les transgressions, et sous le cèdre comme sous le chaume elle prononce la même sentence contre l'iniquité et la même sanction en faveur de la vertu.

IV. Enfin, mes frères, ce qui met tristement le comble aux dangers d'une civilisation irréligieuse, c'est sa prédilection pour le talent. Elle en fait, pour ainsi dire, une constante apothéose; elle en a tellement besoin, que non-seulement elle le paye au poids de tout son or, que non-seulement pour lui elle coupe au pied tous les cèdres de ses montagnes, mais elle l'exalte outre mesure, elle le déifie, elle l'adore, et en conséquence elle lui passe et lui permet tout. A ses yeux le talent est une excuse universelle, et quand il dédaigne de s'excuser, de pallier ses torts, d'économiser les vices

ou du moins de les cacher, quand il se dégrade jusqu'à la forfanterie de la corruption et qu'il étale à nos yeux le plus triste spectacle que puisse présenter le monde, celui d'un homme de génie qui n'est pas un homme de bien, la civilisation, dans son ingénieuse indulgence, inventera pour le talent quelque justification, dont il se moquera peut-être et fera semblant de ne pas croire qu'il s'est déshonoré. Que d'exemples fameux il serait facile de citer; que de renommées dont il serait difficile de dire ce qu'elles avaient de plus célèbre, les succès ou les vices; que de renommées où le cri de la conscience a dû servir de démenti aux applaudissements de tout un peuple, de tout un siècle; et peut-être que de consciences se sont endormies à ces bruits enivrants, heureuses de donner, en échange de chaque péché commis, un triomphe remporté en expiation! Complice facile de ces fautes qu'elle excuse, habile à accréditer l'idée funeste que les grands talents ne vont pas sans les grandes passions, la civilisation accepte les services que lui rendent les hommes de mérite, sans sourciller aux exemples d'inconduite qu'ils lui donnent; elle prend de toute main, et se charge, afin

de se justifier elle-même, de trouver à force de gloire un contrepoids pour la démoralisation... Mes frères, la religion, loin de montrer au talent cette lâche et fatale indulgence, est pour lui d'autant plus sévère.... Et ici je retrouve l'idée qu'à l'entrée de ce discours mon sujet déjà me suggérait : comme le devoir, le talent est de tous les rangs et de tous les états, et dans aucun il ne doit servir d'excuse à l'égoïsme ou à l'iniquité. Je vous applique cette loi, à vous, les ouvriers habiles dont les mains ingénieuses savent fabriquer ces merveilles du luxe et des arts que l'Europe admire, nous envie et emporte de nos cités dans les siennes; oui, vos talents sont nécessaires à la prospérité et à la gloire de la patrie, et la civilisation du siècle est votre tributaire; mais si vous nous donnez vos merveilles d'industrie pour compensation de vos désordres, si parce que le travail d'un jour vous rapporte ce que vaut à de moins habiles le travail d'une semaine, vous vous croyez en droit de donner ces dangereux loisirs à des excès; si parce que la civilisation vous paye si cher et vous enrichit si vite, vous trouvez là une raison de travailler trop peu et d'être immoral en proportion

que vous êtes adroits, vos talents sont votre perte, et vous ruinez aujourd'hui par vos transgressions cette civilisation qui vous admire et que vous enrichissiez hier par des chefs-d'œuvre... Et à vous aussi, je vous applique cette loi, à vous les riches, les puissants et les sages du jour, que le mouvement du siècle a jetés si vite aux premiers rangs et qui vous y êtes maintenus à force d'expérience et d'habileté dans les actes ou les discours, et quelquefois à force de bonheur; à vous, que la civilisation du jour envie, mais qu'elle admire et soutient, parce que vous êtes les dieux qui lui font ses loisirs et qu'elle a besoin de votre talent.... Oui, vous en êtes la preuve vivante; le talent est tout aujourd'hui; il est le parvenu du siècle; il s'est rendu nécessaire, il séduit par sa nécessité même, il commande, il règne, il triomphe, et la civilisation lui rend hommage... Prenez garde qu'en fin de compte elle n'ait à le maudire, s'il n'est monté au pinacle que pour y montrer de plus haut le vice triomphant avec lui!... Vous le voyez, mes frères, toutes les conditions de la société ont à se courber sous la même loi morale; toutes ont à s'entendre pour crier honte à qui ne se sert pas des dons de

l'esprit pour soutenir, pour fortifier les vertus de son âme, pour rendre sa vie plus sainte, plus vertueuse et plus pure. Mais, n'en doutez pas, les hommes supérieurs en quelque genre que ce soit savent si bien que la civilisation ne peut se passer de leur talent, savent si bien que son intérêt la rendra indulgente, savent si bien, en un mot, qu'elle se frapperait elle-même en les frappant, que la civilisation a sur eux peu de prise et que la seule religion peut en avoir assez. La foi, la foi domptera ces esprits superbes; la foi troublera leur contentement d'eux-mêmes; la foi, les laissant se reconnaître, s'il y a lieu, nécessaires à leur siècle, les empêchera d'oublier *la seule chose nécessaire* à leur âme; la foi, en leur démontrant qu'on fait tout avec des talents hors son salut, et qu'on n'arrive point au ciel avec des chefs-d'œuvre, la foi sanctifiera leur génie et l'embellira des splendeurs plus pures de la piété et des vertus. L'ascendant de leur exemple servira au progrès moral et religieux autant que la supériorité de leur esprit au progrès intellectuel, et alors, préservés de l'étourdissement que causent à l'orgueil humain les positions éminentes, ils comprendront que la con-

science est encore plus sainte que le génie; qu'une bonne action vaut encore mieux que beaucoup de chefs-d'œuvre, et le calme du cœur mieux que l'éclat de la gloire. La civilisation, dans ses flatteries intéressées, viendra parfois leur rappeler tout ce qu'elle doit à leurs travaux, et murmurer à leur oreille : Voyez tout ce que, grâce à vous, je possède et tout ce que je produis, science, arts, industrie, commerce, luxe à mille reflets, jouissances sans nombre à l'encan, richesses nouvelles en profusion, au point que l'or est estimé comme les pierres et le cèdre comme les figuiers.... Alors, la religion se dressera devant eux dans toute sa majestueuse sainteté et dominera tout ce vain bruit par cet avertissement terrible : *Il vous sera demandé selon ce qui vous a été donné, et vous moissonnerez selon que vous aurez semé.*

V. Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de la terre et de cette vie. Mais tout cet argent et cet or ne serviront à la fin qu'à dorer un tombeau, et tout ce bois de cèdre qu'à construire un cercueil. Il est temps de vous parler du ciel. Mes frères, une civi-

lisation irréligieuse le fait oublier..... La civilisation est une question de ce monde; elle ne sert que pour cette existence; aussi elle y ramène, elle y retient le regard, comme elle embellit à nos yeux, comme elle adoucit sous nos pas la poudre où nous marchons, elle fait que *notre âme est attachée à la poudre*, et rien ne semble plus naturel et plus juste que de voir la civilisation et la mondanité marcher de front, se donner la main et ne se quitter jamais. La religion, au contraire, ne vit en quelque sorte que de la vie éternelle, dont cette vie n'est qu'un commencement, une annonce, une aurore. La religion, sans rien dédaigner sur son passage, ne fait cependant que passer sur cette terre et aspire au delà; sa vue, plus longue que la vie terrestre, plus profonde que la mort corporelle, ne se laisse point éblouir par les passagères splendeurs qui brillent autour de nous de ce côté du tombeau, et entrevoit au delà de ces joies, de ces progrès, de ces affections, des joies que rien ne corrompt, des progrès que rien ne suspend, des affections que rien ne sépare et ne refroidit; la religion consentira donc qu'en cette existence *au jour du bien on use du bien*, mais en se souve-

nant que ce bien n'est qu'un essai, et que le bien souverain n'est qu'en Dieu, hors d'un monde incapable de le contenir et indigne de le posséder... Et si la civilisation vous distrait de la recherche de ces trésors meilleurs; si à force de remplir vos grossiers désirs et de dire à votre âme : *Que feras-tu maintenant* de mieux que de *manger*, *boire et te réjouir*, elle vous fait oublier que *chaque nuit cette âme peut vous être redemandée ;* si elle vous abuse et vous enivre quelquefois au point de vous promettre un ciel sur la terre, contre ce danger de la civi sation vous n'avez de sauvegarde que la religion. La religion seule séparera la civilisation et la mondanité, et les retiendra à distance..... O mes frères! cherchez donc loin de la mondanité un refuge dans la religion. Que votre piété, votre charité, votre foi s'infiltrent pour ainsi dire dans toutes les jouissances de votre vie polie et facile, pour les sanctifier à mesure, les épurer au passage, vous apprendre à les quitter sans murmure au premier appel, et pour vous accoutumer d'avance à la mort, et pour vous préparer sans perte de temps à l'éternité! Que votre religion domine votre civilisation : vous ne perdrez rien pour la

terre et vous gagnerez tout pour le ciel.... Brisez cette ancre de votre salut; laissez votre civilisation dominer votre religion; elle finira par l'étouffer; vous perdrez de vue la lumière de la foi à travers ces vapeurs enivrantes de la terre; le ciel semblera s'éloigner de vous; à votre vue rétrécie, l'horizon semblera se rétrécir; vous serez comme renfermé, comme pressé entre le berceau et le sépulcre; tous vos vœux se maintiendront dans cet intervalle; vous ne songerez plus que vous êtes immortel; Dieu, Christ, l'Évangile, le salut, l'éternité, sortiront de votre pensée; pour voiler à vos regards ces vérités magnifiques, ces biens véritables, il ne faudra que la moindre des vanités du monde, comme un fétu devant l'œil nous cache toute la nature, et quand viendra l'heure inévitable de tout perdre, impuissant à emporter votre civilisation dans la tombe, étendant vers elle votre main glacée sans rien saisir qui convienne dans la mort, vous direz comme ce fameux mondain se promenant à pas mourants au milieu de ses collections de chefs-d'œuvre : Quel dommage de quitter tout cela!... Il ne prévoyait donc rien de meilleur pour l'éternité que quelques tableaux et quelques sta-

tues! Et il se prétendait chrétien! Et il s'imaginait espérer le salut en Christ! Et il croyait à un ciel au-dessus de cette terre et à une immortalité par delà cette vie! Et il disait : Quel dommage de quitter tout cela! Et moi, je dis : Le véritable dommage est qu'un enfant de Dieu, un disciple de Jésus se dégrade au point de regretter un peu de luxe, et dégrade sa foi au point d'en comparer les promesses à un peu d'or et d'argent qui alors ne vaut pas mieux que les pierres, à un peu de bois de cèdre qui ne vaut pas mieux que les figuiers..... Mes frères, ce sont là les fruits d'une civilisation irréligieuse. Relevez-vous de ces vanités misérables en comparaison de votre céleste avenir, relevez-vous de la poudre où elles sont attachées, relevez-vous de toute votre stature pour mieux voir le ciel où elles sont inutiles. Vous avez deux existences et deux patries; ne vivez point pour une seule, mais pour toutes deux; ne vous civilisez point seulement pour la terre, mais pour le ciel; connaissez le prix de toutes choses, même de la mort; amassez-vous des trésors dignes de ce nom, et à l'heure où toutes les pauvretés et toutes les opulences s'égalisent dans la tombe, au lieu de

vouloir follement rentrer dans la vie pour retourner vers cet or, cet argent, ces cèdres, biens trompeurs qu'on dit incorruptibles et qui ne le sont pas, vous serez *riches en Dieu*, la seule richesse permanente, parce que Jésus qui nous l'a conquise et qui nous l'offre *est le même aujourd'hui, hier et éternellement!*

LA RÉSIGNATION

SELON

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT.

LA RÉSIGNATION

SELON L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT.

Prenez pour exemple de patience et d'affliction les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.
(Épît. de Saint Jacques, V, 10.)

Mes Frères,

Rien ne se ressemble plus que la vertu. Le fond en est toujours le même, et quand on médite avec attention sur sa nature, sa gloire et sa beauté, on en revient toujours aux mêmes devoirs, aux mêmes sacrifices et aux mêmes combats. Nous avons pu donner à la vertu des noms divers, la diviser en classes, la ranger par articles, et séparer en trois compartiments les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Cet ordre de matières, ce commode index des lois que nous devons suivre, est bon pour aider notre mémoire et faciliter l'étude de la morale; mais tout cela ne sert

de rien pour soutenir notre faiblesse, encourager notre constance, aiguillonner notre zèle ; tout cela ne sert de rien pour nous faire faire le bien ; et sans m'arrêter à vous prouver qu'en y regardant de plus près on voit que cette division de nos devoirs en trois classes est bien plus ingénieuse que juste et solide, il y a une preuve plus simple que la vertu se ressemble toujours, que la vertu est une, et cette preuve, mes frères, c'est que la vertu proprement dite n'est que la conformité des volontés de l'homme à celle du Créateur. Or, la volonté de Dieu est toujours la même, toujours unique et simple ; la vertu n'est que cette volonté mise en pratique, et si la demande de l'oraison dominicale : *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* pouvait être à l'instant exaucée, vous ne verriez dans le monde entier qu'une religion, une morale, une vertu.

Ces réflexions, qu'il serait facile d'étendre, doivent suffire pour vous montrer que la vertu se ressemble toujours. Mais s'ensuit-il qu'un homme de bien ressemble toujours à un autre homme de bien? La plus simple expérience vous fera répondre. Non, sans doute, quoique le fond de la vertu

soit toujours le même, la pratique de la vertu est toujours différente. Une variété infinie recouvre et cache ce fond sans cesse pareil, et il n'est rien sur la terre qui ne contribue à varier, pour ainsi dire, la vertu; d'abord les doctrines et les rites de la religion : peut-on être vertueux aussi facilement, en professant un culte rempli de pompes et de cérémonies qui parlent aux sens, ou un culte rempli de méditations et de prières qui s'adressent au cœur? ensuite, les formes des gouvernements : peut-on être vertueux de la même manière quand on est l'esclave d'un honteux despotisme, ou le citoyen d'une patrie indépendante et libre? enfin les progrès de la civilisation : peut-on être vertueux de la même manière au sein des privations d'une barbarie sauvage, et au sein des jouissances d'un luxe élégant? Non, l'histoire de tous les peuples en fournit la preuve; le degré de culture, les arts, les habitudes, les mœurs, ont une prodigieuse influence sur la pratique de la morale, et la vertu d'une tribu sauvage différera de celle d'une nation polie. Le climat même, il ne faut pas craindre de le dire, le climat même, le sol, le ciel, le soleil, toutes ces choses auxquelles l'habitude nous récon-

cilie, rendent en quelque sorte la vertu variable comme elles, et lui donnent un autre aspect au milieu de vastes plaines que parmi de hautes montagnes, et au milieu des vapeurs d'un ciel nébuleux que sous les rayons d'un ardent soleil.

Indépendamment de ces changements qui sont de siècle à siècle, de culte à culte, de peuple à peuple, et de climat à climat, il en est d'autres moins frappants sans être moins réels, et qui nous intéressent de plus près ; je veux dire les variétés individuelles que le caractère de chaque homme introduit dans sa manière d'être vertueux. Nous avons tous les mêmes devoirs à remplir, les mêmes lois à observer, mais nous les suivons *chacun* à notre manière. Il est incertain peut-être s'il y a deux hommes sur la terre dont la vertu soit parfaitement égale, au point qu'on ne doive pas estimer l'un plus que l'autre ; mais par contre il est sûr qu'il n'y a pas sur la terre deux hommes dont la vertu soit parfaitement pareille. Si tous les caractères sont différents, il faut bien que toutes les vertus soient différentes, et de toutes les vertus, la plus variée est sans contredit la résignation. Nous vons chacun notre façon de gémir, de patienter,

de prendre courage, de prendre espoir; nous pleurons tous, et nos larmes se ressemblent; mais nous pleurons chacun à notre gré; on s'en aperçoit bientôt, mes frères, quand on se trouve souvent, comme nous, au milieu de familles en deuil et sur le bord de tombes récentes; comme la douleur y diffère de la douleur, la résignation y diffère de la résignation; le même Dieu est invoqué; le même Évangile est ouvert; on ne peut y parler que d'une dissolution, que d'une résurrection, que d'une immortalité; mais la résignation, quoique pareille pour le fond, y prend mille aspects, et de cœur en cœur elle change de vœux, de conseils, de prières et de larmes. Étudions aujourd'hui ces frappantes différences; la résignation, que nous voyons varier sous nos yeux et changer de maisons en maisons, de familles en familles, a changé plus encore de siècle en siècle. Je viens comparer devant vous la résignation de l'Ancien-Testament et celle du Nouveau; je viens vous dire avec saint Jacques : *Prenez pour exemple de patience et d'affliction les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur;* mais je viens aussi vous signaler parmi tant de modèles les plus salutaires et les plus beaux, et

vous montrer combien la résignation selon la seconde alliance est plus consolante et plus douce que selon la première. Je dois craindre, il est vrai, de ne pouvoir qu'effleurer un sujet si profond et si vaste ; mais j'aurai assez fait si je puis jeter quelques consolations au milieu de vos inquiétudes et de vos deuils, et vous rappeler quelles larmes doivent couler des yeux d'un chrétien.

I. Aucune manière d'étudier l'Écriture sainte n'est peut-être plus instructive et plus utile que ces vastes et longues comparaisons, où l'on rapproche les deux alliances, dans leurs livres, dans leurs doctrines, dans leurs rites, et même dans le caractère des envoyés divins qui les ont apportées au monde, des justes qui les ont suivies, ou des méchants qui les ont violées. On étudie alors les deux révélations à la fois; on les distingue sans les séparer ; on les réunit sans les confondre ; elles se prêtent, pour ainsi dire, et se renvoient leur lumière, et on en est mieux éclairé. Sans doute, on a souvent abusé de cette méthode, et cherché à établir des rapports et des ressemblances qui n'ont

jamais existé que dans l'imagination de leurs inventeurs; mais contenues en de justes bornes et guidées par une saine critique, ces comparaisons ouvrent une source féconde d'enseignements qu'elles seules peuvent donner. On s'est scandalisé à tort contre elles de deux manières : Que nous importe, ont dit les uns, la doctrine des patriarches, et la loi de Moïse, et toutes les institutions sacerdotales des anciens Hébreux, leurs poésies pompeuses, leurs cérémonies bizarres, leurs sacrifices sanglants? nous avons une loi plus sainte et plus pure; n'essayons pas vainement de relever ces antiques institutions pour les exhausser à la hauteur de l'Évangile. D'autres, plus susceptibles et plus timides encore, ont dit : Occupons-nous de l'Évangile, et non de ce qui l'a précédé ; qu'avons-nous à faire de savoir quel culte a devancé notre adoration *en esprit et en vérité;* quelle prière on disait avant que Jésus eût appris aux hommes sa prière, quelle morale on suivait avant que Jésus eût divinement sanctionné le principe de faire aux autres ce que nous voulons qu'ils nous fassent; et craignons surtout de rabaisser l'Évangile au niveau de la loi. Ainsi, les uns redoutant de trop élever l'an-

cienne alliance et d'en exagérer la gloire, et les autres, redoutant de dénigrer la nouvelle alliance et d'en profaner la sainteté, séparaient ce que Dieu a uni et oubliaient de concert que le Christ est venu *compléter la loi et les prophètes et non les abolir*. Mes frères, il ne s'agit point ici de relever l'Ancien Testament, qui n'a pas besoin qu'on le vante, ni de rabaisser l'Évangile, que rien ne peut rabaisser. L'ancienne alliance était parfaite pour son temps; la nouvelle est parfaite pour le sien; elles contiennent toutes deux ce qu'elles doivent contenir; elles enseignent ce qu'elles doivent enseigner; elles sont, en un mot, ce qu'elles doivent être; ouvrages de Dieu, elles sont également dignes de lui. Mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient pareilles; on peut appliquer à la révélation une comparaison que saint Paul emprunte au firmament : *Une étoile*, dit ce grand apôtre dans un des plus sublimes élans de son génie, *une étoile est différente d'une autre étoile en gloire*. Mes frères, il en est de même des révélations du Seigneur; elles ont chacune la splendeur qu'elles doivent avoir; chacune a son caractère, son génie, sa beauté, sa sainteté. Ces différences profondes étaient à la fois

inévitables et salutaires; les temps étaient différents; consultez les annales saintes, et voyez si le siècle d'Abraham, celui de Moïse, celui de David, celui d'Esdras, ressemble au siècle de Jésus-Christ; les desseins étaient différents; l'ancienne alliance, qui devait ne durer qu'un temps et ne remplir qu'un lieu, ne convenait qu'au climat de la Judée, qu'à cet état de mœurs, de liberté et de civilisation; c'est le portique, c'est le vestibule, et non l'édifice; c'est le parvis, et non le sanctuaire. Enfin l'ancienne alliance ne s'adressait qu'aux Juifs; elle n'était faite que pour eux, et pour de rares prosélytes qu'elle n'admettait presque qu'à regret; l'Évangile s'adresse à tous les hommes; son empire est le monde, et il est fait de manière à s'acclimater partout où luit le soleil, partout où des hommes respirent.

Une autre objection, avant d'aller plus loin, mérite un mot de réponse, et je crains peu, je l'avoue, de refroidir votre attention par ces préliminaires; car plus nous mettrons de franchise à justifier le sujet de ce discours, plus nous pourrons mettre de force à le développer. Qui sommes-nous, demandera-t-on peut-être, pour peser ainsi comme dans une

balance, l'Ancien et le Nouveau Testament, pour juger leurs mérites, comparer leurs vertus, décider de quel côté il y a le plus de sainteté, le plus d'efficace, le plus de consolation, et donner la préférence à l'Évangile sur la loi? Qui nous sommes, mes frères? Je vais vous le dire : nous sommes chrétiens, et puisque l'Évangile est le complément et le développement de l'ancienne alliance, il doit lui être supérieur. Ce titre seul de chrétien nous autorise à mettre les disciples de Christ en parallèle avec ceux de Moïse. Pour savoir si l'on est riche, il faut comparer les trésors que l'on possède à d'autres trésors, et si nous nous trompons, si l'Évangile ne vaut pas mieux que l'Ancien Testament, et n'offre pas des consolations plus puissantes, et n'enseigne pas une résignation plus douce et plus salutaire, pourquoi Jésus-Christ est-il venu dans ce monde? qu'a-t-il fait de plus que Moïse? que sert alors d'être chrétien plutôt que juif? Les apôtres ont eu tort de fonder l'Église, et les hommes n'ont rien gagné au christianisme.

Il n'était pas inutile de convenir entre nous, mes frères, de tous ces points, avant d'entrer en matière, d'autant plus que le texte nous permet de

choisir librement entre tous les modèles de résignation que nous offrent les annales saintes. *Prenez pour exemple d'affliction et de patience,* dit saint Jacques, *les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur.* Cette expression désigne tous les personnages de l'Écriture, et en effet l'on peut dire en un sens que dans la Bible tout le monde est prophète. Laissez-moi profiter de cette étendue que le texte donne au sujet, et prendre de loin en loin dans les livres sacrés quelques traits frappants qui peuvent caractériser la résignation dans les deux alliances.

II. Le premier caractère qui me semble distinguer la résignation sous l'empire du système mosaïque est qu'elle est fondée principalement sur l'idée de la toute-puissance de Dieu et de l'impossibilité absolue de lutter contre lui. Entendez Héli, le grand prêtre, menacé des plus terribles malheurs, s'écrier : *C'est l'Éternel! qu'il fasse ce qui lui semblera bon!* Réfléchissez attentivement à ce mot; vous y trouverez cette idée, qu'il faut se soumettre, parce que Dieu est tout-puissant et qu'on ne peut se soustraire à son empire. La même idée, exprimée avec moins de transport, mais avec plus

de profondeur, perce dans cette réflexion philosophique de Salomon : *Au jour du mal, prends-y garde; car Dieu a fait le mal à l'opposite du bien ;* dans cette déclaration imposante de Jérémie : *Les biens et les maux procèdent du commandement de l'Éternel*, et surtout dans ce silence d'Aaron, dont il est dit que sur les cadavres consumés de ses fils, *Aaron se tut*, silence dont David semble avoir consacré la soumission sublime, quand il s'écrie dans un de ses cantiques : *Je me suis tû et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait*. Mes frères, me soupçonnerez-vous de ne pas rendre justice à Héli, à Aaron, à David? Certes, il est beau, il est raisonnable de se résigner, et de se résigner en silence, à la volonté toute-puissante et irrésistible du Seigneur; cette idée incontestablement est juste; mais n'est-elle pas, ainsi considérée à part, n'est-elle pas un peu triste et un peu dure, et ramenée à son expression la plus simple, ne revient-elle pas à se soumettre parce qu'on ne peut faire autrement? La résignation ne doit-elle être que l'obéissance du plus faible au plus fort, et se représenter Dieu comme l'être à qui rien ne résiste, n'est-ce pas faire de la résignation une nécessité plus encore qu'une vertu?

Il ne faut point vous étonner, mes frères, si l'idée de la puissance absolue et irrésistible de Dieu était présente à l'esprit des anciens Hébreux ; sans cesse leur histoire tout entière est remplie des prodiges de cette puissance, et depuis la sortie d'Égypte jusqu'au retour de Babylone, ils la voyaient dans toute leur destinée. Malgré cette intervention continuelle du pouvoir divin, les voies de la Providence étaient aussi impénétrables alors que maintenant, et ce qui distingue en second lieu la résignation antique, c'est l'idée profondément gravée dans tous les esprits que les dispensations divines sont impénétrables. Ici, mes frères, je ne vous citerai qu'une preuve; mais elle est grande, elle est victorieuse, elle est évidente. Cette preuve, c'est le livre de Job. Ce livre, le plus ancien peut-être des livres saints, ce livre qui est à la fois un poëme rempli de descriptions et d'images, et un traité rempli de raisonnements profonds, ce livre repose sur cette idée, qu'il est impossible de jamais comprendre les dispensations du Seigneur. Job et ses trois amis, et le dernier qui prend part à l'entretien, se renvoient sans cesse cette pensée dans leurs discours. Écoutez Tsophar : *Connaîtras-tu*, dit-

il, *parfaitement le Tout-Puissant? trouveras-tu le fond de Dieu en le sondant? ce sont les hauteurs des cieux! qu'y feras-tu? et les profondeurs des abîmes! qu'y verras-tu?* Écoutez Job : *Voici,* dit-il, *les bords de ses voies ; mais combien est petite la portion qui nous est connue!* Écoutez Élihu : *Voici,* dit-il, *le Dieu fort est grand, et nous ne le comprenons point!* Pour comble, c'est là l'idée qui ouvre et qui remplit le discours prononcé par la voix divine : *Quel est celui qui ose obscurcir le conseil par des paroles sans science?* est-il dit à Job du sein de la nuée; et ainsi Dieu même est introduit fondant la résignation et la patience sur ce que nul ne peut sonder ses volontés. Mes frères, il est vrai, *l'Éternel habite dans l'obscurité,* comme l'a dit Salomon, et nous ne savons le plus souvent pourquoi il frappe et pourquoi il guérit; la pauvreté vient, et nous ne savons pourquoi; la maladie vient, et il nous semble qu'elle devrait nous laisser; la mort vient, et il nous semble qu'elle ne devrait pas venir encore; et remarquez que plus les afflictions sont profondes, plus elles sont incompréhensibles, et il faut se résigner à ce qu'on ne peut comprendre. Mais cette ignorance est pénible comme toutes les ignorances. Quand

nous souffrons nous aimerions au moins à savoir pourquoi, et en nous humiliant sous les décrets de la sagesse suprême, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que nos propres malheurs soient pour nous d'incompréhensibles secrets.

De cette obscurité qui enveloppait aux yeux des anciens, plus encore qu'à nos yeux, les conseils du Seigneur, est résulté, dans leur résignation, une sorte de roideur, de dureté, de sévérité, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître, et qui en forme le troisième et peut-être le plus frappant caractère. Je parviendrais facilement à vous montrer, si cette digression pouvait être utile, que sous ce rapport la résignation dans l'Ancien Testament se rapproche de ce qu'il y a de plus pur et de plus noble dans la philosophie païenne, de la fermeté des stoïciens de l'antiquité. Mais ne nous écartons pas dans un sujet déjà trop vaste. Si vous examinez de près quelques-uns des plus beaux traits de résignation des annales saintes, vous y découvrirez aisément plus de force que de douceur, plus de fermeté que de soumission. Ces héros de l'ancienne alliance subissent leur sort plus encore qu'ils n'y consentent ; ils souffrent davantage, et ils pleurent

moins; ils se roidissent contre le malheur, et cherchent moins à l'adoucir. Jacob, en consentant au départ de Benjamin pour l'Égypte, où Siméon avait été retenu captif, s'écrie : *S'il faut que je sois privé de ce fils, que j'en sois privé!* David, en se relevant du berceau mortuaire de son enfant, dit : *Maintenant pourquoi jeûner et pleurer? il ne reviendra pas vers moi, mais j'irai vers lui.* Les amis de Daniel, debout à côté d'une fournaise ardente, répondent : *Notre Dieu nous délivrera; sinon, nous périrons!* Voilà, mes frères, des exemples sublimes, et la résignation ne peut aller plus loin; mais a-t-elle besoin d'aller jusque-là? Ne voyez-vous pas que dans ces efforts admirables, dans cette tranquillité de la douleur, dans cet abandon de tout bonheur, il y a une énergie qui se refuse même les larmes, qui doit coûter beaucoup, qu'il est bien difficile d'atteindre et surtout d'entretenir; c'est là une résignation qui soutient, mais ce n'est pas celle qui console. Cependant, malgré cette sévérité qui éclate dans la résignation de l'ancienne alliance, les femmes même, qui toujours plus faibles et plus douces semblent devoir souffrir autrement, les femmes même ont déployé ce genre de constance. Une

veuve de Saül, Ritspa, voit périr ses fils dans un supplice, et leurs corps doivent rester exposés, elle ne peut leur rendre les derniers devoirs. Que fait-elle? elle a le courage d'aller s'établir sur un rocher voisin, et de veiller constamment sur ces restes déplorables, jusqu'au jour où elle obtint enfin l'autorisation de rendre toute cette poudre à la poudre. Une jeune reine doit se hasarder, pour remplir un grand devoir, à perdre à la fois toutes les splendeurs du rang suprême, la couronne et même la vie; Esther se résout à courir ce risque cruel, et répond au messager de Mardochée : *S'il faut que je périsse, eh bien, que je périsse!* Convenez-en, à de tels exemples, on admire plus qu'on ne s'attendrit. Cette sorte de résignation demande encore plus de courage que de piété; on y reconnaît l'empreinte de mœurs qui ne sont pas nos mœurs; mais aussi on y reconnaît clairement l'empire d'une religion qui n'est pas notre religion et qui ne la vaut pas.

III. Non, mes frères, et à ces caractères de la résignation antique, opposez maintenant ceux de la résignation telle que l'enseigne l'Évangile. Ici surtout je ne puis vous offrir qu'un court résumé;

mais l'avantage est tellement de notre côté, que ces traits rapides suffiront. La résignation, selon l'Évangile, consiste non pas tant dans l'idée de la toute-puissance divine, dans la persuasion que ses voies sont impénétrables, dans une constance d'autant plus pénible à soutenir qu'elle est plus facile à montrer au début, mais dans un accord parfait de notre volonté et de la volonté de Dieu, et déjà, à ce seul mot, le modèle accompli de la résignation et la prière qui l'exprime le mieux s'offrent à votre mémoire : *Ce que tu veux*, a dit le Christ, *et non ce que je veux !* Mes frères, il y a là autant de force, de constance, de fermeté, que dans toute l'ancienne résignation ; mais il y a bien plus de douceur et d'attendrissement ; ce n'est pas se soumettre à une puissance irrésistible et impénétrable, c'est se conformer à une volonté paternelle ; ce n'est pas se roidir contre son sort, c'est y consentir de bon gré. Que ce seul trait donne à ce devoir une face nouvelle ! vouloir ce que Dieu veut, voilà donc la résignation chrétienne ! et il en résulte que le malheur ne peut jamais nous enlever la consolation d'être d'accord avec notre Dieu, de confondre nos désirs ou nos regrets avec ses conseils

souverains, et, pour ainsi dire, de mêler ensemble sa volonté et la nôtre. C'est là ce que nous pouvons faire bien mieux que son premier peuple; car par l'Évangile nous savons mieux ce que c'est que la Providence, nous savons mieux combien les intentions de Dieu sont toujours bonnes, combien il nous accorde toujours ce qui nous convient le mieux, et combien il est vrai *qu'il sait de quoi nous avons besoin avant que nous le lui demandions*; selon l'Évangile, le présent est plus doux, car *à chaque jour suffit sa peine*, et l'avenir est moins inquiétant, car *chaque lendemain*, dans notre vie, *se souciera de ce qui le concerne*; selon l'Évangile, nos travaux sont bien plus sûrs de réussir, car *si nous cherchons premièrement le royaume des cieux et sa justice, toutes choses nous seront données par dessus*, et nos inquiétudes sont plus légères tant qu'elles durent et trouvent plus aisément leur issue, car *toutes choses tournent en bien à ceux qui aiment le Seigneur*; selon l'Évangile, nous savons bien mieux quelle est l'utilité des épreuves, nous savons bien mieux que Dieu n'afflige ses enfants que pour les rendre meilleurs, que le salut de notre âme est intéressé dans toutes nos souffrances, que chaque tristesse

doit donner lieu à un progrès, chaque perte à un renoncement; que chaque deuil est un avertissement pour apprendre à compter nos jours, et chaque tombe que nous ouvrons une préparation à la nôtre. Enfin, mes frères, l'Évangile a surtout donné une base nouvelle à la résignation en mettant dans un plus grand jour cette vérité incontestable, cette perspective magnifique, que Dieu tient en réserve un dédommagement pour chaque malheur de cette vie. Oui, vous ne pouvez pas verser dans ce monde une larme qui ne vous garantisse, si elle est pure, une joie de plus dans le ciel. Dieu ne vous ôte rien qu'il ne vous rende un jour au centuple, et plus vous avez à montrer de résignation dans cette vie, plus vous avez de béatitude à recevoir dans une vie meilleure. Voilà pourquoi saint Paul déclare que *les souffrances de la vie présente ne sont rien en comparaison de la gloire qui doit être manifestée en nous*. Voilà pourquoi le Christ, dans un de ses plus sublimes tableaux, prend en quelque sorte un pauvre malheureux sur le fumier où les chiens viennent lécher ses plaies douloureuses, le transporte tout à coup dans le sein d'Abraham, et nous déclare que Lazare *a eu ses maux dans cette vie, et que main-*

tenant il est consolé. Voilà pourquoi dès l'entrée de son ministère, bouleversant toutes les estimations mondaines, mettant la joie où la mondanité met la tristesse et la tristesse où elle met la joie, le Christ a dit du haut de cette montagne au pied de laquelle a commencé la morale chrétienne : *Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés!* Et pour comble, mes frères, ce que l'ancienne alliance n'avait pu faire, l'Évangile l'a fait; à la mort qu'il faut subir, l'Évangile oppose l'immortalité mise en évidence, et aux séparations de la mort, qui ont fait pleurer Jésus lui-même sur le tombeau de son ami, l'Évangile oppose l'assurance des réunions éternelles. Convenez qu'avec de tels secours il est impossible que la résignation chrétienne ne soit pas meilleure que celle des anciens temps. Nous connaissons mieux la Providence, nous connaissons mieux la vie, nous connaissons mieux la mort, et surtout nous connaissons mieux l'immortalité, comment ne saurions-nous donc pas mieux nous résigner? Aussi, voyez quels fruits admirables ont produits des doctrines aussi sublimes. Voyez comment ont souffert les apôtres et les premiers fidèles. Étudiez la résignation d'un saint Paul, et voyez si

elle n'est pas aussi constante que toute celle des anciens temps, mais plus remplie de contentement et de paix. Voyez mourir un Étienne, et cherchez dans Israël avant l'Évangile une mort pareille à la sienne, et quand il s'agit non d'adresser, mais de recevoir des derniers adieux, non d'exhaler, mais de recueillir des derniers soupirs, convenez que l'Évangile garde la même supériorité; il a tout sanctifié et tout adouci, même nos deuils, et certes, aussi bien que David, chacun de nous peut dire des amis qu'il a perdus : *Ils ne reviendront pas vers moi, et j'irai vers eux*. Cependant, d'après le christianisme, nous le dirons autrement que lui; car nous savons ce que David ne pouvait savoir aussi bien que nous, qu'il est *meilleur* pour eux de nous attendre et *d'être avec Christ* que de revenir vers nous.

Une méditation pareille à celle qui nous a occupés aujourd'hui n'a pas besoin d'une application longue et pressante. Nos moyens de persuasion n'ont pas été aujourd'hui des raisonnements péni-

bles à suivre, mais des faits faciles à vérifier, sur lesquels vous pouvez revenir à loisir, et qui ont montré, sans partialité, je l'espère, et sans exagération, combien la résignation selon l'Évangile est plus consolante, plus facile et plus salutaire que celle de l'Ancien Testament. Vous qui possédez et qui connaissez les deux, c'est à vous de choisir; vous savez qu'il s'agit ici et d'un grand devoir et d'un grand intérêt; vous savez que la résignation est à la fois une vertu et une ressource, que sans elle on est à la fois plus à blâmer et plus à plaindre, et que le mécontentement, le murmure, l'impatience, sont toujours une offense envers Dieu et une folie envers nous-mêmes. Ainsi, plus votre résignation sera pure et bonne, plus elle plaira à votre Dieu, et plus, si j'ose ainsi parler, elle vous plaira à vous-mêmes, en adoucissant davantage vos malheurs. *Prenez donc pour exemple de patience et d'affliction les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur*; tous ces modèles sont là devant vous; encore une fois, c'est à vous de choisir, et je me bornerai, en finissant, à écarter une dernière objection qui semble devoir embarrasser votre choix.

Si la résignation, me direz-vous peut-être, a tant

changé de l'ancienne alliance à la nouvelle, et du temps de Moïse et des prophètes à celui de Jésus et des apôtres, n'a-t-elle pas aussi changé depuis Jésus jusqu'à nous ? est-elle aujourd'hui la même qu'au premier temps de l'Évangile ? n'a-t-elle rien perdu de son efficace, et pouvons-nous espérer d'en retirer autant de consolations que les Paul et les Étienne ? Mes frères, il y a deux moyens de répondre à ces doutes et de dissiper cette inquiétude injurieuse à l'Évangile ; le premier serait simplement d'invoquer les grands principes qui sont les fondements du christianisme et que nous avons touchés dans le courant de ce discours, savoir, que l'ancienne alliance était faite pour se changer, se développer, se perfectionner, et que l'Évangile au contraire est fait pour ne changer jamais ; qu'en conséquence *ces trois choses restent* immuables, *la foi, l'espérance et la charité*, et que lorsque le christianisme semble changer, mes frères, ce n'est là qu'une apparence qui trompe, et ce sont les chrétiens qui changent. Mais un autre moyen que vous aimerez mieux suivre est d'examiner, sous ce rapport, en détail la résignation évangélique, de la rapprocher tour à tour des di-

vers chagrins de ce monde, et de voir ainsi de quel côté elle a pu fléchir. La résignation évangélique consiste à vouloir ce que Dieu veut. Quel changement le cours des siècles, la différence de mœurs, de patrie, de climat, de civilisation, peut-il introduire dans cet accord? Était-il donc plus difficile de vouloir ce que Dieu veut il y a dix-huit cents ans qu'à présent? Non, c'est en Dieu la même bonté, en l'homme ce doit être la même soumission, et depuis le moment où, penché sur la terre de Gethsémané que baignait le sang de sa sueur, Jésus a dit : *Mon Père, ce que tu veux, et non ce que je veux*, depuis le moment où ces paroles sublimes sont sorties de ses lèvres, il n'est aucunes lèvres humaines qui n'aient pu les répéter. Et quant à nos inquiétudes terrestres, quant à nos besoins sans cesse renaissants, quant à ce pain qu'Agur nommait *le pain de son ordinaire*, et que le Christ avec bien plus de sagesse nomme *le pain quotidien*, ce jour où je vous parle n'est-il pas un de ceux dont il a dit : *A chaque jour suffit sa peine*, et le jour de demain, un de ceux dont il a dit : *Le lendemain se souciera de ce qui le concerne*. Et quant aux perspectives futures que la résignation évangélique

pense s'ouvrir à elle-même, quant à cet avenir de réparation et de dédommagement qu'elle peut entrevoir, quel changement est donc venu détruire ces espérances? Le ciel pour nous n'est-il pas le ciel? l'immortalité pour nous n'est-elle pas l'immortalité? et puisque Jésus a dit qu'il y a *plusieurs demeures dans la maison de son Père*, croyez-vous donc qu'il n'y en ait pas une pour nous? Où avez-vous vu répandre des larmes, et où en avez-vous répandu vous-mêmes dont on ne pouvait vous dire : *Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés!* Ah! si une seule larme a coulé depuis que cette promesse a été faite, à laquelle cette promesse ne puisse s'appliquer, vous avez *raison*, la résignation a perdu son appui le plus fort; mais non.... et le sein d'Abraham est encore ouvert à tous les pauvres Lazares de nos jours. Enfin, quel malade, quel infirme, quel vieillard, quel mourant de nos jours ne peut se tenir prêt à prononcer cette prière ou à nourrir cette pensée : *Seigneur, laisse aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut!* et sur quel tombeau pouvons-nous maintenant nous pencher sans entendre la voix de l'ange dire au nom du Seigneur : *Pourquoi cher-*

chez-vous parmi les morts celui qui est vivant? O mes frères! ils sont vivants tous ceux que nous avons vus nous quitter; ils sont vivants où il est meilleur de vivre qu'ici-bas; ils sont vivants où ils attendent ceux qu'ils ont chéris, et il n'est aucun fidèle qui ne puisse en ses derniers jours dire à ses amis comme Jésus à ses disciples : *Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin!* Reconnaissez donc que si la mort n'a pas changé depuis l'Évangile, car *la mort est l'ennemi qui sera vaincu le dernier*, reconnaissez que la résignation n'a pas changé non plus. Cherchez vos consolations où tant de fidèles ont cherché les leurs. Soyez chrétiens en toutes choses, et principalement en vos afflictions, et vous arriverez ainsi en paix au moment de vous rendre avec confiance ce magnifique témoignage : *J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé la course; j'ai gardé la foi; la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la rendra!* Mes frères, Jésus a promis d'être avec nous jusqu'à la fin du monde; il est avec nous au moment de chaque larme, de chaque deuil, de chaque mort, toujours prêt à soutenir notre résignation, jusqu'au moment où elle nous deviendra inutile, où nous la déposerons

pour jamais comme le voyageur à son arrivée dépose son lourd bâton de voyage, où nous l'échangerons contre ces dédommagements célestes que nous réserve l'éternité.

LE DEVOIR DU RICHE

ET LE DROIT DU PAUVRE.

LE DEVOIR DU RICHE

ET LE DROIT DU PAUVRE,

SERMON DE CHARITÉ.

Lazare désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche.

(Saint Luc, XVI, 21.)

Mes Frères,

La charité chrétienne a commencé dans ce monde avec la religion chrétienne; l'une nous a donné l'autre, et toutes deux ont la même date. C'est en vain que dans les siècles antérieurs au christianisme on veut trouver la charité telle qu'il l'enseigne; le principe manque, et la conséquence ne peut donc avoir surgi; le bon grain n'était point semé; ne demandez point cette moisson à la terre. On trouve sans doute dans l'antiquité païenne et juive d'immenses et généreuses aumônes, des actes de bonté, des transports de compassion, des dé-

vouements et de l'amour. Les lois de Moïse surtout renferment sur ces douces vertus les préceptes les plus touchants et les plus admirables : *Vous ne cueillerez pas*, dit-il à son peuple, *toutes les olives de vos oliviers, ni tous les raisins de vos vignes; vous ne moissonnerez pas tous les épis de vos champs et vous en laisserez, afin que lorsque le pauvre viendra il en trouve encore quelque peu.* Mais la pure et simple charité chrétienne, telle que la parabole du bon Samaritain la montre en pratique, la charité qui secourt l'homme, simplement parce qu'il est homme, la charité universelle dans toute la force de ce mot ne se montre dans les annales du monde qu'avec la première religion universelle. Ce commandement, selon la déclaration même du Sauveur, est un commandement nouveau.

C'est que la charité selon l'Évangile repose sur l'égalité et la fraternité du genre humain, sur le fait de l'unité de la race humaine, sur ce caractère ineffaçable que le christianisme reconnaît et sanctionne dans l'humanité, de ne former littéralement qu'une grande famille dont Dieu est le Père.

Cette unité héréditaire, cette fraternité inviolable,

est la base de la religion chrétienne tout entière, et partout, en creusant dans le christianisme, on arrive à cette *pierre vive*, à ce *rocher des siècles* sur lequel il est construit et s'élève en temple saint au Seigneur. Le christianisme n'admet, quand il remonte à l'origine du mal et du malheur, qu'une chute, qui a fait descendre de son rang primitif dans la création et de son degré légitime parmi les enfants de Dieu, non pas une race, une nation, quelques tribus ou quelques familles, mais l'humanité; non que selon l'Évangile les enfants soient coupables des transgressions de leurs pères, les postérités coupables des idolâtries de leurs ancêtres, ou le *résidu d'Israël* coupable dans sa dispersion du rejet du Sauveur; mais Dieu laisse les enfants hériter de leurs pères, et il n'intervient point par une suprême violence, par d'injustes miracles, pour troubler cet ordre de succession; Dieu laisse les générations humaines se transmettre et le bien et le mal; Dieu laisse le bien produire le bien, le mal produire le mal, et cette transmission générale et constante retient tous les hommes sous la loi d'une réciprocité morale; tous sont responsables envers tous; l'homme n'est jamais isolé dans l'humanité;

la chaîne qui nous lie nous lie tous, qu'elle soit faite de péchés et de châtiments, ou de vertus et de récompenses, et dès que *le péché est entré dans le monde par un seul homme*, de proche en proche et de génération en génération il a gagné l'humanité entière..... A une seule chute le christianisme n'oppose qu'une seule rédemption : Christ n'est pas le sauveur d'un peuple, il est le sauveur du monde, il est mort pour tous, et *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés*. Aucune race ne peut confisquer à son profit l'Évangile et s'attribuer exclusivement les espérances du salut et les secours de la grâce ; l'œuvre de Jésus ainsi que la révélation qui en consacre la certitude et donne aux générations humaines, à mesure qu'elles viennent prendre place entre leurs berceaux et leurs tombes, les moyens d'en profiter, sont empreintes d'un caractère d'universalité que les prétentions et les tromperies de l'orgueil n'ont jamais réussi à détruire. Et comme le christianisme ne parle que d'une rédemption, il ne parle que d'une patrie future où les promesses en seront tenues, où les grâces en seront consommées ; un salut, mais aussi un ciel, voilà le présent et l'avenir selon l'Évangile ; il n'y a pas

deux immortalités. Le principe que le genre humain est un, survivra donc à l'accomplissement de ses destinées actuelles, à l'issue de ses siècles terrestres, à tous ses trépas et à tous ses sépulcres. L'humanité ne forme en ce monde qu'une famille mortelle, et dans le monde futur elle ne doit former encore qu'une famille, mais immortelle, mais céleste, parée de la même gloire, inondée de la même joie, enivrée de la même paix, et adressant à Dieu son Père et à Christ son Sauveur le même cantique d'éternelle louange.

Une chute, une rédemption, une immortalité, tel se déploie sous vos yeux le christianisme; le principe de l'unité de la race humaine est donc à sa base; il est un, comme l'humanité est une, et si vous niez cette vérité que saint Paul proclame avec tant de force en déclarant que *Dieu a fait d'un seul sang tout le genre humain,* cette vérité qui compte parmi ses défenseurs les génies les plus illustres et dont les preuves irrésistibles, fournies par la science de la nature, n'ont que le défaut de convenir à une académie bien mieux qu'à une église; si vous placez une seule race, une seule famille en dehors de notre humanité, si en un mot vous vous repré-

sentez sur le globe plusieurs humanités distinctes et séparées, séparées dans leur origine, elles le sont dans leur destinée; le christianisme n'est pas applicable à toutes, et vous avez nié le christianisme; car il se prétend universel. Mais reconnaissez avec l'Écriture que *nous avons tous un même Père et qu'un seul Dieu fort nous a tous créés*; reconnaissez que les hommes de toutes les époques de l'histoire humaine et de toutes les zônes du globe peuvent s'entre-nommer semblables, en prenant ce mot dans le sens d'un titre et d'un lien de famille, alors une seule croix a suffi sur Golgotha, et la magnifique unité de la foi et de l'espérance chrétienne plane sur l'unité du genre *humain*.

La charité chrétienne n'est donc qu'une affaire de famille; l'amour est un amour fraternel, et le titre de frère doit s'échanger d'un pôle à l'autre à travers toutes nos générations. Ce titre suppose et des droits et des devoirs... Je viens examiner avec vous si ces droits sont satisfaits et si ces devoirs sont remplis, quand on est réduit à dire de nos pauvres, comme du Lazare de la parabole : *Ils désirent se rassasier des miettes qui tombent de vos tables.*

L'unité du genre humain, la fraternité des hommes, voilà le principe d'où je vous demande de partir. Cette unité, cette fraternité, nous en convenons plus facilement pour les cieux que pour la terre, pour la vie future que pour la vie présente. Nous sommes plus disposés à partager d'après ces principes nos immortelles espérances avec tous nos semblables que nos terrestres avantages avec les moins favorisés d'entre eux, et sans que nous nous rendions nettement compte de l'illusion que notre égoïsme nous cause, il nous semble quelquefois que cette fraternité si parfaite et si intime, cette fraternité qui impose des devoirs aux heureux et qui consacre les droits des pauvres, devrait être mise en réserve pour les cieux et l'immortalité.

Non, non, dans les cieux il n'y aura point de pauvres; les Lazares *ont leurs maux dans cette vie* et dans l'autre *ils seront consolés;* vous êtes frères dès ce monde, et c'est dès ce monde qu'il faut triompher de l'égoïsme, de l'égoïsme des pauvres qui demandent trop et outrepassent le droit, de

l'égoïsme des riches qui ne donnent pas assez et transgressent le devoir; c'est dès ce monde qu'il faut commencer à réaliser le système pratique de la charité fraternelle; entreprenons celle de la terre, celle des cieux ne nous manquera pas, et sera d'autant plus facile aux banquets célestes où les enfants de Dieu sont recueillis dans le sein d'Abraham, qu'il n'en tombe point de miettes que l'indigence vienne ramasser.

Notre divin maître a dit : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous*, et pour l'accomplissement de cet oracle, je ne vois que deux manières dont les trésors de ce monde se puissent partager entre les riches et les indigents : d'un côté beaucoup, et de l'autre peu; ou bien tout d'un côté et de l'autre rien, rien que la faim et la soif, la nudité, le manque d'un abri et d'un foyer, la maladie, l'abandon, le désespoir et la mort. Une troisième sorte de répartition est-elle possible? les biens de cette vie se partagent-ils entre les hommes autrement? Consultez les souvenirs des époques les plus calamiteuses de l'histoire; écoutez ces longs cris de misère qui retentissent à travers les siècles; demandez compte à ces grands désastres qui frappent de loin

en loin les peuples de ce qui a été fait pour les atténuer; consultez les souvenirs plus doux des temps de prospérité et d'abondance où la paix a répandu ses trésors, où la terre a fidèlement octroyé ses moissons, où les cieux ont retenu leurs tempêtes, les fleuves leurs inondations et l'ange de la mort ses épidémies irrésistibles; regardez autour de vous et considérez l'état des sociétés les plus régulières et des églises les plus évangéliques; partout et toujours vous reconnaîtrez que le partage des avantages terrestres se règle et se résume en ces quatre mots redoutables : Tout ou rien, peu ou beaucoup! La force des choses l'exige, et l'économie politique elle-même ne fait que se prononcer entre ces deux systèmes.

Le choix, me direz-vous, entre les deux est facile; tout pour les uns et rien pour les autres, qui peut un moment songer à soutenir que les biens de ce monde doivent être distribués dans une si injuste disproportion? qui peut vouloir, qui peut approuver que les uns, c'est-à-dire quelques privilégiés, s'emparent et jouissent de tout, et que les autres, c'est-à-dire la foule, le plus grand nombre, le reste des hommes, ne possède rien?... Mes

frères, c'est là le facile langage et le vœu naturel de la compassion et de la bonté. Mais je désire laisser la question sur le terrain rigoureux du droit, et si vous prenez soin avec moi de n'en pas sortir, voici les conséquences nécessaires qui se présentent, voici le droit dans sa dureté, mais aussi dans son évidence.

Êtes-vous sur la terre plusieurs races distinctes, n'ayant de lien que la cohabitation de la même planète, la respiration de la même atmosphère, et un même chemin de deuil, de dissolution et de mort pour vous en aller de ce monde; vous pouvez alors, s'il vous semble bon, si les circonstances s'y prêtent, si le jeu des ambitions, le conflit des activités, les grands hasards de la guerre et de la paix, des dominations et des servitudes, vous y conduisent, vous pouvez établir cette loi cruelle de partage : tout et rien. Vous le pouvez dans le droit strict, car vous n'êtes pas frères; et si vous n'êtes pas frères, pourquoi seriez-vous amis? rien ne vous y oblige; ce sera pure condescendance, libre choix de votre part, et habitants du même globe sans être membres de la même famille, ce globe peut être un domicile commun où vous vivrez en paix;

mais si vous le préférez, il peut être un champ clos où des humanités distinctes combattront jusqu'à extinction entre elles, sans que les riches, possédant tout, soient dans l'obligation de donner même les miettes de leurs tables aux pauvres, ne possédant rien.

Êtes-vous au contraire, selon le principe chrétien, une seule humanité, une seule famille qui se ramifie sur le monde et se perpétue dans le temps; êtes-vous non pas seulement des semblables, créatures tirées du néant d'après le même modèle, mais des frères, rameaux de la même tige, générations de la même race... alors le partage des biens fait de telle sorte que quelques-uns aient tout et que les autres n'aient rien, que les uns soient assis toujours à des tables surabondantes et que les autres en ramassent les miettes, est impossible; c'est une violation de la loi de nature autant que de la loi révélée; c'est un démenti donné à l'unité du genre humain; c'est une flagrante contradiction entre ce que Dieu nous a faits et ce que nous avons fait de ses dons. Ce que Dieu accorde pour tous, d'où vient que quelques-uns ont osé l'accaparer à leur profit? Ceux qui ont tout sont des

spoliateurs, ceux qui n'ont rien sont des dupes; il faut abjurer l'inique système, anti-humain et anti-chrétien, qui met tout d'un côté et ne laisse rien de l'autre; il faut le remplacer par le système légitime conforme à la notion de droit comme au vœu de la pitié, qui en laissant beaucoup s'accumuler d'un côté, garantit un peu de l'autre, un peu, vous ai-je dit; seulement ce peu ne sera-t-il que les miettes qui tombent de la table?

Mais pourquoi, demandera-t-on, s'arrêter sur ce chemin d'équité? pourquoi ne pas rendre le partage encore plus juste en le rendant égal? pourquoi ne pas se décider à diviser également tous les biens? ce qui serait, il le semble *du moins*, assurer le triomphe de la charité en l'abolissant; elle deviendrait inutile, heureuse-elle-même de son inutilité. Hélas! elle serait bientôt plus nécessaire que jamais et plus embarrassée!... Dans la répartition par tout et rien, l'humanité est sortie de sa condition naturelle, légitime, religieuse, morale, et de là ses longs et pénibles efforts pour se tirer de cette position fausse. Elle sortirait de sa place par une autre voie plus large, plus trompeuse et plus hérissée d'obstacles, en essayant du partage égal

et cette loi, l'homme, qui ne l'a point faite, ne peut la défaire et la révoquer. Dieu a voulu qu'il y eût de l'inégalité sur le globe, et il y en aura toujours. Essayez de vous représenter un moment le genre humain composé d'hommes en tout absolument pareils et se répétant pour ainsi dire l'un l'autre, vous reconnaîtrez que, pressée sous ce niveau, la vie terrestre de l'humanité serait impossible. Mais la Providence, si j'ose ainsi m'exprimer, y a mis ordre et par la différence de nos organisations et par celle de nos destinées. Il ne respire pas sur la face de la terre deux hommes dont les forces et les passions, les aptitudes et les facultés soient pareilles ; ni deux hommes qui dès leurs berceaux jusqu'à leurs tombes se soient trouvés dans des circonstances toujours identiques. Se peut-il que sous l'empire de cette double différence les fortunes demeurent égales ? Ne voyez-vous pas que ces deux causes de dérangement et de dissimilitude viendront à chaque instant déranger cette égalité chimérique, et qu'il faudra perpétuellement la recom-

mencer et la refaire? Si vous vous mettiez, en ce moment où je vous en parle, à opérer ce partage égal, ce nivellement universel des propriétés sous prétexte de justice, votre œuvre, avant que le bruit de cette phrase eût expiré sur mes lèvres, serait déjà une immense injustice qu'il faudrait corriger; car dans l'intervalle, puisqu'il meurt au moins soixante humains par minute sur la face de la terre, il en serait mort plusieurs, et les familles, allégées d'un membre par ces deuils, n'auraient plus le même droit et devraient restituer... Chrétiens! nous sommes ici en présence de l'impossible, parce que nous sommes en présence de *l'absurde*. L'inégalité des biens est donc de droit divin; il est contraire à l'intention de Dieu que toutes nos tables portent le même pain quotidien, laissent tomber les mêmes miettes, et nous retrouvons toujours le partage : Tout ou rien, peu ou beaucoup, comme la seule alternative qui vous reste. Le choix ne peut être douteux, et pour accorder la loi divine de l'inégalité des hommes qui exige que les fortunes soient différentes, et la loi divine de la fraternité des hommes qui exige que nul membre de la famille ne soit laissé à l'abandon et au dépourvu,

que faire? permettre à ceux qui ont beaucoup d'augmenter à loisir leur avoir et d'en jouir à leur choix: par la jouissance du superflu s'accomplira la loi de l'inégalité; donner non pas seulement les miettes de vos tables, mais le nécessaire à ceux qui n'ont que peu, et ainsi s'accomplira la loi de la fraternité universelle.

Ici, mes frères, je crois entendre s'élever du milieu de vos rangs une voix qui murmure et me crie : Les voilà enfin ces deux mots que nous attendions, ces deux mots vagues et redoutables où viennent se briser comme sur deux écueils toutes ces dissertations de bienfaisance, surtout quand on y fait intervenir l'idée du droit; le superflu, le nécessaire, où sont leurs limites et qui prétendra les fixer? Mes frères, quant au superflu, dès que vous admettez la loi de l'inégalité et le partage par peu et par beaucoup, pourquoi vouloir le limiter? Ce beaucoup, que sert de le borner? Qu'importe qu'il s'étende, qu'il se déploie, qu'il devienne de plus en plus splendide et facile, paisible et délicieux, embelli par les arts, les lettres et les sciences, pour occuper tous les loisirs, semant à pleines mains tout ce qui charme la vie, et à force d'habi-

leté à se rendre heureux, évitant même l'ennui de la satiété? Si tout ce bonheur de ceux qui ont le superflu est au détriment de ceux qui ne l'ont pas, arrêtez-le dans son extension; mais aucune erreur n'est plus grande que d'attribuer le malheur des uns aux prospérités des autres. Ce monde a vu des exemples d'état social où cette triste accusation contre le bonheur était fondée; des richesses païennes, c'est-à-dire établies sur le principe de l'égoïsme, peuvent avoir ce résultat; des richesses chrétiennes, régies par la loi de la charité, ne l'amèneront pas. Je ne viens donc nullement vous recommander la guerre affreuse et impie de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont; ni vous enseigner que la misère des pauvres est le produit et la condition de l'opulence des riches, redemander aux heureux de ce monde leurs trésors pour en faire une impuissante et stérile répartition, ou même les priver de la moindre parcelle de leurs joies et exiger de leur charité la réduction de leur bonheur. Non, je viens au contraire dire au malheur qu'il doit respecter la prospérité d'autrui, parce qu'elle n'est que la conséquence de l'inégalité qui règne entre les hommes; tel est le droit des

cérité je viens dire à la prospérité que du milieu de son superflu elle doit à la misère d'autres dons que les miettes de la table; elle doit le nécessaire aux pauvres; elle le doit; c'est une dette, c'est une légitime, c'est une obligation; tel est le droit des pauvres et leur ressource, le devoir des riches et leur justification.

Ce nécessaire est facile à définir. La limite du superflu est inconnue, incertaine, insaisissable, parce qu'elle s'élève sans cesse, et que s'élevant, elle disparaît dans les nuages d'or qui la voilent. La limite du nécessaire est plus positive, plus visible, mieux constatée, parce qu'elle est fixe; elle touche pour ainsi dire à la terre; elle ne monte point, ne s'attache qu'à des réalités, des besoins naturels et non factices, des biens d'urgence et non de convention. Essayez de saisir le superflu et de l'arrêter dans son capricieux essor pour le mieux connaître, il vous échappe; essayez de définir le nécessaire, et vous en viendrez à dire : le vêtement, un abri, du pain; selon le climat, un foyer, et partout, dans le premier âge, l'éducation reli-

gieuse et morale. En ces mots tout est dit; si vous ajoutez un mot de plus, vous sortez du nécessaire, et du même pas vous entrez dans le superflu; si vous donnez moins, vos bienfaits ne sont plus que les miettes de vos tables.

Eh bien! ce nécessaire, vous le devez dans toute la rigueur d'une dette de nature, d'une dette de foi, d'une dette contractée avec le ciel, d'une dette dont Dieu est le témoin et le garant, vous le devez à vos frères. C'est à ce titre de frères, que les *uns* réclament le payement et que les autres l'acquittent à l'échéance des besoins, et si vous niez la sainteté de cette dette, si vous, les riches et les heureux du siècle, vous ne vous *considérez* pas comme créanciers jusqu'à ce montant des malheureux, vous niez, vous renversez le principe de l'unité du genre humain et la loi de la charité chrétienne; vous abandonnez le système évangélique du peu et du beaucoup; vous retournez au système païen du tout et du rien. Quoi! vous dites aux pauvres, aux malades, aux orphelins, aux veuves, aux vieillards, en un mot à tous ceux qui manquent du strict nécessaire, vous leur dites qu'ils sont de la même famille que vous, enfants du

Sauveur, les rachetés de la même rédemption et les participants de la même table sainte, vos frères, en un mot, dans tout le sens naturel et tout le sens religieux de ce nom, et ces frères, vous disputez leur droit aux nécessités de la vie; dans votre honteux et impie égoïsme, sûrs du privilége d'avoir trop, vous ne leur reconnaissez pas même celui d'avoir assez! Vous ferez bien alors de vous enivrer dans les délices de vos tables somptueuses, pour cesser d'être distraits par les gémissements de leur misère et leurs justes reproches contre vos prospérités, pour cesser de les écouter réclamant au moins les miettes de vos tables, pour cesser d'entendre la voix de Dieu vous criant à chaque misérable qui succombe devant vos portes : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?... Mais je m'arrête et je veux essayer de modérer le bruit de ces questions terribles, qui semblent jeter de l'exagération où il n'en faut point. Mes frères, on refuse quelquefois de donner et souvent on donne trop peu; mais on ne dispute point le droit du pauvre au simple nécessaire, ni le devoir du riche de le lui assurer. Je vous ai signalé le mal; cherchons le remède, et

voyons si les miettes qui tombent de la table des riches suffisent pour le fournir ; voyons si le remède est ailleurs que dans la vraie charité.

La charité chrétienne seule parviendra à donner aux nations et aux églises, et avec le temps à l'humanité, une organisation de justice et de travail, de prévoyance et de bienfaisance, telle qu'elle assurera le nécessaire à tous et achèvera ainsi de sanctifier le superflu aux mains qui le possèdent.

Ici se présente une grave pensée, sans laquelle toute notre méditation de ce jour demeurerait incomplète et peut-être infructueuse.

Si la misère n'était que la misère, on en aurait bien plus facilement raison ; il ne s'agirait que de réparer des pertes et des malheurs. Mais, hélas! la misère, c'est souvent l'inconduite et plus souvent encore l'imprévoyance.

L'inconduite!.... et quand les ressources suffiraient à peine au nécessaire avec le travail, l'ordre, l'économie, la frugalité, jugez avec quelle effrayante rapidité elles s'évanouissent, dissipées par la paresse, le désordre, l'intempérance et la

sensualité. Alors, trop souvent, la hideuse maladie envahit le cercle de famille, et par la bouche d'enfants débiles, de femmes affaiblies, de vieillards épuisés, la maladie élève sa voix gémissante et impérieuse, disant : A moi aussi il faut le nécessaire... et alors, de plus en plus, dans une progression effrayante et rapide, plus il y a de nécessités, moins il y a le nécessaire.

L'imprévoyance ! ai-je dit.... Mes frères, on ferait disparaître les neuf dixièmes des maux qu'endurent les classes pauvres, si on pouvait leur inspirer la simple vertu de la prévoyance, cette sagesse si rare, et qui devrait être si vulgaire, de se souvenir aujourd'hui que demain viendra ; mais non, tous ces jeunes gens passent leur temps à ne point regarder ce que c'est qu'un vieillard, oubliant qu'ils seront vieux à leur tour ; ces hommes valides, à ne point regarder ce que c'est qu'un malade, oubliant que la maladie peut les surprendre ; ces hommes robustes ne daignent pas songer que d'année en année la force diminue ; ces clairvoyants que la vue s'affaiblit, et que les accidents de la vie nous guettent à tous les détours de la vie et nous frappent à l'improviste. Ainsi, tous

se laissent surprendre par l'avenir, et la main naguère si vigoureuse ramasse avec effort les miettes de la table d'autrui, et la vue autrefois si perçante y voit à peine pour les relever.

Ces deux simples remarques que tant d'expérience confirme, ces deux aspects trop fréquents de la misère, sont la preuve que l'humanité n'arrivera que par la charité chrétienne à donner le nécessaire à tous les membres de la grande famille. Toutes les autres forces sociales y seront impuissantes.

La justice humaine a la main trop pesante pour panser des plaies si délicates ; elle ne connaît que des désordres publics ; il s'agit ici *de désordres* privés, et pour se charger d'assurer le nécessaire à l'indigence, il a fallu qu'elle changeât son nom et la nommât mendicité.

La politique a bien trop affaire de s'occuper des masses pour pouvoir ainsi s'occuper des individus et des familles, et le lien national doit nécessairement prévaloir dans ses conseils sur le lien de fraternité.

La philosophie vit trop dans la sphère des abstractions pour s'attaquer avec succès à tant de

réalités, pressées ensemble, et s'occupe trop en grand du monde tel qu'il devrait être pour beaucoup améliorer en détail la société en la prenant telle qu'elle est.

La civilisation sait déguiser le mal et le tenir à distance d'elle, bien plus que le guérir; elle creuse trop profondément la différence entre les raffinements du superflu et les simplicités du nécessaire, pour finir par les reprocher.

Enfin, la plus jeune des sciences, cette économie politique, qui a bien mal acquitté les séduisantes promesses de ses premiers travaux, n'est pas encore parvenue à s'accorder avec elle-même sur le secret de la production des richesses publiques; comment nous donnerait-elle les moyens d'enrichir la pauvreté?

Mes frères, n'en doutez pas, c'est à la charité, c'est à cette vertu, de toutes la plus excellente, que le monde doit à Jésus et dont Jésus, le premier, a donné la véritable loi et le parfait modèle, c'est à la charité chrétienne que Dieu réserve cette gloire et cette joie. La charité seule aura la puissance, la patience et la compassion nécessaire; la charité seule ne se lassera point avant d'avoir atteint ce

but; la charité seule extirpera la misère, et sa voix seule dira aux riches : Jouissez de votre superflu; mais en nous donnant les miettes de vos tables, faites qu'il y en ait assez; et aux pauvres, en multipliant pour eux ces miettes comme les cinq pains du désert, sa voix dira : Voici le nécessaire!

Nous sommes si loin d'un tel progrès et d'un tel bonheur, qu'il vous semble peut-être impossible... Mes frères, on a dit de tous les progrès de l'humanité qu'ils étaient impossibles le premier jour où on les voyait commencer; on l'a dit des grâces même de Dieu et même du christianisme. Le culte d'un crucifié.... impossible! criait avec ses mille voix l'idolâtrie; l'égalité dans le culte.... impossible! criait l'orgueil des religions; l'égalité devant la loi.... impossible! criait l'orgueil des castes; l'abolition de tout esclavage.... impossible! criait l'absurde préjugé de l'infériorité d'une race humaine, et nous y touchons; une Bible entre les mains de chaque homme... impossible! répétaient avec dédain les ennemis de la révélation, et nous y touchons.... Mes frères, tous les petits esprits, tous les cœurs froids et durs, incapables de com-

prendre les choses magnifiques de Dieu, s'entendent ainsi, à chaque amélioration qui débute, pour se tenir commodément renfermés dans l'impossibilité ; ils l'aiment, ils la caressent, ils la présentent sous tous les aspects ; ils la promènent au loin et la montrent aux regards ; ils l'exaltent ; ils l'adorent ; ils font pour ainsi dire l'apothéose de l'impossibilité... et le Seigneur cependant conduit son Église sur le chemin de ses triomphes, et les lui fait remporter quand il est temps. Oui, la charité triomphera de la misère, et quand on attriste ma foi de prédictions contraires, je crois entendre les Égyptiens crier, de fléau en fléau, que les Israélites ne sortiront pas d'Égypte, et le dernier prodige fut chargé de leur répondre, et Israël sortit.

A cette bonne œuvre immense, la charité chrétienne ne parviendra qu'à deux conditions, celle de devenir assez sage et assez puissante d'une part, et de l'autre, assez généreuse. Il faut qu'elle ait bien plus à donner que les miettes de vos tables, et il faut qu'elle sache donner.

La science de faire le bien est encore à l'enfance, malgré tous ses progrès apparents et tout ce que

la charité chrétienne a fait d'expériences depuis dix-huit siècles; je ne veux vous en donner qu'une preuve. La charité, aujourd'hui, secourt presque constamment l'indigent hors de la famille. Qu'est-ce par exemple qu'un hôpital? c'est un immense et massif bienfait dont le résultat inévitable est de détacher par bonté, par compassion, le lien de famille; c'est un bienfait qui laisse subsister la famille, moins la naissance, moins l'enfance, moins la maladie, la vieillesse et la mort; il y a des hôpitaux pour tout cela... Mes frères, vous ne pensez pas que je vienne calomnier devant vous ni les pieux fondateurs de ces asiles du malheur, ni leurs successeurs d'aujourd'hui. Mais, en respectant l'intention, je vois l'effet, et je vois que ces institutions dispensent des devoirs de famille et de la prévoyance que ces devoirs exigent aux époques les plus instructives de la vie; c'est là une grande erreur du moyen âge qui pèsera longtemps encore sur la chrétienté.

Et il faudra que la charité devienne assez puissante. Aujourd'hui, elle supplie les riches et les grands; elle conseille les pauvres et les petits; mes frères, il faudra qu'elle commande aux uns et aux

autres. Ainsi, tant que la charité chrétienne n'aura pas le droit de considérer les indigents comme des mineurs et de les forcer à la prévoyance, elle parviendra sans doute à alléger bien des maux; elle n'en extirpera aucun, et l'Église de celui qui est charité restera bien loin de cet état meilleur où être homme et chrétien suffira pour être sûr d'avoir le nécessaire, non dans des rendez-vous immenses de misères mises en commun par économie, mais chacun dans sa famille.

Enfin, il faut que la charité devienne assez généreuse... d'un côté, il faut que loin de se contenter des miettes qui tombent de la table des riches, elle demande et obtienne des bienfaits qui suffisent à cette organisation du nécessaire; de l'autre, quand elle sera sûre de si magnifiques et touchants résultats, quand elle pourra les garantir au monde, elle recueillera des dons assez grands pour les accomplir; les trésors de Salomon et la pite de la veuve se multiplieront entre ses mains; elle versera de vase en vase le baume du bon Samaritain, et il se multipliera comme l'huile de Sarepta à la voix du prophète; elle jettera son filet dans les eaux, et quand elle le retirera, il sera près de s'en-

tr'ouvrir sous l'abondance de la pêche, et quel jour de bénédiction et de grâce, quand alors en présence de tous les riches, elle convoquera tous les pauvres pour leur dire : Regardez, voilà le nécessaire! le nécessaire pour vos enfants, vos orphelins, vos veuves, vos malades, vos infirmes, vos vieillards, vos mourants et vos morts; car les tombes mêmes, et des tombes où l'on pourra pleurer, n'y manqueront pas; et alors, la charité lèvera les yeux au ciel, et dira à Dieu : C'est maintenant que notre pain quotidien est véritablement ta gloire!... Mes frères, ces perspectives, quelque éloignées qu'elles puissent être, m'amènent à la dernière question que vous attendez tous : qu'allez-vous nous donner pour nos pauvres aujourd'hui? sera-ce des dons dignes de cet avenir que la charité se promet, ou seulement les miettes tombées de vos tables? Songez-y bien : si vous avouez les principes exposés dans ce discours, si vous entendez ainsi la charité chrétienne, si vous convenez qu'un jour la grande famille des hommes, en commençant par la grande fraternité des chrétiens, doit parvenir à ce que nul ne manque du nécessaire, le strict devoir de votre charité est aujour-

d'hui même de vous rapprocher autant que possible de l'époque où l'Évangile aura porté tous ces fruits de justice, de pitié et d'amour. Et quelle gloire, quelle sainteté, quelle joie, si on pouvait dire de notre église que le nécessaire y est assuré à tous ses membres, quand le malheur et non l'inconduite, les en a privés! Hélas! malgré la bonne renommée de votre bienfaisance, nous sommes loin d'approcher de cette perfection, loin de payer cette dette, loin de donner cet exemple; nous sommes loin d'avoir le nécessaire à offrir dans les infirmités, les maladies, les accidents et les charges extraordinaires de nos familles indigentes, et même dans leurs agonies et leurs trépas. Et pourquoi?... Mes frères, que chacun interroge à la fois devant Dieu sa conscience et sa fortune, et se demande si ses aumônes ont plus pesé entre ses mains que les miettes tombées de sa table?.... Je vous renvoie et je vous laisse à vous-mêmes pour la réponse qu'appelle cette redoutable question. Dieu seul et vous connaissez la mesure de vos ressources et la mesure de vos dons; mais tant que la limite du nécessaire n'est pas atteinte dans une communauté chrétienne, tant que les membres

de votre église, c'est-à-dire les participants de votre sainte cène, parce que c'est la cène qui constitue l'église, n'ont pas le pain quotidien, un abri, un vêtement et un foyer, tant que cette dette de frère à frère n'est pas acquittée dans la famille, songez-y, votre charité n'est pas assez chrétienne et demeure sans excuse. En vain prendrez-vous pour prétexte l'imprévoyance et l'inconduite des malheureux.... Je ne veux pas m'arrêter à évaluer tristement devant vous s'il y a dans ce monde le plus de péchés du côté de la richesse ou de celui de la pauvreté, et peser à la balance ces deux poids d'iniquité; mais vous conviendrez que la prévoyance est facile quand tous les besoins sont satisfaits et que l'on épargne sur le superflu; vous conviendrez que l'inconduite se cache à son aise sous les raffinements, les élégances, les habiletés du luxe, et que l'or qui paye tant de choses réussit quelquefois à défrayer le scandale et à payer le mystère. Tous ces secrets des cœurs, Dieu seul en est juge.... Pauvres! *le Seigneur sait ceux qui sont siens*, et il voit votre conduite sous le manteau de votre pauvreté.... Riches! *le Seigneur sait ceux qui sont siens*, et il voit votre conduite où le monde ne

voit que votre opulence.... Mais ces faciles accusations qu'on jette aux pauvres pour se dispenser de les secourir, fussent-elles justes, et la comparaison des mœurs qu'on se plaît à faire fût-elle toute à votre avantage, alors encore, ce que je vous demande, votre charité n'a pas le droit de le refuser; il s'agit du nécessaire, du nécessaire quand la main tremblante du malade et du vieillard ne peut se le procurer; du nécessaire, quand l'infirme vous montre son impuissance qui ne sert qu'à augmenter ses besoins; du nécessaire, quand l'orphelin et la veuve cherchent en vain à le ramasser sur la terre stérile de la fosse d'un père et d'un mari; du nécessaire, quand le mourant le demande pour mourir. S'ils sont vos frères en Dieu et en Christ, dans la création et la rédemption, vos frères par droit de naissance, enfants de Dieu comme vous, vos frères par droit d'adoption, héritiers de Christ comme vous, ce nécessaire, vous le leur devez; ce nécessaire, que la prière du Seigneur nomme le pain quotidien, et c'est vous, riches! que la Providence a chargés d'exaucer, pour vos frères malheureux, cette prière de chaque jour. Vous êtes donc les débiteurs des pauvres; mais

Dieu s'offre à devenir lui-même le vôtre; il est dit que *celui qui donne aux pauvres prête à l'Éternel, qui le lui rendra*... Et maintenant, ô notre Dieu, ô notre Père qui es aux cieux, Père commun des hommes, remplis de ta présence le sanctuaire où le sacrifice de la charité se prépare! *Que la gloire de l'Éternel descende dans la maison de Dieu* et resplendisse dans les aumônes de ce jour! Que ton regard suive d'offrande en offrande la générosité de ton peuple... Tu écriras dans ton livre, s'il ne donne à ses pauvres que les miettes de ses tables, ou des bienfaits dignes de cet amour fraternel, le signe éternel, dans ce monde et dans le monde à venir, des disciples de ton Fils!

LE CULTE

SELON LE PROTESTANTISME.

LE CULTE

SELON LE PROTESTANTISME.

La foi vient de l'ouïe.
(Épître aux Romains, X, 17.)

MES FRÈRES,

La foi vient de l'ouïe, c'est-à-dire de l'attention, qui n'est que l'ouïe intelligente. Voilà, selon les pensées du grand Apôtre des Gentils dans le morceau d'où mon texte est tiré, voilà le canal par lequel le christianisme s'est répandu, voilà tout le secret de ses conquêtes, voilà ses moyens d'exploitation du monde moral. Par la voix de ses révélations diverses, tantôt en disant du haut des cieux à ses serviteurs inspirés : *Écris!* tantôt en envoyant au milieu de son peuple prophètes et apôtres, et, dans ces derniers temps, depuis la fondation de l'Église, en ne laissant jamais sans conducteurs spirituels les troupeaux de la chrétienté, le Seigneur a parlé, le monde a écouté, et de siècle en

siècle *la foi est venue de l'ouïe.* Sur les marches de ce temple, qui devait bientôt périr et tomber pour jamais, un saint Pierre parlait du crucifié, et le peuple de Moïse écoutait, et bientôt il courbait sa tête sous le baptême de Christ, à l'ombre de cette croix ignominieuse et sanglante qu'il avait dressée naguère avec fureur. Sur la colline de l'Aréopage d'Athènes, un saint Paul parlait, et le peuple-modèle de l'antiquité païenne écoutait, et bientôt l'autel de son *Dieu inconnu* devenait un des premiers autels du christianisme. Notre sainte et divine religion n'a reçu de son divin auteur que ce seul moyen de convertir ; l'Évangile n'enseigne que cet art de prosélytisme, et la seule difficulté qu'au fond le christianisme rencontre dans le cours de ses triomphes, c'est que l'humanité fasse silence et lui prête attention ; quand il réussit à se faire écouter, ce premier succès garantit sa complète victoire : *la foi vient de l'ouïe.*

De cette règle que l'Apôtre rappelle aux Romains, et qui était déjà pour lui une donnée de l'expérience, est sorti dans toute sa simplicité et sa beauté le culte chrétien, le culte tel que notre glorieuse réformation l'a rendu au monde, tel que

nos pères nous l'ont transmis avec la consécration nouvelle de leurs martyres, tel que vous-mêmes en ce moment vous êtes réunis pour le célébrer. Nos rites et nos solennités, nos symboles et nos sacrements se justifient par ce mot seul : *la foi vient de l'ouïe;* ce mot, dans son énergique concision, explique et le mobile et le but de notre culte; dans ce mot seul tout notre culte est résumé.

Mais on l'accuse d'être trop simple, et ce reproche, vous le savez, est un des plus vieux et des plus communs qu'on nous adresse. Vos réformateurs, nous dit-on, entraînés par leur aversion et leur peur d'un culte où la forme étouffait le fond, où les observances remplaçaient les devoirs, où les symboles voilaient les dogmes au lieu de les représenter, vos réformateurs ont été trop loin, et se sont jetés dans un extrême opposé, mais non moins dangereux ; ils ont trop spiritualisé le culte d'une religion déjà si spirituelle; ils ont fait la part de l'intelligence trop grande aux dépens de celle de la sensibilité et de l'imagination; ils ont donné à la parole humaine trop d'importance, et ont réduit l'impression du culte à l'empire de l'homme sur l'homme par la parole. Aussi, cette

forme d'adoration sans cérémonies, ce rituel sans rites, ce sanctuaire sans emblèmes, cette année religieuse presque vide de commémorations et d'anniversaires, convient peut-être à des philosophes, des savants et des sages, et ne convient point aux masses. La foule n'y trouve que peu d'attrait, et en conséquence peu d'édification, n'y assiste que par habitude, et dissimule mal ses froids dégoûts. Enfin, dit-on encore, ce culte si pauvre en fêtes qui émeuvent, toujours monotone, sévère et sombre, ne s'accorde qu'avec l'esprit soucieux des nations du Nord et déplaît aux imaginations plus vives et plus mobiles des peuples du Midi. Sous un ciel triste et brumeux ce culte est encore possible ; sous un ciel éclatant il perd son charme et son effet ; tant de lumière et d'azur ne lui convient pas, et l'histoire dépose contre ses espérances d'envahir les climats les plus doux de l'Europe ; jamais jusqu'à ce jour il n'a réussi à passer les Pyrénées et les Alpes... Voilà, mes frères, d'ingénieuses objections, et convenons-en nous-mêmes, quelquefois par une illusion de notre sensibilité, par une surprise de notre imagination, nous nous y laissons prendre. A la vue de ces pompes solennelles où les

deux cultes chrétiens, rivaux du nôtre, déploient toutes leurs splendeurs si bien inventées pour parler aux sens, un vague regret s'élève par moment de l'excessive simplicité de nos rites. En présence de quelque chef-d'œuvre des arts, où le génie des peintres et des sculpteurs semble avoir atteint à la hauteur de la religion, notre pensée revient non sans quelque inquiétude à la nudité de nos sanctuaires sans richesse et sans ornements. Et pour comble, lorsque nous parcourons les longues nefs de ces cathédrales immenses, dont les profondeurs se dérobent à l'œil et semblent voiler la majesté divine, lorsque notre regard étudie le jour sombre et mystérieux qui y pénètre à peine, comme si la lumière d'un périssable soleil n'était pas digne de les éclairer, cette vague obscurité semble répondre aux mystères de la foi et convenir aux murmures de la prière. Nous comprenons les transports de Salomon à la dédicace de sa *Maison de l'Éternel*, et notre cœur instinctivement se resserre à l'idée que notre culte est impossible sous ces voûtes trop élevées, dans ces sanctuaires trop vastes pour lui... Mes frères, je viens aujourd'hui dissiper ces illusions, rassurer ces craintes, consoler ces regrets;

je viens vous montrer que notre culte seul est d'accord avec l'essence de la religion chrétienne, avec la nature de Dieu et celle de l'homme ; je viens vous montrer que nos glorieux réformateurs, une fois entrés dans cette voie, ne pouvaient s'arrêter, et n'ont pas fait un pas de trop. La vraie foi, que le culte a pour but de représenter et de maintenir et dont seul il fait un lien, ne peut naître de la pompe des cérémonies, ou du luxe des arts, ou de l'impression que produit la vue des plus majestueuses cathédrales. *La foi vient de l'ouïe.*

Étudions notre culte dans ses origines, dans ses principes, dans ses effets, et vous reconnaîtrez qu'il est en conformité parfaite avec cette pensée profonde de saint Paul.

I. Une religion suppose un culte. Une religion comprend toujours ces deux éléments essentiels, le dogme et le devoir ; elle enseigne à ses disciples ce qu'ils ont à croire, c'est le dogme, et ce qu'ils ont à faire, c'est le devoir. Sans un culte qui représente ces vérités, le dogme ne sera qu'une froide science ; sans un culte qui rappelle ces comman-

dements, le devoir ne sera qu'une froide morale : l'un et l'autre demeurent à l'état de théorie et ne servent pas de lien entre les hommes; on ne sait pas si la foi est commune, on ne sait pas si la loi est la même pour tous, et en conséquence une religion qui tenterait de se passer d'un culte, se perdrait dans le vague des systèmes, n'ayant rien pour représenter la vérité, et n'enseignerait sans le vouloir pour loi que l'égoïsme, n'ayant aucun moyen de rallier les hommes et de les tenir unis. Ce lien, que fournit le culte, manquant d'homme à homme, manquerait aussi entre les hommes et Dieu. Chacun serait isolé dans ses adorations, et ne pourrait nommer Dieu que mon Père au lieu de le nommer *Notre Père*. Le culte est donc indispensable à la religion; il en rend visibles les invisibles vérités; il est l'expression publique de la religion, et il la fait ce qu'elle doit être et ce qu'elle ne peut être sans lui, un lien.

Le culte suppose des symboles dont la sainteté peut être telle que la foi leur donne, dans un sens d'excellence, le nom de sacrements, et des commémorations dont les joies peuvent être telles que la piété à bon droit les nommera des fêtes. Il faut au

culte des symboles, parce que la religion enseigne des vérités dont ces symboles seront la représentation, la figure, l'image. Et il faut au culte des anniversaires, parce que la religion a une histoire et repose sur des faits, dont le retour de ces solennités garantit le souvenir et consacre la certitude.

Ces formes du culte, les symboles qu'il a choisis, les fêtes qu'il ramène, doivent être conformes à l'esprit de la religion entière. On peut dire plus, et affirmer sans crainte d'être démenti par l'expérience, que la manière dont une religion sera entendue et acceptée expliquera toujours le secret de ses cérémonies et donnera la clef de ses rites. Il s'établit de force un harmonieux accord entre l'enseignement de la religion et son culte : on professe le culte selon que l'on comprend la religion ; on prie, on sert Dieu selon qu'on le connaît ; on se le représente tel qu'on le croit, et pour juger des rites d'une église, il n'est pas nécessaire de pénétrer dans ses sanctuaires et de prendre part à ses adorations, il suffit de lui demander compte de ses doctrines ; c'est le croyant qui fait l'adorateur.

D'après ces considérations, déduites de la nature des choses et de l'expérience de tous les siècles,

où devons-nous chercher le principe fondamental du culte chrétien? Évidemment, dans l'Évangile même, et de l'aveu de toutes les communions chrétiennes (je ne veux pas un instant nourrir la pensée qu'une seule exception soit possible), le principe qui sert de fondement au culte chrétien se trouve dans cette déclaration de notre divin Maître : *Dieu est esprit; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* Voilà le premier rituel du christianisme, le point de départ des adorations de la chrétienté, l'ordonnance primitive des solennités de l'Église et la règle de toutes ses liturgies. S'écarter de ce principe, c'est se faire inventeur d'un culte nouveau; c'est modifier la pensée du Seigneur et changer la religion chrétienne. Il est évident, pour quiconque lit l'Évangile comme la parole de Dieu, que le chef suprême de l'Église avait seul le droit de sanctionner ses adorations et de lui dire en quel sens elle devait adorer. Et vous savez, mes frères, à qui le Christ parlait, quand il a prononcé cette parole où le culte pur de tous les siècles de l'humanité est contenu comme en germe; il ne l'a point adressée à un sénat ou à un sanhédrin, à un sacerdoce ou à un concile, mais à l'un des plus humbles

et des plus simples auditeurs à qui jamais il ait parlé, à la Samaritaine près du puits de Sichar, comme pour apprendre au monde que le culte n'était point une affaire de science, de luxe ou de génie, mais de ferveur, d'humilité et d'amour.

Quand le moment est venu de mettre ce principe en action, de se constituer en assemblées religieuses, d'introduire des formes unanimes et régulières de piété, et de célébrer un culte qui pût être à la fois un enseignement : il fallait convertir; un lien : il fallait s'entr'aimer, et un souvenir : il fallait commémorer les merveilles de la foi, qu'a-t-on fait? Où a-t-on été prendre un premier exemple, et quel modèle se sont prescrit *les églises* de l'âge apostolique à l'origine du christianisme, et les libérateurs de la foi à l'aurore de la réformation? A l'époque de la venue du Sauveur, la Judée, et même le monde civilisé de ce temps, étaient couverts de synagogues, simples maisons d'assemblée, dont tout le luxe consistait en une armoire pour conserver les livres sacrés et une table pour les déployer; là il ne s'agissait nullement de pompes et de cérémonies, de sacrifices, d'holocaustes et d'encens; il ne s'agissait que de prière, de mé-

ditation de la parole, de censure des mœurs et d'actes de charité; là, se spiritualisait de plus en plus la religion de Moïse, loin du temple dont on oubliait le chemin, et de ses solennités, dont on commençait à entrevoir la magnifique nullité; là se réalisait l'avertissement d'Osée, si remarquable pour son siècle : *Obéissance vaut mieux que sacrifice*, et partout, dans tous ses voyages, Jésus sanctionne par son exemple et consacre par sa présence cette forme de culte, ces pratiques de piété. J'ouvre l'Évangile de saint Luc, et dès le commencement de son ministère, je vois Jésus, à Nazareth, accordant des prédications là où il devait refuser des miracles, entrer dans la synagogue, y prendre place, se joindre en conséquence aux prières qui précédaient la lecture des livres saints; puis, *se lever pour lire*, prendre en main le livre d'Ésaïe, déployer le rouleau sacré, en lire un fragment, fermer le volume, le remettre au chef de la synagogue, et *les regards de tous ceux qui se trouvaient là étaient fixés sur lui*, et alors.... alors, mes frères, Jésus a expliqué la parole à cette foule attentive, et *tous lui rendaient témoignage, admirant les discours pleins de grâce qui sortaient de sa bouche*. A la suite

de ces enseignements, de nouvelles prières étaient adressées; le peuple était béni selon les formules de la loi, et laissait en se retirant une aumône pour les pauvres.... Voilà ce qui se passait dans les assemblées religieuses dont le divin chef de l'Église daignait se faire le prédicateur et le pontife. Mes frères, que se passe-t-il de différent dans les nôtres? Ne croyez-vous pas qu'un tel exemple en dit assez et peut servir de règle et de loi? Ne croyez-vous pas que le Fils de Dieu a su comment il fallait le servir? Ne croyez-vous pas, quelle que soit la distance incommensurable qui sépare notre misère et sa gloire, qu'il s'est réuni à ses concitoyens, à ses contemporains, comme il veut que nous nous réunissions? N'en doutez point, tous les temples de la chrétienté ressembleront un jour à ce sanctuaire de Nazareth, où la foi naissait de l'ouïe, et nous avons à bénir Dieu que le nôtre y ressemble déjà.

Ainsi, mes frères, se rattachaient les unes aux autres les dernières assemblées juives et les premières assemblées chrétiennes, sous la sanction de celui qui a dit : *Sondez les Écritures ; car elles rendent témoignage de moi!* Ainsi elles se fondaient les

unes dans les autres par la prière, par la charité, et par la foi naissant de l'ouïe. Le culte chrétien ordinaire se trouvait ainsi établi comme de lui-même, sans secousse et sans effort, et il ne restait plus qu'à y introduire la commémoration des merveilles du christianisme et qu'à l'approprier aux circonstances extraordinaires de la vie. Ici encore, nos saints réformateurs, nos devanciers et nos pères, n'ont fait que copier fidèlement l'Église primitive, reprendre ses usages et renouveler ses fêtes, en tenant toujours présent à leur esprit le grand principe qu'à un Dieu qui est esprit il faut offrir un culte en esprit et en vérité. Sans l'universelle tache du péché qui souille devant Dieu l'humanité entière, Jésus ne serait pas venu en ce monde lui rapprendre sa pureté oubliée et lui déclarer que *ceux qui ont le cœur pur verront Dieu;* le Seigneur a donc institué, pour signe et pour gage de l'entrée en son Église, un symbole de pureté, le baptême, et notre église, en donnant à ses fidèles cette première marque du chrétien, laisse à ce sacrement sa touchante simplicité..... Mères chrétiennes, j'en atteste vos émotions et vos larmes, lorsque vous regardez l'eau du baptême mouiller

le front de vos enfants. Ce symbole de notre régénération, aux jours anniversaires des grands événements de l'Évangile, trouve son complément nécessaire dans la cène, dans ce symbole admirable qui résume toute la religion chrétienne et représente si bien, sous l'image de la table du Père de famille où il reçoit tous ses enfants et leur apprend à s'aimer en frères, la double réconciliation opérée par Jésus, celle des hommes et de Dieu, le fruit de la rédemption, et celle des hommes entre eux, *le* but de la charité. Cette espérance du salut par Christ et cet amour du prochain, demandent à être hautement avoués; nul n'a droit d'être chrétien en secret et à part lui; il faut professer sa foi, pour qu'elle soit véritable, et notre culte, dans les touchantes et solennelles réceptions de nouveaux communiants, se conforme à la pensée du maître: *Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant Dieu.* Voilà la puissance de notre culte en public; voilà son efficace, quand il appelle le plus humble chrétien *à croire de cœur* pour obtenir la justification et *à confesser de bouche* pour obtenir le salut... Dans la vie privée, sa puissance est égale; il reçoit, il explique, il sanctifie les ser-

ments du nœud conjugal; il maintient ainsi la sainteté, la paix et la joie du lien de famille, faussé dans toutes les religions mensongères, rétabli par l'Évangile seul tel que Dieu l'a formé au premier jour de l'humanité, et pour dernier trait, notre culte complète son efficace durant le cours de la vie par son efficace non moins féconde à l'heure de la mort, lorsque sur le bord de la fosse il vient prononcer cette parole d'adieu : *la poudre retourne à la poudre*, et cette annonce de revoir : *l'esprit remonte à Dieu qui l'a donné*.... Mes frères, la chaire de vérité pour la confession de nos péchés, pour l'invocation du nom de Dieu et pour la prédication de sa parole, la consécration du baptême et celle de la confirmation qui l'achève, la mémoire du Sauveur célébrée à la cène *jusqu'à ce qu'il vienne*, les liens de la famille sanctifiés en prenant Dieu à témoin et les liens de la mort brisés sur les sépulcres encore ouverts en prenant Jésus pour garant de la vie éternelle.... Chrétiens, voilà votre culte; on le dit trop simple; je réponds qu'il est complet. Cherchez ce qu'il y a de plus dans votre vie religieuse et morale, dans votre vie de famille et dans vos adieux suprêmes; vous ne trouverez

rien; tout est là; il n'y a rien de plus entre vous et vos semblables ou vos proches, entre vous et Dieu, entre vous et Christ, entre vous et la mort; votre culte ne laisse en dehors de ses rites, rien des grâces du christianisme, rien des besoins de votre âme, et pour répondre à ses détracteurs qui l'accusent d'être trop simple et trop pauvre en cérémonies et en pompes, demandez-leur d'ajouter quelque sainteté réelle à ces saintetés; demandez-leur d'inventer pour votre usage quelque cérémonie vraiment chrétienne; demandez-leur d'introduire dans votre culte un rite qui ait un sens, une pompe qui ne soit pas empruntée aux pompes du monde, une solennité qui représente quelque vérité de la foi et qui réponde à quelque désir de la piété.... Et ils n'auront rien à vous proposer; s'ils s'y hasardent, l'inconvenance ou le vide des formes nouvelles qu'ils ajouteront à votre culte, trahira et leur impuissance et l'injustice de leurs censures, et vous, revenus paisiblement à la simplicité de vos rites et de vos temples, vous direz comme Jacob au pied de la pierre qu'il érige en autel : *C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux*, contents d'un culte où toujours *la foi vient de l'ouïe*.

II. Reprenez une à une en détail les objections qu'on élève contre le culte que la réformation nous a rendu et que nous venons de considérer en général; vous ne découvrirez que de nouveaux motifs d'y persévérer sans le changer. On nous plaint et on nous accuse d'avoir séparé la religion des beaux-arts et de ne point les appeler au secours de la ferveur. Mes frères, les beaux-arts, qui ont leur source dans cette noble faculté de l'âme qu'on nomme l'imagination et qui sont donc spirituels dans leur origine, sont matériels dans leurs produits et leurs moyens d'action; ils tiennent à la matière; ils ne peuvent s'en détacher ni s'en passer, et il en résulte qu'introduits dans la religion ils matérialisent la religion. Aussi, les arts sont essentiellement païens et s'entendent au mieux avec les principes du paganisme. Quand ils se mettent au service d'une idolâtrie, ils n'ont pas à craindre d'empiéter et ils vont aussi loin qu'ils peuvent. Quand ils prétendent servir une religion spirituelle comme le christianisme, qu'arrive-t-il? Ils font trop peu ou trop, et de deux choses l'une : ou ces monuments d'art religieux, ces effigies, ces statues, ces tableaux, sont d'une médiocrité repous-

sante, indigne de la beauté de la religion, dont ils ne donnent plus qu'une idée grotesque et barbare; ou bien, ce sont des chefs-d'œuvre, et alors plus il y a d'art, moins il y a de foi; la beauté matérielle offusque la beauté spirituelle; on admire le génie de l'homme, bien plus qu'on n'adore et qu'on ne s'humilie; la piété est distraite par les moyens mêmes qui devraient la soutenir; les splendeurs et les décors de l'autel font oublier le sacrifice; la madone fait oublier la Vierge; le temple fait oublier le Dieu, et le crucifix fait oublier le crucifié. Que l'art se fasse donc religieux, s'il le peut; mais que la religion ne se fasse point artiste; qu'elle laisse les beaux-arts dans le monde, sans leur permettre d'envahir le sanctuaire, où la foi ne peut naître que de l'ouïe.

Ce luxe de représentations et d'images, cette multiplicité d'emblèmes et de cérémonies, entraîne un autre inconvénient dont la religion a beaucoup à souffrir : le symbole suppose la foi et ne la produit point. Qu'est-ce qu'une solennité religieuse pour celui qui n'y attache aucun sens? Qu'est-ce qu'un symbole pour celui qui sous le symbole ne découvre aucune idée? Ce n'est plus qu'une énigme

sans mot, un spectacle sans but, un drame sans dénoûment ; c'est un langage inconnu qui retentit à l'oreille sans apporter de pensées à l'esprit ; c'est un corps sans vie s'agitant à froid dans la mort. Voilà un autel et un prêtre à distance du peuple qui contemple de loin ce qui se passe ; si chaque geste, chaque mouvement, chaque regard, chaque génuflexion, chaque attitude n'a pas une signification nette et claire pour la foule attentive, il y a un culte sans doute pour le pontife qui officie ; il n'y en a plus pour le peuple qui regarde. L'emblème est resté, le sens est parti et la vérité s'est perdue, étouffée sous les formes qui devaient la représenter. Aussi, dans une religion trop cérémonielle, il n'y a pas de demi-incrédules ; on croit tout ou l'on nie tout ; quand le doute commence, il se complète, il repousse toute la foi, et on sort complétement de sa religion, parce qu'ayant cessé de trouver une signification dans ses rites, il ne reste rien à quoi s'attacher. Cette incrédulité naît souvent de l'ignorance, et il est certain que les églises qui préconisent avec tant d'ardeur les formes et les pompes sont celles qui répandent le moins les lumières ; elles ont tant à faire voir qu'elles ont moins à faire

apprendre; les longues cérémonies font les courtes leçons... Mes frères, l'évangéliste Philippe dit à l'officier éthiopien, qu'il rencontre lisant le prophète Ésaïe : *Comprends-tu ce que tu lis?* Ah ! si au milieu des solennités imposantes qui attirent un si immense concours, vous pouviez dire à tout ce peuple : Comprends-tu ce que tu vois? vous seriez, n'en doutez pas, étrangement surpris du peu qu'il comprend, et pour dissiper votre surprise, il suffirait de vous rappeler le mot de saint Paul : *La foi vient de l'ouïe.*

Le reproche que si souvent on a voulu renouveler à notre honte, le reproche que notre culte est trop simple pour séduire l'esprit *ingénieux* et mobile des nations du Midi, tombe devant cette simple réflexion que l'essai n'a point été tenté encore. Les faits, jusqu'à ce jour, déposent en notre faveur. La réformation à son aurore s'est avancée vers le Midi, et il a fallu une longue ligne d'échafauds et de bûchers, il a fallu une affreuse organisation de supplices pour l'empêcher d'y descendre et la faire remonter vers le Nord. Dans notre pays, c'est précisément en ces provinces où le soleil verse le plus de feux et où le ciel déploie le plus

d'azur, où les caractères ont le plus de vivacité et les imaginations le plus d'ardeur, que notre simple culte a trouvé le plus d'églises et les conserve encore. Que le Midi nous soit ouvert, que la lutte s'y engage à armes égales, que nous puissions y paraître l'Évangile à la main, que l'Évangile en un mot y soit libre et que la foi puisse y naître de l'ouïe, cette grande expérience n'aura rien que nous redoutions. On verra peu à peu la vérité se dégager du milieu des formes qui l'obscurcissent et la déguisent. Il ne restera de pompes et de symbole dans le culte que les sacrements institués par le Seigneur lui-même. De toutes ces immenses cathédrales, devenues inutiles à la vie, nous ferons des temples de la mort, des palais funèbres où seront réunis les tombeaux des hommes de bien, et la magnifique bénédiction donnée à la fois au monde et à la ville sortira d'une bouche protestante.

Je ne vous promets rien de trop en vous annonçant ces conquêtes; elles sont toutes contenues, toutes promises dans ce mot : *La foi vient de l'ouïe.* Il faudra bien avec le temps (et pour Dieu un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour) que cette attention soit prêtée, et alors la foi naîtra.

La voix qui annonce le christianisme parle trop haut pour que le monde ne finisse pas par l'entendre, et cette pensée suffit pour vous signaler le dernier avantage de notre culte dont je veuille vous occuper, avantage inappréciable que tous les chefs-d'œuvre des arts qui décorent les églises de la chrétienté entière ne contrebalancent pas. Cet avantage est que notre culte, par cela seul que la foi y naît de l'ouïe, s'adresse à tous les esprits et peut à tous être utile. Un culte trop cérémoniel, vous ai-je dit, ne convient qu'à ceux qui déjà savent et croient; un culte spirituel convient à ceux qui savent, et il augmente leur science; à ceux qui croient, et il affermit leur foi; aux fervents, dont il entretient le zèle; aux pénitents, dont il sanctifie le repentir; à tous les fidèles, qui y trouvent l'aliment dont leur piété du jour a besoin; mais de plus il convient aux indifférents, aux moqueurs, aux incrédules, aux impies même; pour tous un mot, un seul mot peut suffire; un seul mot peut pénétrer comme un aiguillon acéré au fond du cœur et y réveiller la vie religieuse; un seul mot peut retentir comme un tonnerre au milieu du sommeil de l'indifférent, peut jeter un sérieux invincible

au milieu des sarcasmes du moqueur, peut ébranler subitement les tranquilles convictions de l'incrédule, peut faire voir à l'impie qu'il s'attaque à plus fort que lui en s'attaquant à Dieu. Oui, toutes ces choses, un seul mot peut les commencer dans l'âme humaine, parce que *la grâce suffit* et parce que *la foi naît de l'ouïe*. Dans notre siècle plus que dans tous les siècles précédents du christianisme, ces pensées ont pour elles l'autorité de l'expérience; dans notre siècle tout rempli de chercheurs en religion, d'hommes qui n'ont ni foi ni culte et qui voudraient en avoir, d'hommes qui, las du vide de leur cœur, voudraient le remplir de croyance, d'hommes qui tournent un regard soucieux vers le sépulcre et vers le ciel, tristes de douter que l'un conduise à l'autre, et qui cherchant un soutien pour y arriver, sont tous prêts à s'appuyer sur la croix dès qu'on leur aura montré qu'elle est vraiment un appui; que sert, pour ces cœurs *flottants à tous vents de doctrines*, des symboles sans idées, des cérémonies sans but, des autels sans sainteté et des sanctuaires sans Dieu? Ce qu'il leur faut, c'est un culte qui parle à leur intelligence, à leur conscience, à leur cœur; ce qu'il leur faut, c'est un

service de Dieu que comme saint Paul ils puissent nommer *leur service raisonnable*; en d'autres termes, ce qu'il leur faut, c'est la foi naissant de l'ouïe. Qu'ils viennent donc à nous qui avons mis l'idée au premier rang et la forme au second; qu'ils viennent à nous se nourrir non d'une insipide écorce, mais du fruit qui leur fera *savourer combien Dieu est bon*; que notre voix, divinement soutenue, trouve des accents qui partout arrivent à leur oreille, et que ces murs s'élargissent et reculent pour les contenir!... Qu'ils viennent, et ils reconnaîtront que *le Seigneur n'habite point dans des temples faits de main d'homme*, que *son royaume ne vient point avec apparence*, que son temple véritable sur la terre est la conscience et le cœur du fidèle, et que pour qu'il y habite, il faut que la foi naisse de l'ouïe.

Il reste une différence morale à vous signaler entre notre forme de christianisme et celle des églises qui ont conservé ce luxe de cérémonies, cette complication de symboles, auxquels nos pères ont renoncé. Dans un culte trop cérémoniel, le pontife peut se passer de l'assemblée. Ne vous mé-

prenez pas sur la portée de cette pensée, et craignez de la fausser en l'exagérant. Je n'ai garde de prétendre que le concours et le silence d'une grande multitude n'ajoute à l'impression souvent imposante de ces solennités; la présence d'une foule nombreuse forme à elle seule une sorte de pompe, et le nombre des assistants, si leur recueillement, si leur ferveur est visible, ajoute à ce recueillement même. Je soutiens seulement que le propre d'un culte où les cérémonies et les emblèmes abondent, est de s'inquiéter moins du vide ou du désordre, du tumulte de ses temples; il se suffit à lui-même; ce n'est point l'assemblée qui fait sa sainteté; le rite s'accomplit, toujours égal, quelque assemblée qu'il ait attirée et quelque attention qu'il obtienne; le prêtre n'a pas besoin du fidèle; occupé du rite qu'il célèbre, il s'occupe peu de l'auditoire qui l'écoute; penché sur l'autel, il ne voit pas le peuple; il ne voit que le sacrifice, et son ministère n'a besoin d'aucune sainteté empruntée aux assistants. Dans un culte plus spirituel, dans un culte qui se réduit à rien si la foi n'y naît point de l'ouïe, dans un culte qui suppose un échange continuel de pensées, une réciprocité constante de

sentiments entre le pasteur et l'assemblée, sans elle, sans sa ferveur et sa piété, sans son recueillement et son silence, rien n'est possible et le culte s'est évanoui. Entre vous et nous, il n'y a aucun autel qui nous sépare, et il en résulte, ô mes frères! que toute la gloire, toute la sainteté, toute la beauté de notre culte lui vient de vous. L'attention, la piété, la ferveur des fidèles, voilà l'unique splendeur de nos sanctuaires, et la pompe de nos adorations, et la magnificence de nos cérémonies; nous n'avons rien à montrer à nos émules ou nos détracteurs que vous-mêmes, et votre assiduité, et votre joie dans nos parvis de l'Éternel, et les fruits salutaires de paix, de repentir, de foi, de sanctification, que vous remportez au sein de vos familles. Ainsi, vous abolissez vous-mêmes la gloire de votre *maison de prière* et vous en renversez *la pierre angulaire* de vos propres mains; vous autorisez les censures, les dédains, les calomnies peut-être, de nos adversaires, vous faites descendre *la lettre qui tue* au-dessous de *l'esprit qui vivifie*; vous donnez gain de cause à ceux qui veulent tendre aux troupeaux de la chrétienté l'appât grossier des cérémonies extérieures, quand vous assis-

tez à notre culte spirituel comme si vous n'y assistiez pas, présents de corps, absents de pensée et même de regards, déguisant mal les futilités de la vie terrestre que vous avez traînées à votre suite jusqu'au pied du trône de Dieu et de la croix de Christ; quand vous venez jeter votre irrespectueuse présence au milieu de l'office commencé, comme s'il en restait toujours assez pour votre froide et dédaigneuse ferveur, et surtout quand, rappelés au milieu du monde par quelqu'un de ces misérables intérêts du monde que vous semblez craindre de suspendre trop longtemps au profit de votre âme et au service de votre Dieu, vous sortez, avant que les dernières prières soient adressées, avant que la bénédiction divine soit répandue sur vos têtes, comme si elle était pour vous de trop!.... Ah! que ceux d'entre vous pour qui ces mots sont des souvenirs, rentrent en eux-mêmes et se demandent sincèrement si le culte peut être mesuré au Seigneur avec cette parcimonie, si c'est là lui donner les adorations qu'il demande, et si *la porte des cieux* peut s'ouvrir à qui vient seulement en toucher le seuil, pour se retirer aussitôt. Je le sais, mes frères, votre gloire est établie en Israël, et nos

adversaires eux-mêmes reconnaissent que dans nos temples sans ornements, au pied de nos humbles chaires de vérité et de nos simples tables de communion, il règne un ordre, un silence, un recueillement qu'on nous envie, qu'on cite en exemple, et qu'on désire vainement ailleurs. Je le sais, et je rends grâce et gloire à ce Dieu que vous servez ainsi. Achevez tous, je vous en conjure, achevez de sanctifier ces saintetés; perfectionnez de plus en plus la ferveur de votre culte, efforcez-vous de plus en plus, en présence de Dieu, de ne penser qu'à Dieu; que votre foi s'y fortifie, croissant sans cesse par l'ouïe... Alors, dans les intervalles de vos adorations fraternelles, dans les jours ordinaires de votre vie, on reconnaîtra la sainteté de votre culte à celle de votre conduite; la paix de vos temples assurera la paix de vos familles, et toutes vos querelles auront expiré dans la douce communion du service de votre Dieu. Dans vos repentirs, le culte vous aura donné la force de persévérer pour éviter de retomber lâchement, pour éviter de revenir chargé de péchés nouveaux en présence de ce Dieu qui hait le mal. Dans vos épreuves et vos deuils, le culte aura renouvelé

dans votre âme la force de les endurer, la persuasion que malgré vos larmes ces afflictions vous sont salutaires, la certitude que malgré vos regrets ces séparations sont venues au moment où elles devaient venir, et du bord de ces tombes chéries vous reviendrez avec une plus ferme confiance chercher ici *la porte des cieux*, des cieux où vous attendent les enfants, les amis, les bienfaiteurs que vous pleurez. Ainsi, de dimanche en dimanche, de fête en fête, de communion en communion, vous direz au Seigneur : *Augmente-nous la foi*, et toujours elle augmentera par l'ouïe, jusqu'au moment où tous les bruits de ce monde auront cessé pour nous, même les accents de la piété, le murmure de la prière, les paroles de l'invocation et de la louange.... jusqu'au moment où les suprêmes adieux de la mort achèveront de se faire entendre... jusqu'au moment où la foi, changée en vue, n'aura plus besoin de l'ouïe et verra commencer ces adorations meilleures qui pour sanctuaire de culte ont le ciel, et pour heure de prière l'éternité !

LES

CHANGEMENTS DE RELIGION.

LES

CHANGEMENTS DE RELIGION.

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis!...

(Saint Matthieu, V, 21, 22.)

Mes Frères,

L'homme est fait pour la vie de famille. Dans ce cercle de la famille, qui ne semble étroit qu'aux passions mauvaises et qui est toujours assez grand pour celui qui sait bien le remplir, Dieu a placé nos joies les plus précieuses, nos affections les plus ardentes, à côté de nos obligations les plus saintes. C'est là que le bonheur et le devoir s'accordent le mieux et se touchent de plus près, et quiconque se renferme par choix dans une solitude d'égoïsme ou se forme une famille factice dont le lien est une impureté et souvent un scandale, s'amasse lentement un *secret trésor de colère* qui s'ouvrira tôt

ou tard; personne ne sort impunément pour lui-même, ou impunément pour ceux qu'il chérit, de cette primitive constitution de la famille que Dieu lui-même a établie au premier jour de l'humanité, en disant : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je donnerai à l'homme une aide semblable à lui.*

De cette situation sociale de l'homme pendant son existence terrestre, résulte le plus souvent sa situation religieuse; en d'autres termes, le sort et le devoir naturel de l'homme est la vie de famille, et en conséquence sa religion est un héritage; il la trouve dans son cercle de parenté; il l'accepte comme un legs de ses pères. Toutes les religions ont subi l'empire de ce simple principe et se sont perpétuées par l'effet de cette facile transmission. Moïse, en instituant les solennités de la pâque et la fête des pains sans levain, disait aux Juifs : *Quand vos enfants vous demanderont ce que signifie ce service, vous ferez comprendre ces choses à vos enfants en leur répondant : C'est à cause de ce que l'Éternel nous a fait en nous retirant du pays d'Égypte.* Ce grand législateur recommandait ainsi le prosélytisme le plus doux et le plus sûr, et plaçait sa religion naissante sous la double sauvegarde du patriotisme et

de l'amour paternel. Le païen, en conduisant une victime aux autels de ses faux dieux, faisait tenir par la main de ses jeunes enfants les bandelettes dont elle était ornée, leur donnait une place dans le cortége et une part dans le sacrifice, et les associait de cette manière à ses adorations. Le christianisme, plus encore que le culte de Moïse et les innombrables idolâtries de l'antiquité, a dû subir l'influence de cette loi de l'humanité et faire de la religion une véritable affaire de famille. L'esprit même de l'Évangile entraînait le christianisme dans cette voie ; il venait reconstituer la famille selon ses statuts primitifs que le monde social du paganisme avait violés et faussés ; il venait rendre à la femme sa véritable place dans la société et dans l'Église, régulariser et sanctifier les droits et les affections des parents et des enfants ; il venait enseigner un culte de plus, que le paganisme avait avili en donnant des dieux particuliers à chaque maison et à chaque foyer, le culte domestique, cet excellent intermédiaire entre le culte public et le culte mental qui sert à les compléter tous deux. Ainsi, par ses principes, ses enseignements, ses usages, le christianisme changeait le toit paternel

en un sanctuaire où les enfants à leur tour venaient croire et prier à l'exemple de leurs pères; tout dans le christianisme favorisait donc cette tendance naturelle de l'homme de succéder à ses ancêtres dans leur religion, et le baptême des petits enfants avant l'âge de raison est l'expression la plus frappante de ce penchant du cœur humain. Heureux d'être chrétiens, les parents, dans l'ardeur de leur piété et l'illusion de leur amour, ont cru ne pouvoir trop tôt donner à leurs enfants le *signe* extérieur du christianisme; ce n'était là qu'anticiper sur l'héritage de foi qu'ils comptaient bien leur laisser.

Ce fait, universel sur la terre, que *les religions* se continuent et se transmettent par héritage, est, vous le voyez, parfaitement conforme à la nature de l'homme; il l'est donc aussi aux desseins de Dieu. Mais, comme dans tout ce qui est humain les inconvénients et les avantages se touchent, cette succession toujours ouverte des religions, cette hérédité de croyance et de culte, cette respectueuse et commode imitation de la piété paternelle, a fait naître un préjugé qui n'a jamais peut-être régné avec plus d'empire que de nos jours. On dit

et on redit, et on se plaît à redire, qu'il faut mourir dans la religion où l'on est né, et garder la religion de ses pères, et ne jamais changer de religion; on dit que c'est une lâcheté morale que d'abandonner le culte de sa famille, le culte de son berceau, le culte qui a sanctifié les sépulcres paternels; on dit que c'est faire un affront à nos pères, à nos ancêtres et déshonorer leur mémoire que de quitter leur Église, et que tout changement de religion est une ingratitude et une offense des enfants envers les auteurs de leurs jours. Voilà ce qu'applaudit la sagesse du monde; voilà ce qu'accrédite l'honneur du monde, et qui de vous, mes frères, n'a pas entendu tenir ce langage?... Notre divin Maître pensait autrement; il ne veut pas que ses disciples mettent en balance avec ses doctrines les doctrines du passé; il ne veut pas que le juste respect des croyances et des leçons de nos pères nous fasse fermer les yeux à des lumières nouvelles, et quoiqu'il parlât au peuple le plus soumis à l'empire de la tradition et à l'imitation de l'antiquité, dans son sermon sur la montagne, dans ce discours où il jette tous les fondements de sa doctrine, il revient six fois sur cette idée, et consacre

le devoir de reconnaître et de professer la vérité, qu'elle soit anciennement ou nouvellement connue, en sanctionnant ses enseignements par cette parole d'autorité : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens... mais moi je vous dis!...*

Mon dessein n'est point de vous entraîner au milieu des minuties de critique et des nuances de version que la science a multipliées pour interpréter et rendre cette parole. De quelque manière qu'on veuille lire et traduire les mots de l'original, il est évident que la pensée du Christ remonte jusqu'à Moïse, puisqu'après avoir cité les commandements du législateur, il exhorte les Juifs à ne point préférer les lois antiques de la première alliance aux lois nouvelles de l'alliance de grâce. C'est donc sans violence et par une induction facile que mon texte s'applique au grave sujet des changements de religion. Je viens vous montrer l'homme hésitant à abandonner la religion de ses pères, et, dans cet état de sa conscience, vous développer la force des principes qu'il doit suivre et la fausseté des préjugés qui peuvent l'égarer.

Il y a deux manières, et deux manières seulement, de changer de religion; l'une avec rectitude et sincérité, avec désintéressement, en pleine connaissance de cause, en pleine loyauté de conduite; l'autre avec hypocrisie, par passion ou par intérêt, à la légère, sans examen sérieux et sans motif valable, à force de déceptions qu'on se crée à plaisir. D'un côté, il y a l'acte le plus grand de la vie, l'emploi le plus indépendant de la conscience; de l'autre, le marché le plus vil qu'on puisse faire avec les autres ou avec soi-même..... Je n'entends point vous parler des Judas qui vendent leur maître, mais des Saul qui lui disent avec dévouement, en gémissant de leur incertitude : *Seigneur, que faut-il que je fasse?*

I. Le premier mot à dire aux hommes qui balancent à changer de religion, le premier cri à faire retentir au fond de leur conscience, est celui-ci : La vérité avant tout! Quand Dieu nous la donne, nous n'avons pas le droit de la rejeter; quand Dieu nous la montre et l'environne à nos regards d'une éclatante lumière, nous n'avons pas

le droit de fermer les yeux et de refuser de la voir. Vous avez une raison pour qu'elle étudie, une conscience pour qu'elle juge, une foi pour qu'elle s'éclaire et s'épure; il est donc contraire à la nature, à la tendance de ces facultés, de vous contenter du moins de connaissance, quand vous pouvez arriver au plus, et si la vérité se présente et veut se faire jour jusqu'à votre âme, de lui barrer le passage, et de lui dire : Tu n'entreras pas! Cette conscience, cette intelligence, cette piété d'où vous excluez la vérité, est son légitime sanctuaire, et la détrôner, c'est vous détrôner vous-même; c'est abdiquer votre souveraineté d'être intellectuel; c'est abjurer et flétrir les pouvoirs que vous avez reçus du Créateur. Quelque dure que semble cette règle, quelque pénible que puisse en être l'application, il faut savoir obéir à ce légitime prélèvement que la vérité a droit de faire dans le cours de notre vie; il faut se ranger sans murmure sous cette loi : La vérité avant tout! avant nos intérêts, elle est de tous nos intérêts le plus précieux; avant nos habitudes, la meilleure à prendre est celle de la suivre et de la professer; avant nos souvenirs d'enfance et de jeunesse, elle

est une affaire d'homme et non d'enfant; avant nos souvenirs et nos affections de famille, elle doit être notre premier amour; avant notre respect pour les exemples de nos ancêtres, elle est plus ancienne qu'eux tous, elle a les premiers droits. Au fond, ses droits sont impossibles à contester, et nous n'avons pas même le moyen de la repousser. Quand la vérité vient à nous, elle vient avec une force irrésistible, et se fait reconnaître de ceux même à qui elle déplaît le plus. On ne cesse pas d'être détrompé d'idées vieillies et convaincu d'idées différentes, parce qu'on voudrait ne pas l'être; la foi et le doute sont indépendants de la volonté, et lutter contre la vérité, c'est lutter contre plus fort que soi. Un changement de religion amené par une négation irrésistible de celle que l'on quitte et une profession sincère de celle que l'on prend, n'est donc pas une affaire de choix; c'est la reconnaissance du règne légitime et nécessaire de la vérité sur notre âme; c'est l'adhésion forcée de l'esprit à ce qu'il juge être vrai; c'est l'obéissance que nous devons tous à cette voix de la vérité qui ne s'inquiète pas que d'autres opinions, d'autres enseignements aient prévalu en des siècles passés

et qui nous crie : *Vous avez appris qu'il a été dit à vos pères ; mais moi je vous dis !*

II. La loi du progrès est également intéressée à voir se dissiper le préjugé absurde qui attache une sorte de honte à un changement de religion. Prétendre nous enchaîner aux doctrines du passé et aux exemples de nos pères, donner aux siècles écoulés cet étrange empire sur le présent siècle, et se restreindre, se réduire à penser seulement ce qu'on pensait autrefois, c'est évidemment couper court à tout progrès de l'humanité ; c'est rendre l'humanité immobile sur son chemin et lui enlever tout avenir. Ce superstitieux respect pour les croyances d'autrefois ne tient pas compte du cours des âges, et nous fait descendre le courant sans apercevoir ni la rapidité de ses flots ni les lumières de ses rives. Le fleuve cependant vous entraîne et vous emporte malgré vous vers des objets nouveaux ; il vous force ainsi à des découvertes nouvelles ; il force vos yeux à voir, votre oreille à entendre, votre âme à penser. Si en dépit du mouvement qui vous porte en avant, vous persistez à demeurer en arrière, vous vous mettez en flagrante contradiction avec le laps des siècles, avec la na-

ture de l'homme et l'intention de Dieu. Dieu a voulu que chaque génération héritât des connaissances de toutes celles qui la précèdent, y compris la dernière; nous savons donc de plus ce que nos pères ont employé leur vie à apprendre; nous commençons où ils ont fini; nous reprenons le travail où ils l'ont laissé; leurs semailles donnent nos premières moissons; et lorsque votre jour de labeur est arrivé, lorsque le soleil s'est couché pour jamais sur leurs œuvres et se lève sur les vôtres, que faites-vous, si vous refusez de reprendre la tâche où ils l'ont quittée? que faites-vous, si sans avancer vous repassez servilement sur leurs traces? que faites-vous, si vous vous arrêtez dans la vie au même point où ils se sont arrêtés dans la mort?... Vous répudiez leur héritage; vous violez la loi de développement que Dieu a établie; vous n'ajoutez rien aux richesses accumulées par les siècles écoulés, et descendants oisifs de laborieux ancêtres, ils ont fait de leur vie un travail et vous faites un sommeil de la vôtre. C'est là manquer à votre destinée; chaque génération doit à l'humanité sa part de progrès; chaque génération doit planter son jalon en avant sur la route où Dieu la conduit, et

quel progrès est possible si chacun se borne à penser ce qu'ont pensé ses ancêtres, sous prétexte de mieux honorer leur mémoire?

III. Ce préjugé ne compromet pas moins la gloire de Dieu que l'avenir des hommes. La gloire de Dieu, mes frères, n'est que le triomphe de la vérité. Étudiez la nature; faites collection de ses merveilles; rangez-les en ordre et donnez-leur des noms; découvrez les lois qui les régissent, les harmonies qui les maintiennent; assujettissez le firmament à votre compas, l'immensité à vos calculs; tracez aux astres leur chemin dans l'espace, ou à la sève le sien dans les fibres de la plante; il importe peu! c'est la vérité que vous poursuivez. Sondez les mystères de l'âme; comptez les facultés humaines; décrivez les phénomènes de la vie; marquez les différences de l'instinct et de l'intelligence, ou parcourez les longues annales de l'histoire pour y découvrir la part de la providence de Dieu et celle de la liberté de l'homme; élevez plus haut encore votre esprit, et cherchez à compter quelques-uns des rayons que lance incessamment *cette lumière où Dieu habite et que nul n'a vu ni ne peut voir*... il importe peu! c'est encore, c'est toujours

la vérité que vous poursuivez, la vérité qui est la pensée de Dieu, la science de Dieu; la vérité que Dieu connaît entière et que l'homme ne connaît qu'en partie. Plus il la connaît, et plus il rapproche sa science de la science suprême, plus il contemple Dieu de près; plus il apprécie les perfections et les créations divines; plus devant la nature il s'écrie avec adoration : *Éternel, tes œuvres sont en grand nombre; tu les a toutes faites avec sagesse;* plus en se repliant sur lui-même il s'écrie avec humilité : *Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui et le fils de l'homme que tu le visites?* et plus devant les merveilles de la grâce il s'écrie avec amour : *A qui, Seigneur, irions-nous qu'à toi?...* Et une génération passe, et de nouvelles vérités se découvrent à celle qui la suit; s'agit-il du firmament : le soleil, et non la terre, est au centre de notre système et gouverne nos cieux; la lumière n'est pas lancée en faisceau, elle ondule en vagues immenses; s'agit-il de l'histoire : ces vieux monuments de l'Égypte ne sont pas si vieux que l'ont fait penser leurs ruines, et ramenés en des temps plus voisins de nos jours, ils confirment, au lieu de les ébranler, les antiquités de la Bible; s'agit-il de religion : la tradition

et l'autorité ne sont plus les deux sources infaillibles du dogme; il n'y a d'infaillible que Dieu, et la raison doit librement chercher la foi dans la révélation : voilà, voilà ce que la génération nouvelle a découvert de nouveau; voilà son astronomie, son histoire, sa foi, et vous, sous le vain prétexte de ne pas rompre avec la mémoire de vos pères, vous vous amarrez à leurs convictions comme on s'attache à la borne d'un chemin, et vous dites alors : Gloire à mes ancêtres! Je veux croire ce qu'ils ont cru... mais ne dites plus : Gloire à Dieu! car vous avez préféré le soin de la renommée de vos pères au progrès de la connaissance de l'Être infini; vous avez préféré ménager un triomphe à leur souvenir qu'un triomphe à la vérité; vous avez retardé de tout le temps que met à vivre et à mourir une génération d'hommes le règne d'une idée nouvelle et le tribut de louanges qui en revenait au Seigneur. La vérité, cette fille du ciel, vous a crié : *Moi, je vous dis!...* et vous avez fermé l'oreille à sa voix céleste en lui répondant avec dédain : *Nous avons appris selon qu'il a été dit à nos pères!*

IV. Ce culte des ancêtres qu'on préfère au culte de la vérité, cette adoration du passé qui met un

point d'arrêt devant les recherches nouvelles, ce préjugé qui nous fait un point d'honneur de penser comme nos devanciers, doit avoir prise avec une grande force sur les esprits pour les porter à sacrifier ainsi au passé le présent et l'avenir. Cependant, quand on y regarde de près, ce préjugé, il faut l'avouer, est un des plus vides et des plus absurdes. Aussi, l'exemple même du passé lui donne un formel démenti. Il est si faux de prétendre que nous offensons la mémoire de nos pères en profitant de leurs progrès pour arriver à des progrès meilleurs, qu'eux-mêmes en ont fait autant, qu'eux-mêmes ont abandonné les errements de leurs prédécesseurs pour marcher sur des errements nouveaux, sans se laisser arrêter par un vain scrupule de superstitieux respect. Ils ont vécu de leur vie, et non de celle des temps antérieurs; suivons leur exemple et vivons de la nôtre. L'histoire entière de la religion à travers les siècles n'est qu'une longue succession de réformes religieuses, où les fils ont changé et démoli, pour les reconstruire, les autels où adoraient leurs pères. Sous Moïse, les Hébreux abandonnent le culte épars, accidentel et libre des patriarches pour les céré-

monies minutieusement régulières du culte lévitique; sous David, ils y ajoutent un luxe extraordinaire de chants et de concerts, au point que les mélodies des cantiques commencent à l'emporter sur les offrandes et les holocaustes; sous Esdras, les lectures des livres sacrés de Moïse dans les places publiques de Jérusalem, introduisent un élément de plus en plus spirituel et moral dans cette religion antique si profondément cérémonielle et donnent enfin naissance aux synagogues, ces temples sans sacrifices et sans parfums, ces sanctuaires sans arche sainte, ces maisons de prière où le sacrificateur et le lévite déposaient en entrant le privilége de la prière et de l'adoration... *Mes frères*, les Juifs ont-ils dit à Moïse : *Nous avons appris qu'il a été dit à nos pères* de bâtir à leur gré des autels et comme les patriarches de sacrifier à l'Éternel en tous lieux; ont-ils dit à David que le temps employé au chant de ses cantiques serait mieux employé, selon l'exemple de leurs pères, à voir couler le sang des victimes et monter en nuages vers le ciel les vapeurs de l'encens; ont-ils dit à Esdras qu'ils ne voulaient point de ses synagogues et que le second temple leur suffirait comme le

temple de Salomon avait suffi à leurs aïeux?..... Et les premiers chrétiens, qu'ont-ils fait en devenant chrétiens, que de renoncer à la foi de leurs pères et d'adorer un Dieu inconnu aux races dont ils étaient descendus; et les premiers réformés, qu'ont-ils fait que d'abjurer l'erreur de leurs pères et de retrouver, de ressaisir la légitime indépendance de foi, de conscience, d'examen et de culte, que les générations précédentes s'étaient laissé ravir? Et qu'eût-ce été, ô mes frères! et que serait devenu le monde, et en quelle profondeur de l'abîme du mensonge et du mal serait-il aujourd'hui descendu, si quand l'Esprit saint, par la voix des apôtres, enseignait de l'Euphrate au Tibre la nouvelle alliance de grâce et le nouveau commandement de charité, et criait du haut du ciel : *Moi, je vous dis*..... qu'eût-ce été si Babylone et l'Asie, Athènes et son aréopage, Corinthe et ses deux mers, Rome et sa maison des Césars, avaient répondu comme les ouvriers d'Éphèse à saint Paul : Nous avons entendu qu'il a été dit à nos pères : *Grande est la Diane des Éphésiens*; grands sont les dieux de l'empire!... Et que serait-il advenu quinze siècles plus tard, quand nos saints et

glorieux réformateurs ont ouvert sous les yeux des peuples la Bible oubliée ou fermée, ont protesté contre des doctrines qui n'y sont pas et contre la tyrannie des esprits et des consciences, qui en interdisait l'examen et en décrétait l'interprétation, et ont rendu à la foi sa pureté en rendant à la raison son indépendance et ses droits; que serait-il advenu si la chrétienté à genoux devant Rome, au lieu de se lever et de se tenir debout à leur voix qui criait : *Moi, je vous dis* qu'il n'y a d'infaillible que Dieu! que serait-il advenu, je vous le demande, si la chrétienté toujours prosternée avait répondu : *Nous avons appris qu'il a été dit à nos pères* que le christianisme est une servitude et non pas une liberté!.... Mes frères, à la première époque, il serait advenu que le monde aurait eu le christianisme de moins dans son histoire; à la seconde, que l'Église aurait eu de moins la réformation..... La seule pensée de ces résultats vous confond et vous atterre; mais songez-y : les premiers chrétiens et même en un sens les premiers réformés changeaient de religion; ils passaient d'un sanctuaire dans un autre; ils se relevaient pour toujours des marches d'un autel et transportaient

pour toujours leur culte à un autel nouveau; ils abandonnaient le culte de leurs pères, et n'avaient-ils pas le même droit que vous d'étouffer le cri de la conscience et le vœu de la sincérité, de se lier, pour ainsi dire, aux tombeaux de leur race, de s'aveugler par piété filiale avec la poussière de ces vieux sépulcres, et de dire: Je garde la religion que mes pères m'ont donnée!... Mais non; ils se sont souvenus que Dieu n'a point dit à ses enfants: Soyez tels que vos pères, et contentez-vous de leur degré de connaissance et de foi; mais qu'ouvrant à chaque génération, lors de son arrivée sur la terre, la voie commune de perfectionnement illimité où les hommes doivent marcher, il leur dit à tous : *Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait!*

V. N'en doutez point, chrétiens! il en sera des générations, des églises, des peuples, comme des individus; Dieu leur demandera en proportion de ce qu'il leur aura donné, et cette sainte pensée qui rend tous les âges de l'humanité solidaires entre eux et qui agrandirait pour la foi l'idée du jugement dernier, si une telle idée pouvait s'agrandir, cette sainte pensée me conduit à

un argument dont votre amour paternel reconnaîtra facilement la force et la justesse. On dit : il faut mourir dans la religion où l'on est né; il ne convient point d'abjurer la foi de ses pères, et alors, retranché derrière ce prétexte, on reste sourd à l'appel de la conscience; on demeure dans une église dont au fond du cœur on a renié tous les dogmes; on prend part à des pompes, à des sacrements, dont on a cessé de croire la sainteté..... Chrétiens! ne voyez-vous pas que ceux qui agissent ainsi sacrifient à la mémoire de leurs pères l'avenir de leurs enfants? Ne voyez-vous pas que pour honorer la mémoire de leurs pères, ils prostituent et flétrissent leur propre *conscience* devant leurs enfants? Ne voyez-vous pas qu'ils font passer leur filiale hypocrisie sur la tête de leurs enfants et les forcent à y prendre part?... Ce dernier mot n'a rien de trop dur; car enfin, ne voyez-vous pas que pour honorer la mémoire de leurs pères, ils élèvent sciemment leurs enfants dans l'erreur et leur enseignent une religion qu'ils ne croient plus? Quand ils auraient le droit de rester eux-mêmes dans les ténèbres, leur reconnaîtrez-vous le droit d'y retenir la jeunesse de leurs fils et

de leurs filles? Quand, par respect pour les leçons de leurs parents, c'est-à-dire, au fond, par respect humain, ils voudraient, en apparence au moins, y rester fidèles jusqu'au bout et ne point convenir qu'ils les ont désapprises, leur reconnaîtrez-vous le droit de transmettre à leurs fils et à leurs filles ces leçons dont ils ont expérimenté l'impuissance et la fausseté, ces leçons qui n'ont produit pour eux-mêmes aucun fruit de sagesse, de consolation et d'espérance, et parce qu'ils veulent pieusement paraître aveugles, en se souvenant que leurs pères l'étaient, ont-ils, devant Dieu, le droit d'aveugler leurs enfants?... Non; que les anciens esclaves de l'Égypte regrettent sa honteuse paix et meurent, s'ils le veulent, au désert; mais qu'ils laissent leurs enfants suivre les Moïse et les Josué dans la terre promise!... Et quand le froid et lâche désir d'échapper au prétendu déshonneur d'un changement de religion, quand la vénération intéressée que l'on affiche pour les noms et les exemples de ses pères l'emporte sur la noble sincérité du néophyte volontaire, dont la conversion est d'autant plus franche qu'il s'est converti lui-même; quand on n'a pas le courage de son opinion en religion

et qu'on porte ce manque de courage au point d'élever ses enfants dans une foi qu'on n'a plus, quels regrets, quels remords et quelle impuissance on se prépare! Tout est facile dans les premières années; l'âme candide d'un enfant accepte comme certitude ce qu'on lui dit et comme sainteté ce qu'on lui signale, en croyant qu'on le croit puisqu'on le lui enseigne; c'est une cire docile qui se prête également à recevoir l'empreinte d'un cachet de mensonge et du sceau de la vérité, et il ne soupçonne point qu'on dédaigne en secret ce qu'on lui recommande ouvertement. Mais les années passent, les illusions de l'innocence se dissipent; la piété de commande et la piété de cœur se distinguent et se séparent; le jeune homme, la jeune fille, à l'âge de la réflexion, se désabusent de leur confiance; leur sincérité s'irrite contre ces longues tromperies de leur éducation, et sans songer à s'en prendre à un vain respect d'aïeux qu'ils n'ont pas connus, ils sont forcés de se dire à eux-mêmes, jusque devant les autels où on les conduisait pour la forme : Mon père et ma mère, au lieu de me donner la religion qu'ils croient, m'en ont donné une qu'ils ne croyaient plus.... Chrétiens, quelle

découverte affreuse pour leur amour, pour leur respect filial, et que pensez-vous ensuite qu'ils puissent garder de foi salutaire et solide en leur âme? Si l'irréligion s'empare de leur cœur et remplit leurs jours, s'ils perdent au milieu de l'effervescence des passions du premier âge cette sauvegarde de la religion, la seule qui suffise, parce que c'est la seule... jeunes gens! qui vous suit partout, partout, loin de la vigilance de votre père, loin de la tendresse de votre mère, loin de la pureté de votre sœur;.... si Dieu devient absent de leur vie et si vous le leur reprochez, que répondrez-vous quand ils vous demanderont à leur tour pourquoi vous leur avez enseigné une religion décrépite et dont vous ne vouliez plus; elle n'était plus assez bonne pour vous, et vous l'avez jugée assez bonne pour eux!... O mes frères! la situation la plus funeste où des parents puissent se placer devant leurs enfants, est l'impossibilité de leur adresser un reproche religieux, et ceux qui ne veulent pas changer de religion eux-mêmes pour en avoir sérieusement une, devraient au moins en changer dans l'intérêt de leurs enfants. Il est écrit dans la parole: *Jeune homme, souviens-toi de ton créateur dans les*

jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent où tu n'y prendras plus de plaisir. Ces jours mauvais où il n'y a plus de religieux plaisir, vous les hâtez, quand vous enfermez la piété naissante de vos fils et de vos filles dans une église qu'au fond du cœur vous avez répudiée; ils ne peuvent être en public les fidèles d'une communion, quand vous êtes en secret les prosélytes d'une autre; c'est prendre la vérité pour vous, en leur laissant le mensonge; craignez, craignez qu'un jour ils ne vous accusent devant Dieu de les avoir faits, à leur insu, les complices d'une hypocrisie et non les adhérents d'une foi. Le seul moyen d'empêcher ces mauvais jours de venir est d'enseigner à vos enfants ce que vous croyez et non ce que vous ne croyez plus, et d'écouter la voix qui vous crie jusque sur leurs berceaux : *Vous avez entendu qu'il a été dit à vos pères; mais moi je vous dis!*

J'invoque enfin, mes frères, à l'appui du principe de sincérité dont ce discours offre la défense, le témoignage et l'honneur du monde. Il faut, dit-on, ne pas déserter les autels où l'on a proféré

ses premières prières, et si l'on ne croit plus à leur sainteté, il faut au moins leur conserver un respect extérieur; en un mot, il y a toujours quelque honte à changer de religion ; on convient ainsi publiquement que l'on s'est longtemps trompé et que l'on n'a reçu de ses parents que des leçons trompeuses. C'est ainsi que le monde juge, déconseille, dénigre les changements de religion et arrête, pour ainsi dire, la sincérité sur le seuil des temples où elle veut entrer..... Est-ce ainsi que le monde juge, quand il s'agit de changements dans l'industrie, dans les arts et les sciences, dans les mœurs ou la politique ? Écoutez l'industrie du jour vous vanter ses progrès, compter ses inventions et les forces jadis inconnues qu'elle met en usage, et les matériaux, les ingrédients, les combinaisons, dont jadis on n'avait aucune idée et qu'elle exploite à sa fantaisie, et voyez avec quelle paisible dédain elle met au rebut et rassemble en un musée de curiosités inutiles les chefs-d'œuvre et les outils du passé. Écoutez la science moderne vous lire ses catalogues, vous exposer ses nomenclatures et ses systèmes, vous développer ses progrès et ses découvertes, et voyez avec quelle complaisance

d'orgueil elle se plaît à supputer tout ce qu'elle a su ajouter aux travaux de nos pères, sans se laisser éblouir par leur gloire ni arrêter par la peur d'y porter quelque atteinte. S'agit-il de mœurs et d'usages ; s'agit-il des élégances d'une civilisation raffinée, de la facilité des relations et des mille détails de la vie d'intérieur et de la vie sociale?.... Voyez comme on se plaît à comparer les siècles passés au nôtre et à donner dans le parallèle l'avantage au temps présent; voyez de quelle ingénieuse moquerie on poursuit ces hommes *arriérés* sur leur temps, ces hommes, les retardataires du progrès, les traînards de la civilisation, qui se font les louangeurs du passé et dénigrent *la génération*, dont ils font partie comme à regret et faute de mieux! Lorsque la politique surtout est prise pour juge, lorsqu'on lui demande si l'état actuel vaut plus ou moins que l'état passé du monde, mes frères, que les hommes de ce siècle sont fiers de leur siècle; comme ils foulent avec mépris d'un pied tranquille les ruines des formes sociales du jour d'hier, ruines que souvent ils ont faites, et avec quelle dédaigneuse surprise, quand ils se transportent un moment en idée au milieu de ces

mœurs et de ces institutions qui ne sont plus, ils se demandent comment on pouvait vivre ainsi! Mes frères, convenez-en, c'est la voix de la politique qui a le plus souvent et avec le plus de bruit crié aux hommes : Vous avez entendu qu'il a été dit à vos pères.... mais moi je vous dis!.... Oui, dans l'industrie, les arts et les sciences, dans les mœurs et même dans les plaisirs, dans les formes de gouvernement et même dans les droits et les devoirs, une ardeur souvent imprudente, ardeur de dévouement et de progrès chez les uns, d'égoïsme et d'ambition chez les autres, a emporté chaque génération, à son tour, aussi loin que mon regard les suit en remontant l'antiquité, et cette effervescence n'a jamais été plus vive, plus bruyante, plus générale que de nos jours, et dans toutes ces carrières qu'ils exploitent, dans toutes ces explosions de leur activité, les hommes se laissent peu arrêter par le froid respect du passé, par la crainte trop délicate d'effacer leurs ancêtres, par la peur d'offenser leur mémoire en bâtissant mieux sur leurs tombeaux les ateliers et les maisons, les sénats et les théâtres du jour..... En religion seulement, les hommes se font une bar-

rière du souvenir et de l'exemple de leurs aïeux; en religion seulement, les hommes préfèrent quelquefois l'honneur mort de leur race à l'intérêt vivant de leur âme; en religion seulement, ils immolent le progrès comme une victime funèbre aux ombres de leurs pères, et en changeant toutes choses autour d'eux, dès que leur égoïsme l'exige, sans s'embarrasser de renier les précédents de l'antiquité, c'est de religion seulement que par ce scrupule ils ne changent pas, même quand la sincérité le commande! Chrétiens! il y a là une contradiction honteuse et profonde, une immense inconséquence qui est toute au détriment de la piété et de la foi; elle trahit assez, elle *condamne* assez ce préjugé fatal qui fait un devoir de garder à l'extérieur la religion de sa famille; préjugé qui dépeuple une église sans en repeupler une autre; préjugé qui, sous prétexte de soutenir une arche sainte qui penche et qui tombe, la remplace par une arche de mensonge; préjugé qui met l'honneur des morts en avant de la gloire de Dieu et change toute une religion en une vaste hypocrisie.

Ce dernier mot, le plus triste de tous à prononcer en matières religieuses, suggère tristement le

dernier reproche, le dernier soupçon qui vient clore ce discours : rester fidèles à la religion de ses pères n'est souvent qu'un prétexte pour n'en avoir aucune..... Alors on se contente d'une religion d'apparence et de forme, d'une foi de convention, d'une piété de parade, c'est-à-dire qu'on se contente d'un acte permanent d'hypocrisie. Croyez ce que croyaient vos pères, et alors, que leur église soit votre église, comme leur croyance est votre croyance ; cela est légitime, cela est droit, cela est bon devant Dieu et les hommes, devant le ciel et le monde. Mais quand la croyance de vos pères n'est plus la vôtre, quand cette croyance épuisée a expiré lentement dans votre âme, quand cette croyance a fait son temps pour vous et qu'elle est partie laissant vides votre cœur et votre conscience, prétendre appartenir encore à cette église paternelle et faire acte de fidélité à ses rites, c'est (je ne puis encore trouver que ce mot fatal) c'est faire acte d'hypocrisie, et voiler, sous un semblant de religion, l'absence de toute religion; c'est cacher, pour ainsi dire, un mensonge dans les tombeaux de ces ancêtres si vénérés, et faire de leur sépulcre une pierre d'achoppement où votre loyauté

se heurte et trébuche. Vous retournez à ces autels qui ont perdu, à vos yeux, leur sainteté, et à ces sacrements qui ne vous représentent plus rien; vous retournez à ces sanctuaires désormais pour vous sans Sauveur et sans Dieu, et en vous voyant, tous, prêtres et peuple, tous croient que vous y portez la foi, la conviction, la sincérité; que vous êtes là de cœur; non, vous n'y êtes que de corps; votre esprit est absent; votre esprit dément ce qu'affirme votre présence, et vous n'apportez pour offrande à ces autels que les mensonges de votre assiduité et les parjures de vos génuflexions. Il en résulte, je l'avoue, que gardant ainsi en apparence dans les grandes fêtes de l'année, dans les grandes occasions de la vie, la religion de vos pères, vous vous dispensez commodément d'en avoir une, et vous avez le profit, mais non le scandale de l'infidélité.... Je ne puis porter plus loin ces désolantes pensées : dans cette conduite, il y a un double manque de franchise, un double acte d'hypocrisie; on est faux alors pour soi-même et pour les autres; quand on pratique en apparence un culte que l'on ne croit plus, on n'est pas faux pour son propre compte seulement; on l'est au risque et péril de

ses frères; on contribue à les retenir dans l'erreur; on accrédite auprès d'eux des superstitions qu'on semble partager; on est pour quelque chose dans leur aveuglement héréditaire; mes frères, c'est une hypocrisie qui fait du prosélytisme!.. Je m'arrête et je vous livre à vos pensées. Tout ce discours n'est qu'une application de ce grand et éternel principe, qu'il n'y a point de religion ni de culte sans foi, et qu'il n'y a point de foi sans sincérité. Croyons donc selon que Dieu nous donne de croire, et professons sincèrement notre croyance. Nos pères ont cru selon leur conscience; croyons selon la nôtre; leur gloire ne pourra que gagner à cette imitation de leur franchise, et ce que nous ne pourrions même sacrifier à leur gloire, si elle était en question, c'est notre responsabilité devant Dieu : Jésus-Christ a dit : *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père céleste, et celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père....* Chrétiens! en sincérité comme en tout, *nous moissonnerons selon que nous aurons semé.*

FIN.

TABLE DES SERMONS.

Pages.

SERMON I.

LA RELIGION DES HOMMES, DES ANGES ET DES DÉMONS.

Sur saint Jacques, II, 19. *Tu crois qu'il y a un Dieu; tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils en tremblent*..... 1

SERMON II.

DIEU, SELON L'ÉVANGILE.

Sur saint Jean, I, 18. *Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique qui est au sein du père est celui qui nous l'a révélé*..... 33

SERMON III.

LES TROIS ASPECTS DE LA CHARITÉ DIVINE.

Sur saint Jean, IX, 16. *Dieu est charité*..... 63

SERMON IV.

LA NÉCESSITÉ DU RÈGNE DE CHRIST.

Sur 1 Corinthiens, XV, 25. *Il faut qu'il règne, jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds*..... 95

SERMON V.

CONFORMITÉ DES OPINIONS SUR LE CHRIST.

Sur saint Marc, VIII, 27. *Qui disent les hommes que je suis?*.... 121

SERMON VI.

LE CHRISTIANISME EN HARMONIE AVEC NOS FACULTÉS.

Sur Psaumes, CIII, 14. *Dieu sait de quoi nous sommes faits*.... 153

SERMON VII.

L'ACCORD DES SENTIMENTS SUR LA MORALE ET LEUR DIVERSITÉ SUR LE DOGME.

Sur Romains, II, 14. *Quand les gentils qui n'ont pas reçu la loi font naturellement les choses prescrites par la loi, ils trouvent leur loi en eux-mêmes*..... 185

SERMON VIII.

L'HOMME DEVANT LA NATURE.

Sur Psaumes, VIII, 4, 5. *Quand je regarde les cieux, l'ouvrage*

Pages.

de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as agencées, je dis: Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui et le fils de l'homme que tu le visites? Tu l'as créé un peu moindre que les anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur..... 217

SERMON IX.

L'IMMORTALITÉ IMMÉDIATEMENT APRÈS LA MORT.

Sur saint Luc, XXIII, 43. *Tu seras en Paradis aujourd'hui avec moi.* 243

SERMON X.

L'HOMME SE RETROUVANT APRÈS LA MORT.

Sur saint Luc, XXIV, 39. *Jésus parut au milieu des apôtres et leur dit: C'est moi-même!*..... 279

SERMON XI.

LA CIVILISATION SANS LA RELIGION.

Sur I Rois, X, 27. *Le roi Salomon fit que l'argent et l'or n'étaient pas plus estimés dans Jérusalem que les pierres, et les cèdres que les figuiers sauvages de la plaine*..... 313

SERMON XII.

LA RÉSIGNATION SELON L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT.

Sur saint Jacques, V, 10. *Prenez pour exemple de patience et d'affliction les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur*..... 349

SERMON XIII.

LE DEVOIR DU RICHE ET LE DROIT DU PAUVRE. SERMON DE CHARITÉ.

Sur saint Luc, XVI, 31. *Lazare désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche*..... 379

SERMON XIV.

LE CULTE SELON LE PROTESTANTISME.

Sur Romains, X, 17. *La foi vient de l'ouïe*..... 413

SERMON XV.

LES CHANGEMENTS DE RELIGION.

Sur saint Matthieu, V, 21, 22. *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens*..... *Mais moi je vous dis!*..... 445

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.